Martin Hummel

II Introduction linguistique à l'adjectif-adverbe

1 Tradition, innovation et norme

Ce dictionnaire montre de nouveau qu'une langue renaît à chaque fois que nous produisons un énoncé. Par conséquent, ce qui est fonctionnellement possible peut faire surface à tout moment, même si les normes en vigueur agissent de façon restrictive. Or, l'usage et les normes en vigueur n'acceptent pas toujours ces produits de la même façon, selon l'époque en question, selon le registre, selon le locuteur / l'auteur, etc. On peut distinguer *grosso modo* trois types de normes : les normes d'usage (le locuteur sait ou croit savoir ce qui est usuel), les normes prescriptives (par exemple, l'enseignement d'une langue standard) et les normes idéales (la préférence pour un style, la culture d'un style).

Ce qui vaut pour la langue en général s'applique également à l'étude de constructions réalisées avec la même structure sous-jacente et qui offre *ipso facto* une série de possibilités. Ce dictionnaire s'occupe des variantes produites à partir de la structure « verbe + adjectif ». Pour donner un exemple, l'adjectif étant une unité flexionnelle, l'accord avec un argument du verbe peut surgir à tout moment, y compris dans des cas où le standard moderne voudrait que l'adjectif soit invariable parce que sa fonction serait celle d'un adverbe. Pour comprendre les phénomènes observables et les tendances diachroniques, il faut donc en connaître les bases fonctionnelles. En exagérant un peu, on pourrait dire que celles-ci se situent en dehors du temps. Elles expliquent ce qui peut se produire, à tout moment. Nous fondons donc notre analyse diachronique (Seconde partie) sur une analyse fonctionnelle préliminaire (Première partie).

À partir d'une réalité fonctionnelle, la langue peut développer, dans sa diachronie et dans ses synchronies variationnelles, des tendances qui favorisent ou défavorisent certaines variantes, soit par des processus qu'on a expliqués par l'action d'une main invisible (v. discussion et bibliographie dans Keller 2014 : 95–109), soit par l'intervention des trois types de norme. On reviendra sur ce dernier point sous 17.3. La main invisible, elle, vise essentiellement le développement de tendances par imitation. Plus on imite une option, plus elle se fera remarquer dans l'histoire d'une langue. Parfois les deux effets se combinent. C'est ainsi que l'expansion des adverbes en *-ment* aux XVI^e et XVII^e siècles a été animée par le prestige dont ils bénéficiaient à l'époque. De même, dans la seconde moitié du XX^e siècle, des attitudes de plus en plus libérales ont favorisé des choix plutôt informels, dont bon nombre d'adjectifs-adverbes. L'accord de l'adjectif a été encouragé par les latinisants du XVI^e siècle (on aime écrire *fleurs fraîches écloses*), alors que Malherbe le refusait, et l'école d'aujourd'hui tend à créer une certaine peur 'de ne pas faire l'accord'. Ceci se traduit dans les données

du dictionnaire. L'accord adverbial par hypercorrection est largement attesté dans le Corpus Web. On peut y ajouter des effets de prototypicalité. En effet, l'emploi d'adverbes accordés est une réalité incontestable (v. § 4), mais la tendance à l'emploi invariable prédomine tout de même parce que la modification du verbe lui-même ne peut justifier l'accord. D'une certaine façon, la norme linguistique qui veut que l'adverbe soit invariable généralise et impose cette tendance naturelle.

Cependant, même dans les cas où une tendance naturelle se voit renforcée par une norme, les variantes ne cessent de surgir, notamment dans les registres sous-standards mais aussi dans les textes littéraires, plus attirés par les charmes des variantes d'expression. Une variante bien établie au Moyen Âge peut ainsi disparaître pendant des siècles pour réapparaître dans la communication orale informelle d'aujourd'hui. On sait également que le nombre de variantes se multiplie quand une construction est très fréquente (Thompson / Mulac 1991), voire en vogue, ce qui peut se produire à plusieurs moments de la diachronie. Glatigny (1982 : 86), qui dresse le bilan des adverbes du *xvi*^e siècle hors usage au *xx*^e siècle, observe en effet :

Sous l'influence du raisonnement analogique, si fréquent à cette période, l'adverbe en *-ment* voit s'étendre son champ d'application. De proche en proche, il s'écarte de sa fonction normale : il ne qualifie plus le déroulement du procès mais exprime, dans des conditions difficilement prédictibles, les circonstances qui entourent celui-ci. Il en vient même à qualifier parfois un adjectif

Limité, dans un premier temps, à des sociolectes (poésie lyrique, traducteurs, lexicographes ; *ibid.*), cette dynamique a dû s'emparer aussi de l'usage général, pour des adverbes en *-ment* qui nous sont effectivement parvenus. C'est ainsi qu'on peut considérer la naissance et l'expansion des fonctions « de phrase » chez les adverbes en *-ment* en français moderne comme une conséquence de leur fréquence d'emploi aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles (v. Hummel 2018c).

S'y ajoute un effet méthodologique : l'étude de la diachronie s'occupe forcément de documents écrits. Or, ceux-ci sont particulièrement sensibles aux normes, et notamment au développement d'un standard d'écriture, du moins comme tendance générale. Ce processus affecte très clairement les données de Frantext. Il est probable, par exemple, que la vogue des adverbes en *-ment* aux alentours du *xvi*^e siècle a été confinée à la tradition écrite (v. Glatigny 1982 : 86 ; cf. sur l'espagnol Company Company 2014, 2017), tandis qu'au même moment l'adjectif-adverbe dominait dans la langue parlée, du moins dans les parlers ruraux, ce qui expliquerait, par exemple, l'emploi quasi exclusif de l'adjectif-adverbe en français de Louisiane (v. § 174 ; détails dans Hummel 2018a : 27–28).

Étant donnée la sous-représentation, voire l'absence de l'oral dans les textes dépouillés en diachronie, le fait de (re)trouver dans la communication informelle de nos jours, en l'occurrence dans les données que nous avons réunies dans nos entrées sous la rubrique « Corpus Web », des variantes censées avoir été perdues depuis le Moyen Âge, peut signifier deux choses. Soit il s'agit effectivement d'une innovation

qui reproduit, par simple coïncidence, un fait qui avait existé à un moment donné de l'histoire (polygenèse), soit ce fait a toujours accompagné l'usage oral informel (monogenèse), sans avoir été admis par l'usage écrit. Le dictionnaire essaie de documenter cette tension permanente de la langue, entre oralité et écriture, en complétant la documentation diachronique traditionnelle avec un Corpus Web qui fait la lumière sur la communication informelle d'aujourd'hui.

Première partie : La perspective fonctionnelle

2 Adjectif ou adverbe ? La question de la classe des mots

2.1 La coexistence des systèmes monocatégoriel et bicatégoriel

Du point de vue de la classe des mots, le système adverbial des langues romanes s'explique fondamentalement par la coexistence, en concurrence, d'un **système monocatégoriel** (Type A) de tradition orale avec un **système bicatégoriel** (Type B) qui s'impose progressivement comme standard d'écriture (Hummel 2013a) :

Dans le **système monocatégoriel**, l'adjectif s'adapte à toutes les fonctions de modification selon la position syntaxique : *une femme dure* (fonction adjectivale); *elle travaille dur* (fonction adverbiale). Dans le premier cas, la fonction de modifieur d'un nom entraîne l'accord morphologique avec ce nom, tandis que dans le second cas, le modifieur tend à l'emploi invariable de la forme non-marquée (masculine). Cependant, la position de l'adjectif-adverbe à l'intérieur du syntagme verbal admet plusieurs fonctions. Les marques morphologiques peuvent orienter l'attribution vers le sujet : *Elle marche droite* ('debout, le corps droit'), où *droit* se trouve en prédication seconde. Il modifie donc le sujet, sauf que la portée de la modification est limitée à l'événement : la position droite de la femme ne vaut que pour la marche. En l'occurrence, la construction en prédication seconde coexiste avec une lecture adverbiale du même adjectif : *Elle marche droit au but* ('directement'), où *droit au but* modifie le verbe (cf. Guimier 1989 : 113). Le fait que la même structure admette les interprétations adjectivale et adverbiale constitue un argument de taille en faveur du système monocatégoriel où une seule classe de mots, l'adjectif, réalise des fonctions syntaxiques adjectivales ou adverbiales. Nous avons suggéré de parler de modifieur du *Type A*.

Pour tenir compte des propriétés du système monocatégoriel nous employons le terme *adjectif à fonction adverbiale* qui distingue la classe des mots, l'adjectif, de

la fonction syntaxique, qui peut être adverbiale. En fait, *adjectif* est le terme le plus approprié pour nommer la classe des mots, même pour les fonctions adverbiales. Pour éviter les malentendus que peut causer l'emploi du terme *adjectif*, fortement associé à la modification d'un nom, nous employons le terme d'*adjectif-adverbe* qui désigne une seule classe de mots, ambivalente par rapport aux fonctions adjectivales et adverbales.¹ Par contre, il n'est pas conforme au fonctionnement du système monocatégoriel de parler d'*adjectifs adverbialisés*, d'*adjectifs employés comme adverbes* et de *conversion de l'adjectif en adverbe* puisqu'on ne change pas la classe des mots mais on emploie la même classe de mots dans une série de fonctions syntaxiques appelées « adjectivales » ou « adverbiales ». Certains auteurs parlent tout de même de « sous-spécification catégorielle » pour ce qu'ils analysent comme *conversion*, donc le passage d'une classe de mots à une autre, sans ajouter ou enlever de marques morphologiques (par exemple, Marzo 2017). Mais le terme de *sous-spécification* n'est pas vraiment neutre puisqu'il implique un niveau « normal » de spécification. Or, choisir à cet effet la liste des classes de mots canonique, qui n'est qu'une liste parmi d'autres, c'est adopter un point de vue dogmatique pour définir un niveau normal de spécification.

Dans le **système bicatégoriel**, les fonctions de modification sont assumées par deux classes de mots : les fonctions adjectivales sont réalisées par l'adjectif au sens strict du terme, limité à la modification d'un substantif qui transmet ses marques de genre et de nombre à l'adjectif : *des hommes durs* (adjectif). Il y a donc chevauchement fonctionnel avec le système monocatégoriel dans ce domaine. Par contre, les fonctions adverbiales sont prises en charge par un adverbe morphologiquement marqué en tant que tel par le suffixe *-ment* : *ils travaillent durement*. Nous avons suggéré le terme de modifieur du *Type B*.

La définition des fonctions adverbiales est essentiellement négative : ce sont les fonctions où le modifieur ne modifie pas un nom avec lequel il s'accorde en genre et en nombre. Cette définition négative explique l'hétérogénéité de la catégorie de l'adverbe, ainsi que le critère de l'invariabilité morphologique. L'invariabilité est donc également un critère négatif qu'on obtient par l'exclusion des variantes accordées. Les variantes accordées sont considérées adjectivales. Les variantes de modification où l'accord n'est pas justifié par la modification d'un nom sont critiquées par la norme. Autrement dit, l'adverbe accordé n'est pas toléré (v. cependant § 4), ou est considéré comme appartenant à une structure attributive (prédication seconde, construction copulative).

L'hétérogénéité de la fonction adverbiale est mise en évidence par les fonctions adverbiales que peuvent assumer les adjectifs-adverbes :

¹ Brunot / Bruneau (1949 : 416) emploient le terme d'*adjectif-adverbe*, mais sans trait d'union. Dans notre cas, le trait d'union insiste sur l'ambiguïté catégorielle.

Elle travaille <i>dur</i>	modification du verbe
Elle est <i>sérieux</i> malade / <i>grave</i> belle	modification d'un adjectif
Elle parle <i>fort</i> bien	modification d'un adverbe
<i>Normal</i> , elle ne le savait pas (réponse)	modification de la phrase
Elle vient <i>sûr</i>	modification de la phrase

On notera l'affinité de ces exemples avec l'expression (orale) informelle, sauf dans le cas de *fort bien*, où, au contraire, on a affaire à un emploi très soigné. On comprendra également qu'il n'est pas facile de les attester dans des textes écrits. Ce dictionnaire ne s'occupe que du premier type, la modification du verbe, mais il faut voir que l'adjectif peut réaliser toutes ces fonctions adverbiales. En roumain, qui ne connaît pas l'adverbe en *-mente* comme procédé productif, l'adjectif les assume systématiquement (standard), comme dans ces exemples français.

2.2 Le point de vue typologique

L'approche typologique appuie également une analyse des « adverbes courts » comme adjectifs à fonction adverbiale, donc comme adjectifs au niveau de la classe des mots qui exercent une série de fonctions syntaxiques regroupées sous le terme de *fonction adverbiale*. C'est ainsi que les langues du monde ont été situées à un niveau plus ou moins différencié par rapport à une hiérarchie des parties du discours : verbe > nom > adjectif > adverbe (Hengeveld 1992 : 62–72 ; cf. Hengeveld *et al.* 2004, 2010). Si une langue ne dispose pas d'une classe de mots spécialisée pour les fonctions adverbiales, celles-ci sont assumées par une classe située à un niveau supérieur de la hiérarchie. D'après cet auteur, les langues « flexibles » utilisent la même classe des mots pour *une femme dure* et *la femme travaille dur* (système monocatégoriel de Type A), tandis que les langues « différenciées » connaissent deux classes de mots pour ces fonctions, l'adjectif dans *une femme dure* et l'adverbe dans *la femme travaille durement* (système bicatégoriel de Type B). Les langues « rigides » ont recours à des solutions du type *boire nature* 'boire sans additifs', où un substantif (ou une autre classe située à un niveau supérieur de la hiérarchie) assume une fonction adverbiale (modificateurs de Type C ; v. § 19). L'allemand serait donc une langue flexible (all. *Sie ist hart* 'elle est dure'. *Sie arbeitet hart* 'elle travaille dur'), tandis que l'anglais est analysé comme langue différenciée à cause de l'usage du suffixe adverbial *-ly*.

Or, comme le français, l'anglais connaît également l'emploi adverbial de l'adjectif (angl. *she works hard*). C'est pourquoi Salazar García (2007) fait remarquer, à juste titre, que l'approche typologique, qui tend à classer les langues du monde selon les catégories « flexible », « différencié » et « rigide », ne tient pas compte du fait que les langues peuvent disposer de plusieurs techniques de modification à la fois, comme c'est effectivement le cas dans les langues romanes (cf. fr. *rapide* (adj. / adv.), *rapidement*, *boire nature*). La réalité linguistique se présente donc plutôt de façon variée et sous la forme de *préférences* ou de *tendances* par rapport à des techniques qui corres-

pondent aux types rigide, flexible et différencié selon la terminologie suggérée par Hengeveld.

Cela ressort d'autant plus clairement si l'on se détache du corset analytique des classes des mots. Car les périphrases jouent un rôle important dans la réalisation des fonctions adverbiales : *avec rapidité, d'un pas lent, à la dure, à chaud, au juste*, etc. (v. Hummel 2019a,b). Nous parlons alors d'adverbiaux ou d'adverbes du Type C (v. ici § 19). Les approches typologiques, qui se limitent aux classes de mots (considérées comme fait de langue primordial), ne tiennent pas compte de ces variantes « périphrastiques » (considérées comme fait de langue secondaire), sans justification convaincante (nous avons donc affaire à une attitude dogmatique). Dans les langues romanes, c'est la façon préférée pour employer les noms dans une fonction adverbiale (*à genoux*), donc une alternative à la « rigidité » tout court. En effet, ce sont les périphrases qui (re)donnent de la souplesse au système de la modification : si *naturellement* tend à la lexicalisation au figuré dans sa fonction d'adverbe de phrase (ex. *Il le dit, naturellement* 'évidemment, il fallait s'y attendre'), la périphrase *de façon naturelle* permet un retour au sens primitif (ex. *Il le dit de façon naturelle*). Parfois, des nuances sémantiques s'introduisent dans la série variationnelle : *Elle court léger. Elle court légère. Elle court légèrement. Elle prend les choses à la légère. Elle court avec légèreté.*

2.3 La linguistique descriptive dogmatique

Dans le système monocatégoriel, la seule classe de l'adjectif assume toutes les fonctions de modification. Il faut donc voir, en premier lieu, que l'adjectif-adverbe ne cesse jamais d'être un adjectif du point de vue de la classe des mots (cf. Togeby 1982 : 227, Van Raemdonck 2017), ce qui augmente de beaucoup ses possibilités d'interprétation en comparaison avec l'adverbe en *-ment* et les périphrases adverbiales. Si l'analyse ne part pas de ce fait fondamental, elle s'imbrique nécessairement dans une argumentation incohérente et souvent contradictoire. L'appartenance à la classe des adjectifs nous dit que nous avons affaire à un modifieur dont la portée inclut les fonctions adjectivales et adverbiales, selon le cas de figure concerné. Si l'unité modifiée est le verbe, celui-ci offre aux modifieurs toute la complexité de l'événement verbal. Celui-ci comprend les participants de l'événement qu'on peut désigner par un substantif. C'est pourquoi l'appartenance syntaxique au verbe n'exclut pas la modification nominale, que le nom en question soit explicite ou sous-entendu. C'est aussi la raison pour laquelle la question de savoir « si on doit rapporter une caractéristique à l'être ou à l'action (Brunot 1922 : 602) », au verbe ou à un de ses arguments, est mal posée, dans la mesure où c'est une affaire d'interprétation qui n'exclut pas l'ambiguïté.

Ceci n'a cependant pas empêché la linguistique du xx^e siècle de se poser sans cesse cette question, notamment dans les discussions sur la prédication seconde et l'adjectif-adverbe. Désireux de séparer la prédication seconde de l'adjectif-adverbe

à fonction adverbiale (cf. Cadiot / Furukawa (éds.) 2000)², la linguistique « descriptive » du xx^e siècle a en fait continué l'action normative du xvii^e siècle (v. § 17.2), en admettant les principes de l'accord systématique pour la prédication seconde orientée vers un argument du verbe, et celui de l'invariabilité pour l'adjectif-adverbe à fonction adverbiale (v., par exemple, Noailly 1994). Même Brunot, qui était pourtant un esprit ouvert et l'auteur de la première analyse approfondie de la prédication seconde et de l'adjectif-adverbe (1969 : 359–363), se déclare en faveur de ce principe de la doctrine grammaticale : « L'adverbe et l'adjectif, quoique très voisins, doivent être distingués. L'un qualifie l'état, la manière d'être d'une personne ou d'une chose, l'autre qualifie l'action marquée par le verbe (1969 : 361) ». On y lit bien la notion de « devoir », de tâche. Ceci n'a pas toujours été le cas : « Au xvi^e siècle, les grammairiens ne s'en occupent guère [de cette question] (Brunot 1966–1969, vol. 2 : 372) ». La linguistique « descriptive » du xx^e siècle s'est alors consacrée à cette tâche. La distinction catégorielle est à faire. Citons, à titre d'exemple (Greidanus 1990 : 23) :

Nous considérons les adjectifs dans les phrases suivantes comme des adverbes, étant donné que les formes sont invariables :

*la soupe sent bon / *la soupe sent bonne*

*ses paroles sonnent faux / *ses paroles sonnent fausses*

Certaines phrases sont ambiguës. Dans *il mange la soupe froide*, le mot *froide* fait-il partie du SN *la soupe froide* ou est-il complément du verbe à lui seul ? Seul le contexte permet de déterminer à quel cas nous avons affaire

Les astérisques marquent-ils vraiment des emplois qui ne font pas partie de l'usage ou du fonctionnellement possible ? – *Les paroles sonnent fausses* est attesté, en tout cas. – Le contexte, permettra-t-il effectivement de trancher ? S'agit-il d'une classe de mots ou d'une fonction syntaxique si la catégorisation dépend du contexte ? Même dans des travaux par ailleurs excellents, on lit (Guimier 1989 : 109) : « Les formations incriminées sont adjectifs ou elles sont adverbes mais elles ne peuvent être les deux à la fois ». On lit bien la notion de « ne pas pouvoir ». L'impossible existerait donc, même en français. Mais pourquoi ne pourraient-elles pas l'être ? En fait, seule / seul (? !) la doctrine permet de l'affirmer ; le titre de l'article le met d'ailleurs en évidence : Guimier y réfère à « l'adjectif invarié », alors même qu'il se voit obligé de constater la possibilité de l'accord (*la pluie tombe dru / e*), mais il se tourne alors vers la recherche de différences sémantiques. Les données de notre dictionnaire montrent que c'est fermer les yeux sur l'histoire ainsi que sur l'usage actuel de l'accord adverbial. Si l'usage littéraire moderne tend à se limiter à l'accord adverbial qui permet

² Cette discussion a été précédée et accompagnée d'une autre, sur l'apposition, où l'on aborde aussi les adjectifs détachés, souvent proches des prédicats seconds (v. les multiples contributions dans *Le Français moderne* de 1957 à 1966, reprises par les études de Forsgren (e.g. 1991) et le numéro spécial de *Langue française* édité par Neveu en 2000).

d’exprimer une nuance « stylistique », ce n’est pas toujours le cas, loin s’en faut, dans la communication informelle.

3 Structure de base et constructions émergentes

Si nous nous limitons aux codes oral et écrit, on peut dire que celui qui écoute un message perçoit des *structures*, audibles ou visibles. Or, on ne peut pas savoir d’emblée si la structure « verbe + adjectif » correspond à une construction appelée prédication seconde, à un verbe copule avec complément adjectival ou à un adjectif à fonction adverbiale. La structure « verbe + adjectif » est donc le point de départ d’un effort d’interprétation. Les interprétations usuelles sont généralement appelées des *constructions*. Une *structure* peut donc produire plusieurs *constructions* (v. Hummel 2018b).

La structure « verbe + adjectif » sous-tend ainsi une série de constructions consacrées ainsi qu’un certain nombre de variantes plutôt spontanées (cf. Abeillé *et al.* 2017). Le Tableau 1 en retient les variantes consacrées :

Tableau 1. Constructions consacrées de la structure « verbe + adjectif-adverbe »

Prédication seconde	
orientée vers le sujet	<i>Elle vit heureuse</i>
orientée vers l’objet	<i>Elle l’a trouvée / vue morte</i>
Adjectif à fonction adverbiale	<i>J’y vais direct</i> <i>Elle va droit au but</i>
Construction à verbe copule	
orientée vers le sujet	<i>Elle est grande</i>
orientée vers l’objet	<i>Elle la trouve / voit plutôt malheureuse</i>
Adjectifs détachés	<i>Elle vit, heureuse</i>

Le fait que des verbes comme *trouver* et *voir* se prêtent aussi bien à la prédication seconde qu’à une fonction de copule (v. Tableau 1) met en évidence que ces structures sont effectivement interconnectées et que leur distinction présuppose un effort d’interprétation. De même, dans la langue parlée, les frontières entre détachement par pause et contiguïté prosodique ne sont pas nettes. De plus, l’accord n’est souvent pas audible dans le code oral (v. Söll 1985 : 92–104). La réalité brouille donc quelque peu la systématique des exemples écrits du Tableau 1.

Si l’on tient compte du fait qu’il s’agit de variantes d’un système monocatégoriel qui repose sur une classe de mots unique, l’adjectif, on ne se surprendra pas de voir émerger aussi des variantes non consacrées plus spontanées, souvent « incorrectes »

du point de vue normatif, telles *elle va droite au but* et *les gars jouent forts*, où la fonction adverbiale ne semble pas réussir à imposer l'invariabilité. En sens inverse, la prédication seconde n'entraîne pas toujours l'accord : cf. *La soupe, je la mange chaud / chaude* (v. § 4 ; cf. Olsson 1976, Balibar-Mrabti 1999, Muller 2000). La séparation claire des constructions dépend donc d'une conscience aiguë de la langue et d'un contrôle qui n'est typique que de la langue écrite, et encore – la langue écrite imprimée ou dûment corrigée, comme c'est généralement le cas des textes dépouillés pour la recherche diachronique. La séparation nette des constructions suppose ainsi une éducation linguistique assez poussée. Par contre, le langage spontané, écrit ou parlé, rend de nouveau caduque la distinction 'grammairienne' des constructions, ce qui se comprend cependant si l'on part de la structure de base.

L'approche linguistique qui distingue une *structure*, d'une part, des *constructions* qui en émergent d'autre part, favorise également l'analyse de l'adverbe court comme adjectif employé dans des fonctions dites adverbiales. Dans cette structure, la fonction adverbiale est un fait d'interprétation parmi d'autres.

4 L'accord dans les fonctions adverbiales (« accord adverbial »)

4.1 Fonction et norme

L'invariabilité de l'adverbe est un dogme grammatical qui s'est imposé à partir du xvii^e siècle, notamment par le purisme linguistique (v. § 17 ; cf. l'analyse critique de ce critère par Van Raemdonck 2005). En fait, l'accord est tout à fait fonctionnel dans *une fenêtre grande ouverte* puisque le modifieur *grand* s'accorde avec le modifié *ouvert*. C'est sans doute la raison pour laquelle cette « erreur » est si fortement enracinée dans les langues romanes, au point de constituer la règle dans certains dialectes, notamment ceux de l'Italie centre-méridionale (Rohlf 1969, Cruschina 2010, Ledgeway 2011, 2017, Silvestri 2017). Elle prédomine également jusqu'au xvi^e siècle en français (v. § 17.2). C'est le dogme de l'invariabilité qui transforme ce qui est fonctionnel en « erreur grammaticale ». Heureusement, un autre dogme, celui de l'usage, permet de contrebalancer les effets pervers de cette règle là où l'accord ne fait pas de doute dans la pratique parlée de la langue (ex. *toute contente*, où *tout*, censé être un adverbe, devrait refuser l'accord). Dans ce dictionnaire, l'accord adverbial est attesté pour pratiquement toutes les entrées, du moins dans le Corpus Web. Contrairement à la modification de l'adjectif que nous venons d'analyser (*toute contente*, *grande ouverte*), l'accord adverbial au sein du syntagme verbal ne saurait se justifier par l'unité modifiée (*parler haut*), si celle-ci est le verbe lui-même. Considérons donc de plus près les faits (v. aussi Hummel 2017a).

4.2 L'accord purement graphique

La langue française possède la particularité que les désinences n'y sont souvent exprimées que dans le code écrit, alors qu'elles sont inaudibles à l'oral. C'est ainsi que l'accord est de rigueur dans *elles s'endorment fatiguées*, qui est une prédication seconde, alors qu'à l'oral l'accord n'est audible dans aucun des membres de la phrase, sauf pour la personne du verbe. Suite à l'éducation linguistique, la peur de ne pas faire l'accord entraîne souvent un comportement hypercorrect des locuteurs (surtout à l'écrit) qui se manifeste aussi dans les fonctions adverbiales. Citons quelques exemples de notre Corpus Web :

les CRS vont *cogner durs* pendant 5 ans (2014, s.v.)
 Les deux équipes *défendent dures* (2015, s.v.)
 certains paquets de 2 DVD m'ont *coûtés chauds* (2015, s.v.)
 les traces dans la neige qui nous *amène droits* vers les maisons ou chalets (2013, s.v.)
 les larmes qui *coulent pleins* mon visage (2014, s.v.)

Le dernier exemple est particulièrement intéressant parce que l'accord n'est fait que pour le pluriel alors que le sujet *larme* est féminin. Ce comportement schizophrène s'explique sans doute par le fait que les auteurs ne prononceraient jamais un *-e* final dans ces phrases. On évite donc *pleine(s)*. Par contre, l'emploi du *-s* pour marquer le pluriel du masculin ne se heurte pas à l'usage oral : il est inaudible. Il s'agit donc fort probablement d'une hypercorrection. Ceci est encore confirmé par la comparaison du groupe *ennuyer ferme* avec son synonyme *ennuyer sec*. L'accord purement graphique dans *s'ennuient fermes* se produit assez facilement tandis que l'on cherche en vain un accord graphique et phonétique du type **s'ennuie(nt) sèche(s)*, si le sens est clairement adverbial ('s'ennuyer beaucoup'). La remotivation en tant que prédicats seconds, qui pourrait justifier l'accord, ne fonctionne pas. Sémantiquement, ni *ferme* ni *sec* n'admettent une interprétation comme prédicats seconds : on ne saurait adopter une attitude ferme ou décidée pour s'ennuyer ou se trouver dans un état « sec » au moment de s'ennuyer.

Parfois, les grammairiens en font de même, ne citant que des exemples au masculin là où la marque du féminin serait audible :

une autre sorte d'Analogie, qui est celle de certains mots ou de certaines phrases, qui se disent adverbialement, et par conséquent indeclinablement, comme *Ils se font fort de faire cela*, et non pas *ils se font forts* ; *Ils demeurèrent court*, et non pas, *ils demeurèrent courts* (Vaugelas, *Remarques*, vol. 1, 22)

L'immortel avait sans doute de bonnes raisons pour y insister, mais le problème, lui aussi, s'avère immortel. Un arrêté ministériel de 1901 allait jusqu'à autoriser l'accord, même pour le féminin : *Elle se fait forte de* (Le Bidois / Le Bidois 1967 : 151). Brunot (1922 : 624) avait bien perçu que le problème se pose surtout au féminin :

Une difficulté s'est présentée jadis, causée non plus par la copule, mais par l'attribut lui-même. Une femme devait-elle dire : *je suis demeurée court* ou *courte* ? Tous les théoriciens du XVII^e s. ont disserté là-dessus, pour conclure finalement que *court* était là une sorte d'adverbe, immuable [...]. Même décision avec *se faire fort de*. Il faut dire : *J'en suis certaine et je m'en fais fort*

4.3 L'accord littéraire

On peut évidemment chercher une motivation aux exemples précités du type *elles défendent dures* : elles sont dures au moment de défendre (prédication seconde). Sauf que ceci n'est guère probable dans un texte écrit spontanément, sur Internet, comme c'est effectivement le cas des exemples cités. Dans les textes littéraires, par contre, ce type d'accord constitue un recours stylistique très apprécié pour nuancer la modification en y ajoutant une orientation vers un argument du verbe :

Ces paroles *clamées hautes et profondes* comme un creux son de tonnerre furent de tous entendues (1560, s.v.)

Et il lut les mots suivants qui étincelaient et *tournaient rapides* (1831, s.v.)
mes vers *couleront plus doux et plus faciles* (1779, s.v.)

L'accord peut ainsi ajouter une nuance résultative à la modification de manière :

la coupe de cèdre que le bûcheron a *creusée assez profonde* (1833, s.v.)

D'après une nouvelle lettre de vous, je me déterminerai. Ne craignez pas de me l'*écrire longue* (1837, s.v.)

Ces effets « expressifs » sont particulièrement appréciés dans la poésie :

Je vois tomber la pluie
Dont les flaques font luire
Notre grave planète,
La pluie qui *tombe nette* (1938, s.v.)

Mais l'emploi intentionnel de cet effet n'est pas nécessairement limité au style littéraire. Dans les exemples suivants du Corpus Web, l'usage invarié va de pair avec une interprétation qui penche du côté « manière » tandis que l'emploi accordé y ajoute une nuance résultative :

Elle est donc en quelques sortes illisibles [= on peut s'attendre à tout de sa part !] d'un coup d'œil rapide, mais il n'y a rien de prévu, du moment qu'elle est *éclairée blanc*...pas rose, pas rouge, pas bleu, pas turquoise ni jaune.... *blanc* ! (2015, s.v. *éclairer blanc*)

Par la méthode additive, trois sources de lumière monochromatique R, J et B éclairant une même surface blanche (un écran) donne une plage commune *éclairée blanche* (2015, s.v. *éclairer blanc*)

Même si l'effet de style n'est pas intentionnel au même degré que dans un texte littéraire, on ne saurait nier que la conscience des locuteurs peut capter la nuance et s'en servir, même si ces quelques exemples, qui se veulent illustratifs de cette possibilité, ne sauraient quand même pas la démontrer.

4.4 L'accord phonétique

Dans certains exemples tirés de sources internet, l'accord non-orthographique peut refléter la prononciation :

Aucune personne n'a été blessée *forte heureusement* (2014, s.v.)
 ce chemin qui *la conduit droite* à sa chute (2014, s.v.)
 Cette phrase eut au moins un mérite. Celui de *calmer nette* l'adolescente (2014, s.v.)
 Je suis sur le point d'*arrêter nette* ma conso de cannabis (2013, s.v.)

Dans les deux premiers exemples, le -t final devient audible par la liaison, ou peut le devenir. L'accord graphique reflète la fausse interprétation de la liaison comme accord au féminin. Dans les exemples suivants, le fait que le -t final de *net* est prononcé de toute façon au masculin provoque l'accord graphique. Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut retenir ce type d'exemples pour en tirer des conclusions sur le comportement plus ou moins adjectival ou adverbial des mots concernés.

4.5 L'accord par rapport à une scène évoquée par l'événement verbal

La complexité sémantique des groupes « verbe + adjectif-adverbe » crée un univers d'interprétation (cf. *voir grand*, *rire jaune*, *baiser utile*, *baiser étroit*, *contrôlé positif* (dopage), *voyager intelligent*, etc.). Ceci constitue leur intérêt pour la poésie, la publicité et les tours familiers ou vulgaires. La portée de la modification dépasse alors les limites de la valence sémantique du verbe. Autrement dit, la modification ne porte, logiquement, sur aucun argument du verbe, qu'il soit explicite ou implicite (v. § 5). Les exemples qui suivent mettent en évidence que l'accord peut également être motivé par des éléments non argumentaux qui se trouvent quelque part dans la scène évoquée par le verbe :

Lorsqu'on calcule la quantité de céréales, on *calcule sèche* ou prête à manger ? (2014, s.v.)
 je connais exactement la pointure dont j'ai besoin suivant les marques ainsi que les marques qui *chaussent étroits ou larges* (2014, s.v.)
 Parce que *quelles chaussent « fins »* moi les 37 me serrent alors que c'est ma pointure ! (2014, s.v.)

Le monsieur m'a expliqué que certains modele *chaussaient plus large* que d'autres et que Valetta *chaussait étroit*. J'ai également commandé le modele Talamore qui a priori *chausse plus large* (2014, s.v. *chausser large*)

Surtout quand t'es comme moi que tu chausses du 37 et que tu n'aimes que les hommes qui *chaussent larges* (2014, s.v.)

Cuisinez transparent (1972, s.v.)

Dans l'emploi quotidien, donc hormis la poésie et la publicité, la modification à portée scénique s'associe étroitement aux argots quotidiens ou de spécialité. *Calculer sec* est une opération usuelle dans les analyses alimentaires où l'on calcule par rapport au poids sec d'un produit. De même que *contrôlé positif* dans l'argot journalistique du Tour de France, *calculer sec* se présente comme solution économique dans un univers de communication où tout le monde sait de quoi il s'agit. Le souci d'économie favorise donc la création de verbes complexes à sémantique inférentielle. L'accord n'est pas la solution la plus fréquente, mais dans le premier exemple la présence d'un substantif, on ne sait s'il s'agit de *quantité* ou *céréales*, motive l'accord. Le singulier favorise le choix de *quantité*, mais ceci n'est pas sûr dans l'écriture spontanée. Les trois autres exemples constituent une belle série où l'accord de *large* ou *fin* est motivé par des éléments très différents situés dans l'imaginaire de la scène : *les marques*, *les chaussures*, *les hommes*, l'emploi invarié n'étant pas exclu. Mais c'est surtout la publicité qui aime jouer avec les inférences suggestives, parfois surprenantes, pour susciter l'intérêt des consommateurs (cf. Galliot 1955 : 431–433, déjà pour les années 1930). En l'occurrence, *cuisiner transparent* s'emploie par rapport à des plats de cuisson transparents qu'on essaie de vendre.

4.6 Un schéma secondaire : l'accord fantôme du type *se la couler douce*

Il existe des tours populaires, dans toutes les langues romanes, où l'accord se fait par rapport à un argument syntaxiquement explicite mais sémantiquement postiche :

il se l'était coulée douce, comme on disait dans sa famille (1884, s.v.)

L'autre a essayé de *la jouer fine* (1985, s.v.)

On peut évidemment s'imaginer le pronom *la* comme représentant d'un objet plus ou moins concrétisable (« fantôme »), disons « la vie », « l'affaire » etc., mais la finalité est clairement adverbiale : la construction réfère à une façon d'agir. En tout cas, l'accord se fait par rapport à l'argument fantôme au féminin.

Du point de vue structurel et fonctionnel, on peut rapprocher ce type d'accord de celui du participe passé des temps composés : fr. *je l'ai trouvée*. C'est ainsi que Ledgeway (2011) a recours à it. *l'ho trovata* pour expliquer l'usage systématique de ce type d'accord dans les variétés méridionales de l'Italie :

It. Anna *miscava bone* 'i carte (dialecte de Cosenza) 'Anna mélangeait bien (lit. bonnes) les cartes'

Autrement dit, après un verbe précédé d'un objet direct (mais aussi quand celui-ci suit ; v. exemple), l'adjectif se comporte comme le participe. Ce type d'accord est systématique dans ces variétés.

Il est intéressant d'observer que ce type d'accord est assez fréquent dans les citations françaises appartenant au registre familier représenté dans ce dictionnaire. On peut donc penser que ce schéma, qui est dominant dans ces variétés de l'Italie, constitue un schéma secondaire du français familier, et également de certains technolèctes ou argots de métier (ex. de 2011). Citons en quelques exemples :

c'est une très belle chanson et il est impossible de *la chanter fausse* !! (CW, s.v.)

jme défonce a force de *la chanter forte* (CW, s.v.)

Oui, mais ces quatre phrases, il faut *les chanter justes* (CW, s.v.)

L'inconvénient est qu'il faut majorer la pression d'entrée au moteur d'environ 10 bars, mais nous avions pris soin de *la choisir basse* au départ (CW, s.v.)

Tant qu'à citer des chiffres, autant *les citer justes* (CW, s.v.)

On comprend aisément pourquoi des icônes du sprint moderne, toutes médaillées aux championnats du monde ou aux jeux Olympiques, ont été *contrôlées positives* aux psychostimulants (2011, s.v.)

L'exemple suivant montre qu'accord et invariabilité coexistent dans le même contexte, l'accord se produisant uniquement dans la structure syntaxique « pronom objet direct + verbe + adjectif-adverbe » :

Le pouce empêche à la boule d'être de *rouler droit*, c'est à dire qu'il donne un effet, or pour un contrôle optimum il faut pouvoir *l'envoyer droite* (CW, s.v. *rouler droit*)

Les données de ce dictionnaire montrent une prédilection du langage des sports pour l'emploi accordé, notamment quand il s'agit de bien décrire une action opérée sur une balle, un ballon, une boule, etc.

4.7 Accord « illogique » ou « accord cohésif » ?

Selon la tradition grammaticographique, l'accord serait « illogique » dans toutes les fonctions adverbiales citées ci-dessus. Or, il est rare de trouver des cas où l'accord ne soit pas motivé. En effet, l'accord se fait toujours par rapport à un élément explicite, mis à part quelques phénomènes d'accord *ad sensum* (ex. *On parlait contents*), qui sont également motivés. Il est pratiquement exclu de trouver un accord du type **l'homme parle heureuse*, quand celui-ci serait audible à l'oral. On peut en tirer deux conséquences :

- (i) Le classement de l'accord adverbial comme illogique réfère au dogme de l'invariabilité, l'accord ne pouvant se justifier que par rapport à la modification d'un

substantif. L'accord est jugé « illogique » s'il se produit dans des fonctions adverbiales (qui ne modifient pas un substantif)

- (ii) Par contre, la communication spontanée reflétée par nos exemples relevés sur Internet se sert de l'accord comme instrument linguistique de *cohésion thématique*. C'est ainsi que l'accord dans *les hommes qui chaussent larges* crée une cohésion forte du sujet avec le verbe et l'objet impliqué : les chaussures. Pourquoi ce type d'accord serait-il donc « illogique », s'il est clairement motivé ? Le seul problème est que la motivation ne suit pas les principes de la norme scolaire.

La type de motivation (ii) n'est illogique que par rapport à cette règle rationaliste qui veut que l'accord se fasse entre modifiant et modifié, et ceci systématiquement, et non pas comme simple option, comme dans les exemples qu'on peut trouver sur Internet. Or, il semble que la communication informelle cherche avant tout à créer des réseaux de cohérence en s'appuyant sur l'accord. La norme scolaire impose un type de cohérence particulièrement fort : celui de modifiant et modifié (sans toutefois l'appliquer dans des cas du type *des oreilles pures françaises*, v. § 17.2). C'est une intervention rationaliste, arbitraire du point de vue fonctionnel. En tout cas, la communication informelle spontanée traite l'accord plutôt comme phénomène optionnel pour assurer tout type de cohérence autour d'un thème. L'accord littéraire met en évidence que les écrivains apprécient également cette liberté, dans les limites du stylistiquement explicable. Notons que la norme elle-même hésite dans certains cas : *Seul / Seules les femmes peuvent le faire*. L'application rigoureuse des principes voudrait que seule la variante accordée suivante soit acceptable : *Seules, les femmes peuvent le faire* 'étant seules, non-accompagnées' ; or, ce n'est pas le sens de l'énoncé (qui signifie 'seulement les femmes peuvent le faire, à l'exclusion des hommes'). On voit donc que même le style soigné se heurte aux principes rationalistes de la logique grammaticale.

Si l'on peut avoir l'impression, en France, d'avoir affaire à des unités « invariées », ce qui semble confirmer le titre de l'ouvrage de Grundt : *Études sur l'adjectif invarié en français* (malgré certains des exemples accordés cités par l'auteur), l'étude de Drapeau (1982 : 21) met en évidence la pratique systématique de l'accord dans le français populaire de Montréal :

On ne retrouve pas cette tendance [= emploi de l'adjectif invarié] en français populaire de Montréal où, bien au contraire, certains adverbess sont réanalysés comme adjectifs accordés au féminin là où le standard utilise un adverbe invariable comme dans [...] *Les hirondelles volent basses*

L'auteure cite également *elle sent bonne*. Cette variante est très marginale dans les données de Frantext, mais elle apparaît avec force dans le Corpus Web. Force est de constater que la tendance à l'accord est une propriété très répandue, voire parfois systématique, dans les dialectes de toutes les langues romanes (dans une perspective romanistique : Ledgeway 2017, Hummel 2017c ; pour l'espagnol : Feliú Arquiola / Pato

2020, Hummel 2015 ; pour le français : Hummel 2017a ; pour les variétés d'Italie : Cruschina 2010, Ledgeway 2011, Silvestri 2017; pour le portugais : Hummel 2017b ; pour le roumain : Hummel 2017c : 36). À en juger par le Corpus Web, cette tendance est également manifeste dans la communication informelle non proprement dialectale de l'Hexagone. En fait, variétés canadiennes, langage informel sur Internet et tradition populaire hexagonale, en l'occurrence, ne font qu'une :

Et d'autre part, dans la bouche des personnes du vulgaire : *Tu vois, ces branches-là, ça gêne, elles tombent trop basses. [...] De temps en temps, il a l'haleine qui sent très forte* (Damourette / Pichon 1932-1951 : § 984)

Il ne faut pas oublier non plus que même l'adverbe en *-ment* n'échappe pas à l'accord spontané. Citons au hasard quelques exemples rapidement identifiés dans Frantext : *des adverbess proprement dits, deux développements absolument identiques, les champs largement étalés* (v. aussi *professionnellement s.v. travailler sérieux*). On se demande même si la liaison phonétique est toujours exclue dans les deux derniers exemples. Le même phénomène se produit en espagnol où l'accord est audible dans le code oral. Il ne s'agit donc pas de hapax purement graphiques. Gerhalter (2020 : 197) cite des exemples pour esp. *exactamentes, meramentes, precisamentes* (cf. Felíu Arquíola 2019). Il semble que la modification d'un adjectif soit particulièrement propice à ce type d'accord, ainsi que celle des adverbess de focalisation cités par Gerhalter. Mentionnons aussi deux occurrences du type *des unités qui tirent loins* (s.v. *tirer loin*).

4.8 Remarque finale

Nous employons l'adjectif « invarié » pour signaler un phénomène qui se produit dans un contexte donné, donc dans le ou les exemples cités. Le terme « invariable », plus courant, implique l'idée d'absence de l'accord dans tous les contextes (invariabilité), ce qui n'est guère le cas chez les adjectifs-adverbess même si les grammaires essaient de les présenter comme un petit groupe d'adjectifs adverbialisés (ou « adverbess courts ») invariables. Certains auteurs emploient la notion d'*adjectif invarié* par rapport à la seule position de l'adjectif au sein du syntagme verbal, pour laquelle l'invariabilité générale est assumée (Grundt 1972, Noailly 1994 : 104, Coiffet 2018, GGHF 2020 : 913). Or, nous venons de voir que les choses ne sont pas si simples, même pour les modifieurs du verbe. Grevisse / Goosse (2016 : § 954) observent laconiquement : « Certains adjectifs employés adverbiallement varient ». Goes (1999 : 215) refuse le terme alternatif d'*adjectif invariable*, contradictoire au vu des propriétés fondamentales de l'adjectif (on le trouve pourtant chez Le Goffic 1993 : § 236, pour le type *boire chaud, acheter français, rapporter gros*). C'est sans doute la raison pour laquelle les linguistes lui préférèrent celui d'*adjectif invarié*, inusuel dans la grammaticographie du français. On

pourrait simplement parler d'adjectif non-accordé, mais ceci présuppose qu'il existe un argument dans un contexte qui le permettrait, ce qui n'est pas le cas dans l'emploi absolu. Il faut donc traiter l'accord comme phénomène contextuel, ce qui n'exclut pas le développement de tendances dans la pratique de l'accord, voire la lexicalisation (ex. *couper court* 'interrompre', *parler haut* 'à haute voix', invariables, ou presque).

En tout cas, le fait de ne plus parler, dans la plupart des travaux récents, d'adverbe mais d'adjectif, constitue sans doute un progrès. Il est clair alors que son emploi invarié, qui existe évidemment, se produit par rapport à une fonction (sémantique et syntaxique) et un contexte. Il est clair aussi que les données de la langue parlée captées au vol nous font découvrir un usage beaucoup plus invarié, si l'on peut dire, que ce n'est le cas pour l'écriture. Mais il existe d'autres contextes, et, admettons-le, d'autres décisions du locuteur, qui produisent l'accord morphologique, aussi dans exactement les mêmes conditions. C'est que l'usage d'un adjectif comprend naturellement l'option de l'accord. On peut en discuter les motifs ou les causes, on peut le critiquer, mais l'accord de l'adjectif-adverbe en tant que phénomène existe. Il faut considérer aussi que l'idée de l'accord obligatoire est un dada de la grammaticographie et de l'enseignement. Dans la langue parlée, la flexion morphologique retrouve son caractère optionnel, spontané, immédiat, un accord qui est fait sans contrôle postérieur (sans relecture). On trouve donc plutôt des tendances que des véritables règles uniformes. Que la grammaire scolaire en fasse des règles, c'est très bien. La standardisation a ses mérites mais aussi son prix.

5 L'absence de l'accord dans les fonctions adjectivales

Si l'accord dans les fonctions dites adverbiales existe (v. § 4), le phénomène complémentaire de l'absence de l'accord dans des fonctions adjectivales de modification nominale existe également. Dans la structure « verbe + adjectif-adverbe », l'accord avec un argument du verbe est justifié autant du point de vue fonctionnel que sémantique quand l'adjectif-adverbe modifie un argument nominal du verbe. C'est le cas des constructions qui figurent au Tableau 1 (prédication seconde et construction copulative, orientées vers le sujet ou l'objet direct du verbe). Elles sont donc pleinement acceptées par la norme linguistique. Or, il existe des contextes syntaxiques qui favorisent l'invariabilité de l'adjectif-adverbe dans ce type de construction. Cela fait indirectement – ou si l'on veut, improprement – grossir le groupe des adjectifs à fonction adverbiale. Notons en passant que l'hypothèse d'invariabilité défendue par Coiffet (2018 : 9–10 ; cf. également Riegel *et al.* 2018 : 658) repose sur la présomption d'absence systématique de l'argument dans les cas où l'adjectif-adverbe se dirige logiquement vers celui-ci. Ceci ne correspond pas aux faits, les arguments pouvant être explicites. Certes, on peut être tenté d'exclure ce cas de figure du groupe des « adverbes

courts », donc accepter *manger chaud* tout court, et exclure *la manger chaude*. Mais ceci est assez arbitraire, d'autant plus que la présence de l'argument dans la syntaxe n'exclut pas toujours l'emploi invarié, comme nous le verrons dans ce qui suit.

5.1 La modification d'un objet direct explicite

Dans *couper court* (*les cheveux*), l'adjectif ne modifie pas l'action désignée par le verbe. Car *court* réfère à une qualité des cheveux, celle de leur longueur. Selon toute logique, il devrait fonctionner comme un prédicat second et être systématiquement accordé. Or, il n'en est rien. On trouve les deux variantes, *couper court* / *courts les cheveux*, déjà mentionnées par Blinkenberg (1950 : 114) :

ses cheveux noirs, *coupés court* derrière (1862, s.v.)

Les ongles étaient vilains, des ongles de peintre, elle avait beau les *couper courts* (1943, s.v.)

ses ongles *coupés très court et carré* (1945, s.v.)

ses cheveux, *coupés très court et frisés*, lui faisaient une tête toute ronde (1946, s.v.)

Il avait la queue *coupée court* (1963, s.v.)

La pratique de l'accord n'est pas influencée par le registre, comme dans les cas de figure analysés au § 4. On trouve ces variantes dans tout type de texte. C'est surtout ce type d'exemples qui rend finalement assez arbitraire la réduction d'un corpus au cas de figure où l'argument du verbe est absent (Coiffet 2018). Car si l'absence de l'accord découle naturellement de ce contexte, on la trouve aussi, nous venons de le voir, quand l'argument est présent.

On est tenté d'expliquer l'absence de l'accord par la lexicalisation de *couper court* comme *verbe complexe*. Dans la conscience des locuteurs, *couper court* serait moins une combinaison libre et productive, donc une construction à prédicat second, qu'un verbe tout fait et invariable qui peut être accompagné ou non d'un objet explicite. Plus un tel groupe serait lexicalisé, plus il tendrait à l'invariabilité même si un objet direct explicite se présente dans la syntaxe. Dans le cas de *couper court*, l'invariabilité s'observe de façon générale du côté de l'emploi métaphorique : *couper court* 'interrompre'. Ici, on peut considérer comme fait assumé l'existence d'un verbe complexe signifiant 'interrompre'. C'est la lexicalisation du groupe avec un sens nouveau qui en fait un verbe complexe. On chercherait en vain un objet, implicite ou explicite, même s'il a pu jouer un rôle à l'origine de l'expression (*couper court au / ?le discours de quelqu'un*). Mais il existe aussi le cas contraire, où l'emploi invarié est plus fréquent dans l'interprétation concrète (*acheter cher*) alors que l'accord est mieux accepté au figuré (*une victoire achetée chère*). Ceci joue en faveur du rôle de la simple fréquence du groupe en emploi absolu comme facteur décisif expliquant la tendance à l'emploi invarié : plus on emploie *manger chaud* tout court, plus on aurait tendance à conserver son invariabilité indépendamment de la présence d'un objet direct. S'y ajoute un facteur diachronique : dans le cas de *acheter cher*, l'emploi invarié progresse au fil de

l'histoire (reculant tout de même sous l'influence latinisante). Autrement dit, l'invariabilité de *acheter cher* caractérise notamment l'emploi actuel.

La syntaxe peut également jouer un rôle, sans qu'elle permette de formuler une règle clairement établie dans l'usage. Sechey (1950, 163) se montre prudent quand il réfère à une telle règle qui a ou avait cours dans l'enseignement :

On nous enseigne à distinguer par la construction et par l'orthographe : *hacher la viande menue*, et *hacher menu la viande*. Ce sont deux systèmes de rapports entre les mêmes termes

La position syntaxique de l'objet direct, avant ou après le groupe « verbe + adjectif-adverbe », influe sur l'accord, qui est plus probable quand l'objet direct le précède. Les exemples que nous venons de citer pour *couper court* ne permettent pourtant pas de parler d'une règle établie par l'usage. Il s'agit plutôt d'une tendance qui demanderait une analyse empirique plus profonde.

5.2 L'absence de l'accord avec l'objet direct implicite (« objet interne »)

On parle d'*objet interne* quand celui-ci appartient à la valence sémantique du verbe sans toutefois apparaître ouvertement dans la syntaxe (ou valence syntaxique) comme objet direct (cf. Regula 1957, Moignet 1963, Hummel 2018b). L'accord devient alors impossible, et l'invariabilité s'impose. Considérons à ce sujet l'emploi de *boire frais* et *manger chaud* dans l'exemple qui suit :

Mes amis; buvez frais, mangez chaud, faites l'amour comme vous pourrez (1825, s.v. *boire frais*)

Logiquement parlant, les modifieurs *frais* et *chaud* y réfèrent à une qualité de la boisson ou de la nourriture, mais ces arguments du verbe restent implicites. N'ayant pas à leur disposition un complément explicite qui leur offre les marques flexionnelles pour s'accorder, les modifieurs restent invariants.

Cependant, l'interprétation sémantique n'en reste pas au niveau « logique » de la modification d'un objet interne. Libérés d'un objet direct explicite, les groupes « absolus » finissent par ne plus désigner une action concrète mais un type de comportement. C'est ainsi que *boire frais*, *manger chaud*, *acheter cher*, *brûler vif* peuvent être perçus comme des *verbes complexes* désignant un comportement plus ou moins typé (cf. Le Goffic 1993 : § 168). À ce niveau de généralisation ou abstraction, les groupes peuvent être lus comme une manière de faire quelque chose, s'éloignant du même coup de la prédication seconde. *Manger chaud* et *brûler vif* deviennent ainsi une façon de manger quelque chose ou de brûler quelqu'un, s'excluant de la modification simple d'un argument du verbe. Autrement dit, les modifieurs y rejoignent la modification de manière et par là-même le groupe des soi-disant adverbes courts : *Les Français mangent chaud le soir. Les Norvégiens mangent salé. Mon coiffeur coupe court.*

Ce sont autant de réponses à la question « *Comment ?* ». On voit donc de nouveau se confondre l'interprétation adjectivale comme prédicat second, d'un côté, et l'interprétation adverbiale de manière, de l'autre.

5.3 L'absence de l'accord avec le sujet implicite (« sujet interne »)

On ne parle généralement pas de *sujet interne* puisque la phrase française moderne impose un sujet explicite. Ceci n'empêche pas l'emploi de groupes orientés vers le sujet comme formules du type *acheter malin / intelligent / responsable* ou *bronzer idiot*, aussi à l'impératif : *Achetez malin !*

Tant qu'à citer, *citer juste* (2014, s.v.)

Et même si le sujet est sémantiquement explicité dans le contexte, il n'a souvent pas de relation syntaxique directe avec le groupe « verbe + adjectif » :

Courir lent t'aidera à *courir vite* (2015, s.v. *courir lent*)

Si la formule est consacrée, une femme peut parfaitement dire *j'achète malin*. On s' imagine mal l'emploi du féminin *maligne*. Il n'est même pas besoin de l'analyser comme un verbe complexe lexicalisé. En fait, l'emploi absolu sans sujet ou objet explicites suffit à lui seul pour créer un syntagme qui désigne un type d'action ou de comportement. On peut y voir la base syntaxique de possibles processus de lexicalisation comme verbes complexes.

Selon les données du dictionnaire, le sujet interne est nettement moins fréquent que l'objet interne, les proportions relatives étant de 42 exemples, dans le premier cas, et de 330, dans le second, sur un échantillon de 3232 citations (v. Hummel 2018b).

5.4 Argument « interne » et lexicalisation

Le fait de pouvoir intégrer sémantiquement dans le groupe « verbe + adjectif-adverbe » aussi bien le sujet que l'objet de l'événement désigné par le verbe est à la base de nombreuses expressions lexicalisées ou de slogans fabriqués pour la publicité, de conseils de vie, ou des dictons populaires :

Chiez dur ou *chiez mou*, mais *chiez dans le trou* (s.v. *chier dur*)

Buvez bien vrai Un vrai Pschitt (1958, s.v.)

Ces expressions impliquent souvent une métaphore comme dans *voir grand* 'être ambitieux, avoir de grands projets', *voir rouge* 'se mettre très en colère' ou *jouer sale*

'sans respecter les règles'. Il est possible de les transformer en prédication seconde en leur redonnant le sens original :

Mes enfants, je les vois *plutôt grands* déjà
La tour illuminée, ce soir je l'ai *vue rouge*

Les enfants jouent sales 'ils sont sales pendant le jeu' serait également possible dans un contexte donné, mais sans doute peu usuel. En tout cas, il suffit de choisir un autre verbe pour activer la prédication seconde : *Les enfants sont rentrés sales*. La lexicalisation de *jouer sale* et d'autres expressions peut poser problème au moment de vouloir redonner un sens concret au groupe. Mais il s'agit d'un effet de la lexicalisation, non d'un principe fonctionnel.

L'« emploi absolu » de la structure « verbe + adjectif », documenté dans la rubrique de la microstructure des entrées qui porte ce nom, met en évidence que cette tendance existe même chez les verbes fortement transitifs tels *faire*, *dire* et *voir* :

Pourquoi *faire facile* quand on peut *faire TRÈS difficile* (2015, s.v.)
Le mort *dit vrai* en ne disant plus (1989, s.v.)
Bonaparte *vit grand et vit juste* (1924, s.v. *voir grand*)

5.5 La pertinence des contextes à portée générique

On trouve un nombre tout à fait exceptionnel de contextes où la forme du groupe verbal, souvent à l'infinitif ou avec sujet impersonnel (*ça*, *cela*, *on*), produit un effet de généralisation qui convertit l'événement verbal en comportement typé. Ce type d'emploi est particulièrement pertinent dans la communication informelle, où l'on observe une nette préférence pour le sujet impersonnel *ça*, qui est remplacé par *cela* ou *on* dans le style plus soigné (cf. Drapeau 1982 : 24) :

Si vous en jugez par la pisse, continue Gaston, *ça* doit *boire ferme* (1996, s.v.)
Ça a l'air de *buter dur* (2000, s.v.)
— *Ça chie dur* à Épinal ? (1949, s.v.)
J'espère que *ça va clapotier sec* !!! (2014, s.v.)
Ben *ça* fait *baisser dru* une moyenne (2014, s.v.)
ça bardait grand sec (1933, s.v.)
ça battait dur, sous la chemise (1929, s.v.)
ça doit *boire ferme* (1996, s.v.)
On cogite serré, on parle de politique, du destin de Rome (1964, s.v.)
On sue sec (1960, s.v.)
Plus on en boit, plus *on* *boit droit* (2014, s.v.)

Notons en conclusion que le groupe « verbe + adjectif » peut sémantiquement inclure un argument modifié par l'adjectif, qu'il s'agisse du sujet ou de l'objet, effacés des

relations syntaxiques directes du groupe. Cela s'insère dans une tendance manifeste à créer des énoncés qui transportent un message générique (*ça*, verbe à l'infinitif). L'argument interne et l'emploi générique entraînent tous les deux l'emploi invarié puisqu'ils évitent l'emploi d'un substantif qui porte les marques de genre et nombre et qui puisse servir de support à l'accord. La pertinence d'un argument interne souligne de nouveau le bien-fondé de l'analyse du modifieur comme unité appartenant à la classe de l'adjectif. L'accord reste donc possible. Il peut faire surface si un argument explicite du verbe le permet.

6 La cohésion interne du groupe syntaxique

6.1 Productivité, lexicalisation et schéma prosodique

L'emploi des groupes « verbe + adjectif-adverbe » se réalise sous la tension de deux forces contraires, la productivité et la lexicalisation. Du côté de la lexicalisation, on peut discerner une tendance à percevoir et à traiter ces groupes comme des *verbes complexes*. La lexicalisation de groupes du type *voir grand*, *jouer sale*, *rire jaune*, etc. est un fait qui trouve son reflet dans les dictionnaires. À part ces lexicalisations fortes, où l'expression acquiert un sens figuré figé, on peut mentionner les lexicalisations par simple effet de fréquence comme *bosser dur*, *parler haut*, etc. Finalement, ce dictionnaire atteste de nombreux groupes qui apparaissent au hasard de la productivité de cette construction.

On observe un schéma rythmique assez systématique qui fait que le verbe, souvent bisyllabique, est suivi d'un adjectif qui, lui, est presque toujours monosyllabique (cf. Le Goffic 1993 : § 266). La banque de données du *Dictionnaire historique de l'adjectif-adverbe* met en évidence une tendance à employer des adjectifs courts : 11 636 adjectifs sont monosyllabiques, 1674 bisyllabiques, 214 comptent trois syllabes et 34 se composent de quatre syllabes. Ces chiffres réfèrent à la fréquence des « tokens » (ou attestations) sur 286 « types » (ou unités différentes). Ceci reflète l'usage et ce qui est donc retenu le plus souvent par « l'oreille ». Au niveau de la lexicalisation, ce fait devient un schéma. Ce schéma n'est pas limité aux groupes lexicalisés, mais il pourrait favoriser leur lexicalisation.

6.2 La flexibilité combinatoire interne

Selon le degré de lexicalisation, le groupe « verbe + adjectif-adverbe » peut admettre ou non l'intercalation d'un modifieur ou d'un adverbe. Le fait qu'un composé comme *maison de campagne* ne se laisse pas transformer en **maison de campagne profonde* trouve son pendant chez les groupes « verbe + adjectif » lexicalisés. Dans le cas de

l'adjectif-adverbe, l'analyse s'avère compliquée. De prime abord, on dirait peut-être que l'on peut *couper très courts les cheveux* mais on ne peut pas **couper très court* au discours de quelqu'un, et changer la construction est assez rare (*je le coupe court* 'je l'interromps'). De même, malgré la transitivité du verbe *dire*, on emploie *dire vrai* mais non pas ? *dire vrai quelque chose* (sauf comme copule dans une construction attributive telle que *Il le dit vrai* 'il dit que ceci est vrai'). Il en va de même pour *battre froid*, *rire jaune*, *voir rouge*. Les tests d'acceptation mettent en évidence ces faits ou tendances (cf. Guimier / Oueslati 2006). C'est aussi le cas des données de Frantext où l'emploi transitif de *couper court* 'interrompre' n'est pas attesté. On peut en conclure que la langue standard et le bon usage évitent cette construction. Or, on peut la trouver dans d'autres sources :

Après l'avoir tous humblement remercié, M. de Montelon s'approche avec nous et lui parle de notre rétablissement. Le Roi *le coupe court*, déclare qu'il veut que ceux de Semeur entrent devant nous en signe de leurs services (Gabriel Breunot, 1595, *Journal*, s.v.)

Ah ! je veux pas l'entendre ! Je *le coupe court* ! je pousse des cris de paon !... Il me regarde... Allez hop grand-père ! Faut pas lambiner ! Faut que je fasse des progrès terribles !... Je vous admire ! je vous adule ! faut pas qu'on perde une seconde » (Louis-Ferdinand Céline, 1944, *Guignol's band II*, s.v.)

Et quel travail faisiez-vous ? Un travail comme un autre, je *le coupe court*. Quelque chose dans mon ton, ou peut-être dans mon aspect, l'intimide. Il hasarde un mot d'excuse, se plonge dans le fromage, lance une calotte à un garnement (Giancarlo de Cataldo, 2012, *Les Traîtres* [trad.], s.v.)

On pourrait encore penser que la citation de Céline est un hapax créé dans le style innovateur de cet auteur, mais l'ensemble des citations montre bien que l'emploi existe. Dans le cas de *voir rouge*, des variantes semblent possibles, du moins en plaisantant : *Il a vu rouge, très rouge même*. On trouve également *couper tout court* :

Là il le *coupe tout court* : mais la naïve conclusion, que j'en fais naître, et qu'il a suffoquée, est, Qu'il faut pareillement rapporter à l'Eglise de Dieu, et à ses Docteurs legitimes et Theologiens approuvez l'intelligence, et jugement des parolles de Dieu

(Jean de Bordes, 1598, *Les Vrais Abus des pretendus abus de messe*, s.v.)

On peut se demander si **couper très court* (v. *supra*) est vraiment exclu.

Force est donc de constater qu'aussi bien les tests d'acceptation que le recours à un corpus comme Frantext risquent de donner une image de la langue influée par la connaissance du standard ou du bon usage. Autrement dit, les groupes sont moins figés que l'on ne croirait.

La coordination des adjectifs est également possible, dans la très grande majorité des cas. Elle est même très appréciée :

Il y a une difference entre *chanter bas et grave* et *chanter juste et bien* (2014, s.v. *chanter bas*)

C'est alors qu'on trouva pour sortir d'embarras, l'art de *mentir tout haut en disant vrai tout bas* (1701, s.v. *mentir haut*)

Cette flexibilité se voit cependant limitée dans les tours fortement lexicalisés : ?*voir rouge et noir*. En tout cas, les groupes lexicalisés avec adjectif-adverbe sont nettement plus fréquents que chez les groupes qui combinent un verbe avec un adverbe en *-ment*, toujours libres.

L'exemple suivant montre que la cohésion lexicale du verbe complexe peut se traduire par la nominalisation, sur le plan fonctionnel, et par l'emploi d'un trait d'union, sur le plan graphique (cf. Stephan-Gabinel 2001 sur les nominalisations *parler cru / dru / vrai*) :

Le *parler-vrai* de Justin Trudeau détonne, peut dérouter (2016, s.v.)

Les nominalisations sans trait d'union sont également attestées :

Quand estonné j'entr'oy un *doux coulant* parler (Philippe Desportes, ~1596, s.v.)
le *dormir suave* au bord d'une fontaine (André Chénier, 1794, s.v.)
des penseurs au *dire clair et franc* (Corpus Web, 2015, s.v.)

Notons que l'adverbe en *-ment* ne pourrait pas suivre le même modèle de nominalisation (*un parler facile* vs. **un parler facilement*). Ajoutons que la motivation génétique peut également jouer en sens inverse. Dans le cas de *rire frais*, la fréquence dans Frantext du groupe verbal face au groupe nominal *un rire frais* est de 1 à 34. C'est donc plutôt le groupe nominal *un rire frais* qui motive ou favorise l'emploi du groupe verbal *elle rit frais*.

Selon Wilmet (2010 : § 339), « les censeurs tirent à boulets rouges contre les nominalisations du type *un blessé léger, une blessée grave, des sourds profonds* ». On ne saurait les interpréter sans en chercher soit une modification verbale sous-jacente (*blessé grave / léger / légèrement*), soit une modification adjectivale (*sourd profond, profondément sourd*).

6.3 L'adjectif-adverbe comme complément du verbe ?

Une riche bibliographie a essayé d'analyser l'adjectif-adverbe lui-même comme complément du verbe (v. Heise 1912 : 873–878 et 874–877 sur les origines de cette discussion, et Grundt 1972 : 3–5, pour la suite). Même avant Port-Royal, on trouve chez Henri Estienne (1853 [1565]) : 67) l'explication (à partir du grec) de *parler gresle / gros / gras*, etc. comme ellipse d'un infinitif substantivé *il parle (un parler) gresle / gros / gras* (v. aussi Gougenheim 1964 sur l'emploi de verbes intransitifs avec objet interne). Moignet cite l'enseignement oral de Gustave Guillaume où il analyse l'adjectif à fonction adverbiale face à l'adverbe en *-ment* :

Dans *chanter fort*, c'est le chant, nominalement évoqué, qui est déclaré fort. Dans *penser fortement*, c'est l'activité pensante, verbalement évoquée, qui est déclarée forte, puissante (1961 : 20 n. 2 ; cf. 1963 : 178)

Chanter faux, c'est produire un *chant* qui est faux ; *sentir bon*, c'est dégager une *odeur bonne* (l'adverbe *bien* est ici inadéquat), etc. (Moignet 1981 : 52)

Ce type d'analyse va même plus loin, allant jusqu'à considérer l'adjectif-adverbe lui-même comme complément d'objet, du moins dans certains cas (Togebly 1982 : 239–240, Le Goffic 1993 : § 168). La discussion a été reprise récemment, suite à la publication de Noailly (1994), suivie de Noailly (1997a,b), Abeillé / Godard (2004) et Abeillé / Moutet (2010), où l'on suggère la notion de « complément léger » pour l'adjectif-adverbe.

Or, si l'on peut, en forçant un peu, établir une correspondance entre *parler fort* et *ce que l'on parle est fort*, voire attribuer une certaine nature de complément du verbe à l'adjectif dans *parler clair*, ceci n'est guère concevable pour *courir rapide* (v. aussi les critiques de Guimier 1989 : 110–112). En tout cas, notre sentiment linguistique ne cesse de ressentir le caractère forcé de ces transformations supposées « équivalentes » et « explicatives », même quand le modifieur est ou pourrait être un substantif (*boire nature*, *bronzer idiot*). Ajoutons des exemples du français populaire parlé à Montréal : *il marche tapette*, *il mange cochon*, etc. (Drapeau 1982 : 29–30). Le modifieur dans *bronzer idiot* réfère, tout au plus, au sujet, et non pas à un complément implicite. Mais on y verra avant tout une modification de manière. S'il est vrai que l'adjectif-adverbe occupe la même position syntaxique qu'un complément, ce qui peut en principe donner lieu à une telle interprétation, cette possibilité reste très marginale sur l'ensemble des cas. Elle ne concerne d'ailleurs que les verbes transitifs. Ceci étant, la force de la position syntaxique est sans doute présente dans les cas où l'on peut analyser le groupe comme modifieur d'un objet interne : *dire vrai* 'ce qui est dit est vrai' ou, plutôt, 'dire ce qui est vrai'. Mais la structure syntaxique permet également une lecture « de manière ». La conclusion est simple : la position syntaxique occupée par l'adjectif-adverbe est ambiguë. Car nous avons un adjectif en prédication seconde (orienté vers le sujet ou l'objet), un adverbe modifieur du verbe et un complément d'objet. Ceci entraîne une marge d'interprétation considérable, ce qui fait justement l'intérêt de ce groupe syntaxique. Les détails de l'hypothèse du modifieur-complément ont été analysés sur la base des données de ce dictionnaire dans Hummel (2018d).

6.4 La modification de l'adjectif-adverbe

Dans l'analyse linguistique des locutions, l'introduction d'un élément supplémentaire est un test pour mesurer le degré de lexicalisation. De ce point de vue, le fait qu'on trouve des modifieurs d'adjectifs-adverbes dans la plupart des entrées du dictionnaire reflète, sur l'ensemble, un faible degré de lexicalisation (cf. aussi Guimier / Oueslati

2006). C'est ainsi que *parler haut* est très fréquent, au point qu'on peut le considérer lexicalisé, mais le groupe n'est pas figé puisqu'on trouve facilement des variantes comme *parler très / si / assez / fort haut*. Même si nous écartons les particules de négation et les compléments d'objet, la liste des unités qui se glissent entre le verbe et l'adjectif-adverbe est toujours assez longue. Voici une synopse des unités qui s'intercalent entre verbe et adjectif selon les données de notre banque de données (Fr_A_DHAA), donc hors Corpus Web et hors recherches supplémentaires pour ce dictionnaire :

Tableau 2. Unités qui s'intercalent entre verbe et adjectif-adverbe

<i>tout</i>	1944	<i>tellement</i>	4	<i>ensuite</i>	1	<i>miraculeusement</i>	1
<i>plus</i>	942	<i>trestout</i>	4	<i>également</i>	1	<i>mystérieusement</i>	1
<i>si</i>	733	<i>un peu trop</i>	4	<i>étrangement</i>	1	<i>naturellement</i>	1
<i>très</i>	323	<i>beaucoup trop</i>	3	<i>excessivement</i>	1	<i>nullement</i>	1
<i>bien</i>	289	<i>complètement</i>	3	<i>extrêmement</i>	1	<i>ore</i>	1
<i>trop</i>	227	<i>plus longtemps</i>	2	<i>furieusement</i>	1	<i>particulièrement</i>	1
<i>moult</i>	176	<i>plutôt</i>	2	<i>généralement</i>	1	<i>partout</i>	1
<i>aussi</i>	131	<i>pourtant</i>	2	<i>hardiment</i>	1	<i>plus guère</i>	1
<i>assez</i>	116	<i>terriblement</i>	2	<i>impeccablement</i>	1	<i>presqu'aussi</i>	1
<i>fort</i>	72	<i>à peu près</i>	1	<i>indéniablement</i>	1	<i>presque à coup sûr</i>	1
<i>toujours</i>	53	<i>absolument</i>	1	<i>infiniment</i>	1	<i>profondément</i>	1
<i>moins</i>	50	<i>adorablement</i>	1	<i>jus</i>	1	<i>quelquefois</i>	1
<i>tant</i>	34	<i>autant</i>	1	<i>justement</i>	1	<i>réellement</i>	1
<i>un peu</i>	34	<i>bien aussi</i>	1	<i>lamentablement</i>	1	<i>réellement très</i>	1
<i>encore plus</i>	23	<i>bien moins</i>	1	<i>légèrement</i>	1	<i>résolument</i>	1
<i>encore</i>	19	<i>bougrement</i>	1	<i>lumineusement</i>	1	<i>rigoureusement</i>	1
<i>bien plus</i>	12	<i>comme ça</i>	1	<i>maintenant</i>	1	<i>rudement</i>	1
<i>beaucoup plus</i>	10	<i>d'abord</i>	1	<i>mal</i>	1	<i>si terriblement</i>	1
<i>presque</i>	10	<i>diablement</i>	1	<i>même</i>	1	<i>super</i>	1
<i>donc</i>	9	<i>divinement</i>	1	<i>même assez</i>	1	<i>tantôt</i>	1
<i>ainsi</i>	6	<i>dosiere</i>	1	<i>même aussi</i>	1	<i>tout à fait</i>	1
<i>parfaitement</i>	6	<i>doucement</i>	1	<i>même si</i>	1	<i>tout court</i>	1
<i>un peu plus</i>	6	<i>effroyablement</i>	1	<i>même trop</i>	1	<i>tout ensemble</i>	1
<i>ici</i>	6	<i>en particulier</i>	1	<i>menuement</i>	1	<i>tout royd</i>	1
<i>encore tout</i>	5	<i>encore bien plus</i>	1	<i>méthodiquement</i>	1	<i>vachement</i>	1
<i>étroitement</i>	5	<i>encore un peu plus</i>	1	<i>mieux</i>	1	<i>volontiers</i>	1
						Total	5367

Les fréquences absolues indiquées dans le tableau renvoient au corpus de base de ce dictionnaire (Fr_A_DHAA). Nous avons observé en passant, dans les autres citations de ce dictionnaire, l'insertion des unités suivantes : *au plus*, *avant*, *d'ordinaire*, *de grâce*, *en souplesse*, *hyper-*, *ja*, *là*, *le moins*, *ou...ou*, *oultre*, *presque autant*, *relativement*, *ultra-*, *un jour d'avance*.

La plupart de ces « modifieurs » sont des adverbes de degré, d'intensité ou d'atténuation, mais on trouve aussi des adverbes de temps ou de lieu, ainsi que des connec-

teurs logiques comme, par exemple, dans *il dit pourtant vrai*. On trouve aussi des combinaisons de deux adverbes de manière :

À nuit close, l'abbé voyait *mal clair*, juste assez pour se diriger le long des maisons
(Georges Duhamel, 1938, *Cécile parmi nous*)

Il est intéressant d'observer que l'usage tend à renoncer aux modificateurs quand la modification principale est réalisée par une combinaison d'adjectifs : *conter haut et fort* vs. ?*conter très / si haut et fort*.

Quelques modifications sont assez longues :

À l'âge de votre papa, il en tombe [= du poids] juste autant qu'il en arrive, et voilà pourquoi sa taille demeure toujours la même, bien qu'il *avale dans son année trois fois plus lourd* que lui
(Jean Macé, 1866, *Histoire d'une bouchée de pain*)

La modification interne du groupe verbal met en évidence une certaine liberté combinatoire des adjectifs-adverbes. Il faut se garder cependant de conclure trop vite quant à leur productivité. La question demanderait une étude approfondie. Car la modification interne du groupe verbal ne s'observe pas dans toutes les entrées. De même, il semble que la productivité de ce type de modification soit plus libre dans les zones où l'adjectif-adverbe entre en contact avec la prédication seconde, d'une part, et avec les constructions à verbe copule, de l'autre. Mentionnons, pour la prédication seconde, des cas tels *répondre divinement doux*, *il vit maintenant misérable*, *vivre en paix heureux* ; pour les constructions copulatives : *rester complètement coi*, *se tenir absolument coi*. Quant à la combinatoire « verbe + adjectif-adverbe » proprement dite, il faudrait cerner le groupe des combinaisons qui sont uniques, et qui ne s'insèrent donc pas dans une série. Et même dans les séries, il faudrait voir de plus près si on n'a pas affaire à des schémas ou paradigmes plus ou moins lexicalisés, c'est-à-dire ouverts à une liste sémantiquement cohérente de verbes ou d'adjectifs. Ceci étant, le nombre des groupes recensés dans ce dictionnaire et leur modification mise en évidence dans le tableau ci-dessus prouvent tout de même que la perception traditionnelle comme petite liste de groupes lexicalisés ne correspond pas aux faits. Ils admettent assez facilement du moins les adverbes de degré, d'intensité et d'atténuation.

7 L'adjectif-adverbe est-il un adverbe en *-ment* tronqué ?

L'opinion selon laquelle les « adverbes courts » résulteraient de la troncation des « adverbes longs » en *-ment* est très répandue parmi les locuteurs. Même des linguistes partagent cet avis. Citons à ce propos Moignet (1981 : 52 ; cf. Grevisse / Goosse 2016 : § 963e) :

L'adverbe court, en dehors de la locution verbale, s'entend aisément aujourd'hui dans la langue parlée de niveau assez bas. Il s'agit, semble-t-il, d'un phénomène d'abréviation. Quelques phrases saisies récemment au vol : *ça chauffe terrible ; il en tirera facile deux cents francs ; c'est mieux de faire de l'exercice que de bronzer idiot sur la plage*

La variante courte est ainsi considérée comme une déformation abusivement employée, notamment par les jeunes.

La confusion de la norme linguistique, c'est-à-dire l'emploi canonique des adverbes en *-ment*, avec la tradition authentique de la langue est un phénomène connu : ce qui est correct est considéré plus authentique, plus ancien. En l'occurrence, il est clair que l'« adverbe court », que nous nommons adjectif à fonction adverbiale, est beaucoup plus ancien que l'adverbe en *-ment*, au point de constituer la principale tradition indo-européenne, la seule que le latin a léguée aux langues romanes. C'est donc plutôt l'adverbe en *-ment* qui s'est mis à la place d'autres adverbes. Nous y reviendrons (v. § 16). La monographie de Grundt (1972 : 1) commence tout de même comme suit :

Ce travail tente l'étude des emplois tels que *parler haut, mignonne tout plein, fort innocemment*, où un adjectif réduit à son expression la plus simple s'est apparemment substitué à l'adjectif adverbialisé : *parler fortement*, etc.

Noailly (1994) défend également l'hypothèse d'une troncation. Coiffet (2018 : 41, 43) présuppose aussi un processus de troncation puisqu'il emploie le critère de l'apocope pour éliminer l'adjectif-adverbe de manière de son étude qui porte sur les cas de figure où l'adjectif-adverbe modifie « logiquement » un argument absent :

le corpus sur lequel nous travaillons est exclusivement constitué de paires [V + Adj. Inv.] dans lesquelles l'adjectif n'est pas un adverbe en *-ment* auquel on a supprimé le suffixe, contrairement à ce qui semble se produire dans l'exemple suivant :

Les mobylettes, ça se pique facile [...]

On ne trouve dans notre corpus que des énoncés dans lesquels l'adjectif invarié n'est pas le résultat de la troncation d'un adverbe en *-ment*

À part ce groupe-ci, l'auteur en mentionne un autre, apparemment différent, celui des « adjectifs convertis en adverbe (p. 267, cf. pp. 106–107) » : *fort, terrible, ferme, dur, léger*. Il y aurait donc trois groupes : l'adverbe court par apocope, l'adverbe court à argument implicite, l'adverbe court par conversion. Zribi-Hertz (2015 ; cf. Bedijs 2012 : 251), qui compare l'hypothèse de troncation avec celle d'une recatégorisation (conversion) « adjectif > adverbe » dans le cas de *grave / gravement* – et surtout dans le langage des jeunes –, tranche en faveur de la seconde hypothèse.

On n'a pas besoin de recourir à l'histoire pour réfuter l'hypothèse de troncation. L'apocope du suffixe dans *hautement* donnerait *haute* et non pas *haut*. On devrait donc dire **il / elle parle haute*, ce qui n'est pas le cas. Quand l'adjectif-adverbe modifie un objet interne, les adverbes 'longs' ne peuvent pas non plus se trouver à l'origine

de l'adverbe court parce que les fonctions adjectivales se trouvent en dehors de leur portée (d'où la technique employée par Coiffet) : *Elles mangent gras* / **grassement*. *Je cherche grand* / **grandement*. *Il coupa court* / **courtement ses cheveux*. Dans les cas où il semble possible de construire un adverbe en *-ment* avec la même base, la troncation est plutôt contre-intuitive : *bronzer idiot* < *bronzer idiotement*, *parler vrai* < *parler vraiment*. Dans l'exemple cité par Noailly (1994 : 105), *il efface génial, mon effaceur !*, la troncation de *généialement* est possible, mais finalement peu probable. Par contre, l'apocope de *facilement* est intuitivement acceptable dans l'exemple de Moignet cité ci-dessus (*il en tirera facile deux cents francs*), ce qui ne veut pas dire que c'est le cas. On peut même penser que la validité de cette hypothèse risque de varier selon le locuteur. C'est ainsi que les pratiques de l'enseignement peuvent créer une impression de « déformation » de l'adverbe en *-ment*, supposé plus correct, donc primaire. Par contre, pour celui qui a l'habitude d'employer directement l'adjectif pour les fonctions adverbiales, sans se préoccuper de la correction linguistique, ceci sera moins pertinent cognitivement.

Citons aussi un exemple entendu qui semble dériver de *complètement* : « Je les [= les poissons] ai désarêtés complet » (v. s.v.). L'emploi de *complet* dans une fonction adverbiale est plutôt rare. Il est donc probable que locuteur a copié l'emploi usuel de *complètement* en l'adaptant aux usages d'un argot de métier, qui tend à l'emploi économique de l'adjectif-adverbe, en l'occurrence celui d'un chef de cuisine. Le verbe *désarêter*, qui ne figure pas dans les dictionnaires papier, prouve qu'il s'agit d'un technolecte. Or, l'apocope morphologique donnerait le féminin *complète*, qui n'est pas employé. Il s'agit donc tout au plus d'une formation par analogie sémantique et fonctionnelle.

Citons aussi le cas de *y aller mou* / *y aller mollo*, qui ont le même sens 'y aller doucement'. Le premier groupe ne saurait s'expliquer par une réduction de l'adverbe *mollement*, mais c'est sans doute le cas pour *aller mollo*.

Nous reviendrons à cette question au § 17.6. Du point de vue diachronique, il existe des cas où l'adverbe en *-ment* précède l'adverbe court. Ceci ne favorise pas nécessairement l'hypothèse de troncation – nous venons de le voir dans le cas de *complet* – mais on ne saurait pas toujours exclure une fonction de modèle de l'adverbe en *-ment*. L'emploi de l'adjectif-adverbe s'avère complexe. On peut renvoyer à la distinction de sept classes d'adjectifs-adverbes déjà proposée par Gamillscheg (1957 : 526–530).

8 L'appartenance des adjectifs-adverbes au lexique fondamental du français

8.1 La satisfaction des besoins de la communication quotidienne

Goes (1999 : 221) constate l'appartenance des adjectifs-adverbes au fond des « adjectifs primaires ». Nous avons déjà observé que la grande majorité des adjectifs-adverbes sont monosyllabiques ou bisyllabiques. Il en va de même pour l'anglais, où les adjectifs-adverbes appartiennent généralement au fond lexical germanique primitif. Dans le cas de l'anglais, ce fond germanique est clairement discernable par rapport à la grande quantité de mots empruntés plus tard au français ou au latin, et qui forment l'adverbe avec *-ly* (Hummel 2014a). On peut donc y distinguer un fond germanique vernaculaire du Type A d'un « superstrat » néolatin du Type B d'origine savante. Même si les deux systèmes se nourrissent mutuellement, il s'agit tout de même de traditions clairement discernables.

L'appartenance des adjectifs-adverbes, donc des adjectifs ambivalents par rapport aux fonctions adjectivales et adverbiales, au lexique primaire ou fondamental va de pair avec le nombre réduit d'unités qui composent leur inventaire (v. Présentation : le dictionnaire en chiffres). Même dans ce dictionnaire, qui dispose d'un fonds d'exemples largement enrichi par sa perspective panchronique, sa prise en compte de la créativité littéraire et l'inclusion de cas limites, leur nombre monte à 427 unités au maximum, tandis que la liste des adverbes en *-ment* établie par Molinier / Levrier (2000 : 29) comprend 2780 unités différentes (cf. aussi Nøjgaard 1992/1995, vol. 1 : 104). Cela s'explique par le fait que la plupart des adverbes en *-ment* ont été créés, avant tout, pour les besoins des textes écrits. Par rapport aux exigences considérables de l'expression écrite, la communication orale, qui satisfait les besoins quotidiens, recourt à un nombre assez limité d'unités descriptives. Ceci tient aussi à la nature même du type de communication opéré dans les codes oral ou écrit. La communication orale dispose du contexte situationnel, alors que les textes écrits se voient obligés de le décrire. L'écriture a donc besoin d'un plus grand nombre d'unités descriptives pour compenser l'absence d'une situation communicative partagée et pour satisfaire l'impératif normatif des phrases 'complètes' et pleinement explicites (Chafe 1982 : 41–42, Biber 1988 : 50–51, 104–105, 139–141, Biber *et al.* 1999 : 504–507, Maas 2010 : 27, 106). À la restriction du nombre des adjectifs-adverbes par les sujets habituellement thématiques dans la communication orale de tous les jours s'ajoute donc un effet situationnel qui en réduit le degré d'explicitation, sans parler du savoir partagé qui caractérise le quotidien, y compris celui des argots de spécialité, mais alors pour un nombre plus réduit de locuteurs.

8.2 La structuration paradigmatique du lexique fondamental : l'approche structuraliste

Selon Grundt (1972), les adjectifs-adverbes tendent à former des paradigmes lexi-co-sémantiques. Il situe ainsi son analyse sémantique dans la tradition structuraliste des champs lexicaux, sauf qu'il se limite à décrire des séries paradigmatiques qui ne forment pas des champs complets. Citons-en quelques exemples :

<i>clair</i> : dru (ex. semer clair / dru)	<i>serré</i> : lâche	<i>long</i> : court : bref
<i>juste</i> : vrai : faux : droit	<i>haut</i> : bas	<i>net</i> : sec
<i>grand</i> : gros : petit : menu : fin	<i>plein</i> : creux	<i>bon</i> : dur : fort : mou : doux

Si l'on peut dire, en effet, que la plupart des adjectifs-adverbes courants appartiennent au noyau dur des adjectifs les plus usuels, notamment dans la langue parlée, on peut, au vu des exemples ci-dessus, dire également qu'ils forment des paradigmes lexicaux fondamentaux. En effet, les champs lexicaux relevés reflètent d'assez près la classification sémantique des domaines sémantiques de base que toutes les langues du monde sont censées exprimer avec la catégorie de l'adjectif (Dixon 1977, Dixon / Aikhenvald 2004, Gasrel 2012).

Certains adjectifs-adverbes forment ainsi de longues séries qui s'opposent à celles établies par d'autres adjectifs-adverbes du même paradigme ou de paradigmes voisins :

serré : écrire serré, boxer serré, marcher serré, jouer serré, surveiller serré
lâche : cravater lâche, les cheveux noués lâche
large : cravater large, marcher large, chausser ni trop étroitement ni trop large, tailler large, voir large, bailler large, écrire large
étroit : tourner étroit dans le cercle, mener ou conduire un cheval étroit
long : ils tirent long (un tir long), en dire long de quelque chose, amarrer long
court : tirer trop court, la crise tourne court, demeurer court sur cette demande, couper court
bref : il parle haut et bref
grand : ouvrir grand la bouche, ouvrir grand les bras, chanter grand, voir grand, construire grand
petit : écrire petit, penser petit, jouer petit, construire petit
gros : écrire gros, parler gros, jouer gros, perdre / gagner / rapporter gros
menu : écrire menu, griller menu-menu, trotter vite et menu, hacher menu, coudre menu
fin : écrire fin, jouer fin, voir fin, chausser fin, manger fin

On pourrait songer à mesurer le développement des relations paradigmatiques en calculant le nombre de verbes différents qui se combinent avec le même adjectif-adverbe sans que celui-ci change de signification. Cela donnerait une bonne mesure de la pénétration d'un adjectif-adverbe ou d'une structure paradigmatique dans la langue.

Partant de ces observations, on peut proposer des structures paradigmatiques comme celle qui est illustrée au Tableau 3 pour *haut* et *bas* (à comparer Grundt 1972 : 266–287) :

Tableau 3. La structure paradigmatique des relations « *haut* : *bas* »

<i>haut</i> : <i>bas</i>	
LIEU	TEMPS FIGURÉ
POSITION DIRECTION	
LIEU / POSITION :	<i>Les hirondelles volent haut</i>
LIEU / DIRECTION :	<i>pousser haut comme des platanes</i> <i>Les feux brûlaient si haut dans le ciel mort</i>
TEMPS :	<i>Ça remonte haut, cette histoire-là</i>
FIGURÉ :	<i>Il l'estima très haut</i>

Haut se trouve en opposition paradigmatique avec *bas* qui développe une série analogue

LIEU / POSITION :	<i>On mange bas à cette table</i>
LIEU / DIRECTION :	<i>La lune monte bas, à cette époque-ci</i>
TEMPS :	<i>Descendez plus bas dans l'histoire</i>
FIGURÉ :	<i>Que de cardinaux nés plus bas que moi</i>

Les catégories TEMPS et FIGURÉ sont des extensions ou transpositions de la catégorie de base LIEU (sur l'universalité cognitive de cette transposition v. Lakoff / Johnson 1980). Au vu des exemples, on est tenté de donner raison à l'approche structurale. Les adjectifs-adverbes appartiendraient donc au lexique fondamental non seulement à titre individuel mais aussi en tant que membres de structures paradigmatiques toutes faites.

Si les relations paradigmatiques dans les exemples confirment la relation étroite des adjectifs-adverbes avec les besoins de communication quotidiens, il n'en reste pas moins que ce type d'analyse souffre du même type de problèmes que la théorie des champs lexicaux en général. C'est ainsi que la série *bon*, *dur*, *fort*, *mou*, *doux* contient des adjectifs polysémiques qui font que leur appartenance au paradigme ne vaut que pour une des multiples acceptions. Selon Grundt (1972 : 240), cette série forme un paradigme de quantité. Or, si ceci est valable pour *coûter bon* 'beaucoup' et, si l'on veut, pour *travailler mou*, il faut en exclure des exemples tels *sentir bon* ou *chausser mou* 'porter des chaussures molles' (1972 : 247). De même, il faudrait considérer séparément *couper court les cheveux* et *couper court* 'interrompre'. Autrement dit, les réseaux polysémiques constitués par des emplois métaphoriques, métonymiques et polyréférentiels compliquent l'analyse puisque la théorie des champs lexicaux les ignore.

Dans son étude sur le paradigme de quantité formé par *grand*, *petit*, *menu*, *fin*, *gros* dans des groupes comme *voir grand*, Gasrel (2012 ; cf. Grundt 1972 : 389–410) met en évidence la complexité sémantique de tels paradigmes apparemment simples. La complexité des relations paradigmatique s'avèrent inextricables, rappelant le résultat des travaux empiriques sur les champs lexicaux (ex. Geckeler 1971). Force est donc de

constater que les adjectifs-adverbes *peuvent* former des oppositions paradigmatiques, mais on ne saurait réduire leur sémantisme à un simple corset paradigmatique. Les exemples montrent que les paradigmes disposent d'un certain degré de pénétration par la combinatoire de la même signification avec une série de verbes. Ces verbes sont souvent les mêmes pour les membres proches d'un même paradigme (*écrire petit / gros*, etc.). Par contre, s'il est facile – selon la (mauvaise) tradition structuraliste – de fonder l'analyse sur des exemples « bien » choisis, comme celui présenté au Tableau 3, il est impossible d'en faire de même pour l'ensemble des relations paradigmatiques.

Certes, on peut dire que l'emploi des adjectifs-adverbes pour créer un contraste est très apprécié *du point de vue de la construction du discours* :

Voir clair, c'est voir noir (1929, s.v.)

On le gronde tout haut, on l'aime tout bas (1857, s.v. *gronder haut*)

Je chante faux, mais j'entends juste (1929, s.v. *entendre juste*)

Quand on contraint une foule à vivre bas, ça ne la porte pas à penser haut (1937, s.v. *vivre bas*)

Dire tout haut ce que la foule pense tout bas (1886, s.v. *penser bas*)

Qui sait voir simple et qui sait voir grand (1960, s.v. *voir grand*)

Écrivez petit, vos lecteurs verront grand (1959, s.v. *écrire petit*)

On trouve souvent des collocations du type *menu et souvent*, *haut et clair*, *haut et fort*, qui, tout en créant des contrastes, renforcent l'expressivité du groupe, de même que les nombreuses réduplications :

ça risque de claquer dur dur (2014, s.v.)

Ils s'en battent menu menu (2014, s.v.)

échalotes découpées menu menu (1945, s.v.)

je les ai cousu fort fort fort (2014, s.v.)

nous dormions serrés serrés (1989, s.v.)

Ces réduplications sont encore un trait qui réunit les registres populaires de l'Hexagone avec certaines variétés d'outre-mer (cf. Neumann-Holzschuh / Mitko 2018 : 752).

Or, les contrastes créés dans un discours ne se laissent guère représenter par des champs lexicaux traditionnels qui reposent sur des critères logiques abstraits, établis sans contexte. On aurait peut-être encore admis dans un champ lexical, à la rigueur, le contraste *clair : noir*, mais on ne saurait accepter *simple : grand*. Autrement dit, les contrastes sont très appréciés dans les exemples, mais on ne peut pas les expliquer par la manifestation, dans un discours donné, de structures paradigmatiques préfabriquées relevant du type « champ lexical ». Les contrastes s'établissent, pour la plupart, dans les énoncés mêmes. C'est le locuteur qui les construit dans le discours. C'est la raison pour laquelle nous avons renoncé à notre intention initiale d'insérer des tableaux présentant des structures paradigmatiques dans ce dictionnaire. On les repérera dans les exemples. Qu'on y retrouve certaines oppositions fondamentales découle du fait même d'être fondamentales, du point de vue cognitif.

8.3 La structuration paradigmatique du lexique fondamental : l'approche événementielle

Nous venons de voir que l'approche qui part des paradigmes lexicaux directement formés par les adjectifs-adverbes implique un biais méthodologique qui nous oblige à réduire abusivement la complexité des relations sémantiques polysémiques. Curieusement, le problème ne se pose pas, ou beaucoup moins, si l'on part du verbe plutôt que de l'adjectif. Il est, en effet, frappant d'observer la constitution de longues séries paradigmatiques qui tournent autour du même verbe-pivot. Considérons le cas du verbe *jouer* :

Les autres trouvent que je *joue trop dur* (1948, s.v.)
 Les Autrichiens [une équipe de football] *jouent dur* (1959, s.v.)
 la tactique irlandaise de *jouer groupé* (1965, s.v.)
 elle joue bien, mais elle *joue petit* (1960, s.v.)
 Voyons-le venir, et *jouons serré* (1785, s.v.)
 il s'agissait de *jouer vite*, et *serré* (1925, s.v.)
 Orlando *joue plus serré* que les jeans de Birkin ou de Belmondo (1987, s.v.)
 Parce qu'il *joue 'tourmenté'*, qu'il pilote une voiture sport, on l'a comparé à James Dean (1959, s.v.)
 Tous les acteurs *jouent vrai*, notamment Georges Rivière, Roland Ménard (1960, s.v.)

On observe aussi le développement d'emplois figurés qui peuvent déborder du domaine d'origine pour s'ancrer dans la langue commune familière :

La CFTC a *joué dur*, facile et s'est taillé une place (1963, s.v.)
 L'autre a essayé de la *jouer fine* (1985, s.v.)
 Mme Florence Blot qui *joue large et franc* m'a intéressé (1956, s.v. *jouer large*)
 le subjonctif est peut-être, pour qui le connaît bien et en *joue juste*, la marque la plus sûre d'une connaissance approfondie de notre langue (1935, s.v.)
 Ailleurs, à quelques exceptions près, on ne *joue* pas aussi bien, aussi *vrai*, aussi *juste* (1958, s.v. *jouer vrai*)
 La Chine *joue* presque à coup sûr *gagnant* (1956, s.v.)
 J'ai eu la chance de traverser sa route à un moment où il *jouait perdant* (1942, s.v.)
 Elle voulait tout, je suppose : c'est *jouer perdant* (1960, s.v.)
 la bourgeoisie nationale *joue perdant* à long terme (1961, s.v.)

On peut ajouter d'autres adjectifs-adverbes qui se combinent avec le verbe *jouer*. Voici la liste complète des adjectifs combinés avec *jouer* dans les entrées de ce dictionnaire : *ambigu*, *classique*, *coco*, *concentré*, *contenu*, *décontracté*, *dur*, *facile*, *faux*, *fin*, *fort*, *franc*, *gagnant*, *gai*, *gros*, *groupé*, *juste*, *large*, *lourd*, *monotone*, *net*, *nonchalant*, *perdant*, *petit*, *placé*, *planqué*, *rentré*, *safe*, *sec*, *serré*, *sobre*, *sublime*, *tourmenté*, *vrai*.

Le point de vue du verbe-pivot nous fait découvrir d'emblée la productivité de l'adjectif-adverbe en tant que membre syntaxiquement subordonné du groupe verbal. Celle-ci se manifeste aussi bien sur le plan de la transposition métaphorique du domaine (sport, jeux de hasard, lutte politique, sociale, etc.) que sur celui de l'exten-

sion du nombre d'adjectifs-adverbes. Un nombre important de séries désigne des styles (de vie, de danse, de chant, du dire, du penser, de faire l'amour, etc.). Elles se développent à partir de verbes comme *aimer, baisser, composer, construire, courir, cuisiner, écrire, habiller, jouer, manger, marcher, parler, pédaler, peindre, penser, vivre* etc. Les mêmes adjectifs-adverbes peuvent apparaître avec plusieurs verbes (ex. *léger, simple, vrai*) mais chaque série tend à être singulière. Ajoutons à celle de *jouer* (v. ci-dessus) la série qui gravite autour du verbe *écrire* : *affranchi, appuyé, attractif, beau, bref, clair, classique, compliqué, concis, concret, court, démodé, dense, désespérant, direct, droit, dru, dur, efficace, économique, engagé, étincelant, étrié, fanfaron, faux, ferme, fin, fort, froid, gras, gros, habillé, hardi, inutile, juste, large, leste, long, léger, mélodieux, moche, mesquin, mince, musclé, nerveux, net, neutre, noir, ordonné, osé, ouvert, pauvre, petit, précis, précieux, propre, rapide, sage, serré, simple, soigné, sonore, souple, structuré, succinct, tintant, tranchant, utile, vif, vigoureux, visuel, vrai*. Dans ces séries, l'obligation de l'emploi de l'adverbe « court » cesse de s'imposer : les séries sont ouvertes à l'adverbe polysyllabique. Le verbe-pivot est donc un moteur de productivité, pour ne pas dire : « de profusion ». La différence se fait plutôt en termes de fréquence, les adverbes longs étant souvent moins usuels.

La productivité des séries s'observe souvent dans le même cotexte. Dans la citation suivante, l'auteur développe une séquence, non pas à partir du même verbe mais autour de l'adjectif-adverbe *niais* :

C'était une face de paysan bête, qui *ria*it *niais*, *parlait niais*, *marchait niais*, pensait de même et qui avait eu l'esprit d'appliquer tous ces mérites aux jeux de théâtre (1876, s.v.)

Sur sa lancée, l'auteur va jusqu'à créer *marcher niais*. On peut certes s'imaginer un comportement à partir de groupe, mais il n'a guère de sens en dehors de cette série. *Marcher niais* ne justifie donc pas une entrée à part. L'exemple montre peut-être qu'il est difficile d'arrêter la « production en série », une fois que celle-ci est engagée. Donnons en un autre exemple :

Et Fabienne a glissé le revolver dans le tiroir de ma table de nuit et elle a répété *Simplement parce que c'est utile*. Comment expliquer à une personne qui *mar*che *utile* *danse utile* *baise utile* *pense utile* et fait les choses comme il se doit quand on a l'utilité d'un cerveau qui voit midi à midi, et quatorze heures à quatorze heures que tout n'est pas aussi simple (Odile Barski, 2013, *Quartier libre*)

L'emploi de l'adjectif-adverbe est réputé pour être particulièrement riche et innovateur dans le domaine de la publicité. Cependant, reconnaître l'esprit ludique ou commercial qui ne cesse d'enrichir ces listes en créant de nouvelles variantes, parfois surprenantes, ne devrait pas cacher qu'il s'agit, dans la plupart des cas, de variantes prévisibles. Si l'on a *acheter malin*, une marque de pneus créera *rouler malin*. On trouve ainsi les verbes emblématiques de la société de consommation :

acheter, boire, bricoler, bronzer, chauffer (dans le contexte de l'achat d'un chauffage), *chausser, conduire, consommer, construire, cuisiner, dormir* (pour vendre des matelas, etc.), *économiser* (synonyme de *dépenser*), *emprunter, habiller, grignoter, jardiner, louer, maigrir, manger, maquiller, pédaler, prendre* ('acheter'), *randonner, raser, rénover, rouler, soigner, surfer, tricoter, vivre, voler* (avion), *voyager*, etc.

Ces verbes se trouvent toujours associés aux mêmes adjectifs-adverbes :

artisanal, bio, chic, diététique, différent, durable, écolo(gique), élégant, facile, français, idiot (avec négation), *intelligent, léger, local, malin, naturel, pratique, responsable, sain, solidaire, utile, vert, vrai*, etc.

Le corpus de Coiffet (2018 : 285–328) offre la documentation la plus complète de la productivité actuelle de ces séries. Il aurait été impossible de tout documenter ici sans dépasser le cadre éditorial de ce dictionnaire – outre le fait que bon nombre des citations se réduisent au syntagme pur : *Achetez malin !* Ceci confère à ces groupes une force suggestive due à leur ambivalence adjectivale et adverbiale, d'une part, et à l'absence de cotexte, de l'autre. Le lecteur a besoin et peut-être envie d'en savoir plus, donc de lire ce qu'en révèle le reste du texte. Autrement dit, l'emploi du syntagme pur sert à vendre les produits ou les idées qu'il appelle.

Une fois établie, une telle série intègre facilement, dans une situation donnée, des adjectifs plutôt moins usuels et plutôt longs. C'est ainsi qu'on voit apparaître dans les exemples le participe adjectivé *tourmenté* mis entre guillemets, sans doute pour marquer que cette option est innovatrice, non-usuelle (v. exemple dans 8.4). De même, l'intégration de *boire nature* ou *boire cochon* ne pose aucun problème puisque ce verbe se combine fréquemment avec des adjectifs-adverbes. Il est important de noter, cependant, que la structure « verbe + adjectif-adverbe » constitue la base et le point de départ de ces prolongations nominales. Autrement dit, il faut que la série avec adjectif-adverbe soit bien ancrée dans l'usage pour qu'on puisse remplacer le modifieur par un substantif. Cependant, dans le domaine de la publicité, le schéma « verbe + modifieur nominal » a été établi tel quel et forme une série productive : *vivez santé !, habiller old school*, etc. Étiemble (1964 : 190) cite : *pensez conserves, pensez fermeture-éclair, pensez qualité*.

Pour revenir à nos réflexions théoriques, on peut se demander pourquoi ce type d'analyse en termes de manifestation en séries est plus approprié que celui des paradigmes lexicaux formés par des adjectifs-adverbes. Il semble que ceci soit dû au fait que le verbe nous ouvre une fenêtre sur un événement et sur les expériences auxquelles chacun peut l'associer. Si la théorie des champs lexicaux tend à nous éloigner des expériences vécues, en faisant abstraction du contexte d'emploi, la théorie cognitive des *scenes and frames* (v. Fillmore 1977), qui se réfère à des ensembles lexicaux associés à une expérience, nous en rapproche. Si le verbe-pivot revêt une si grande importance, c'est parce qu'il représente une expérience, une portion de notre vie.

Étant donné que l'acquisition du lexique repose sans doute sur une abstraction faite à partir d'expériences communicatives, on comprend l'importance théorique et méthodologique de l'idée de situer l'adjectif-adverbe par rapport à l'événement verbal. Ceci n'exclut évidemment pas le développement de séries paradigmatiques plus abstraites, mais sans leur donner la force que leur prêtait la sémantique structurale. Les exemples cités sous 8.2 font plutôt penser à des paradigmes qui émergent des combinaisons. C'est pourquoi nous avons suggéré de mesurer le degré de paradigmatization par une analyse quantitative de la combinatoire « adjectif-verbe », au lieu de simplement postuler de telles relations.

Ce dictionnaire tient compte du rôle des verbes puisque la macrostructure suit l'ordre alphabétique des verbes. On découvrira donc naturellement les paradigmes qui se cristallisent autour d'un verbe-pivot. Chaque série permet alors l'étude de la productivité lexicale, la transposition à d'autres domaines, le degré de lexicalisation (proportion des syntagmes lexicalisés), le développement de syntagmes ou de domaines prototypiques, les emplois métaphoriques ou métonymiques (polysémie).

9 L'affinité avec le langage familier et populaire

Les adjectifs-adverbes s'emploient volontiers dans les registres informels. En effet, la simple recherche de la combinaison « verbe + adjectif-adverbe » sur Google a directement conduit notre recherche vers ce type de langage, au point que les collaborateurs du dictionnaire ont dû se débattre avec bon nombre de pages érotico-pornographiques. La syntaxe, le lexique et les caractéristiques phonético-graphiques des exemples qui figurent dans le Corpus Web soulignent la prédilection de la communication spontanée familière ou populaire pour les adjectifs-adverbes. À ces faits assez évidents, on peut ajouter quelques observations de détail.

9.1 Emploi concret

Dans le premier bloc de la microstructure des entrées, qui reflète la tendance littéraire et 'bon usage' de Frantext, l'emploi au figuré est très présent. Il apparaît même assez souvent en premier dans la suite diachronique. Par rapport à ce premier bloc, le Corpus Web, qui ne tient compte que de la langue actuelle, se présente souvent comme un « retour à l'emploi concret ». L'impression de « retour » est toutefois simplement subjective. Les premiers documents du français montrent un état déjà avancé de la diachronie. Il est peu probable que l'emploi figuré précède si fréquemment l'emploi concret du point de vue diachronique. Il convient de penser aussi à la source des exemples pour expliquer ce phénomène. Or, il se trouve que la source est littéraire dans la plupart des cas. De ce point de vue, on admettra plutôt que la tendance à l'em-

ploi concret marque la communication orale informelle depuis toujours, alors que les textes écrits en général, et notamment les textes littéraires, reflètent un langage plus élaboré, voire un langage qui rejette la banalité du quotidien. Autrement dit, c'est un langage qui apprécie le figuré, comme dans l'exemple suivant :

tu m'as *battu froid* dans le commencement (1637, s.v.) 'traiter avec froideur, rejeter'

Battre froid au figuré est très fréquent dans Frantext. Notre dictionnaire ne contient qu'un seul emploi non-figuré, celui-ci se trouvant dans le Corpus Web :

350 ml de crème à *battre froide* (2014, s.v.)

Il s'agit d'une prédication seconde qui marque un retour au concret par rapport à la tendance d'emploi au figuré dans les textes littéraires.

9.2 Emploi inférentiel (« circonstances internes »)

La communication informelle spontanée est peu cartésienne du point de vue du principe de clarté, qui demande plus d'explicitation. Des emplois du type *les hommes qui chaussent larges* (2014, s.v.), *trois athlètes sont contrôlés positifs* (1997, s.v.), *il adore baiser étroit* (2014, s.v.), etc. demandent une interprétation par rapport à une réalité, qu'on peut nommer « scène », et qu'il faut d'abord s'imaginer pour donner un sens à la relation de modification (v. § 4.5). Cette suggestivité constitue indéniablement un des attraits stylistiques et communicatifs des adjectifs-adverbes.

Les exemples cités sous « emploi absolu » prennent souvent le contre-pied de l'explicitation pleine. C'est ainsi qu'on trouve *Pourquoi faire simple si l'on peut faire compliqué*, ou, plus populaire, *mettre profond* :

Uber va bien leur *mettre profond* à ces taxis de merde !! Danny Plesnik avec mes potes uberistes on va te chopper sur le vieux port et bien te calmer comme le vieux porc que tu es et tes potes le méritent ! (2015, s.v.)

Le fait que la portée de la modification s'avère variable et complexe, pouvant toucher l'ensemble de l'événement verbal (la « scène » dénotée ou évoquée), y compris ses participants et ses circonstances, voire la perspective subjective du locuteur, a été analysé du point de vue cognitif dans Hummel (2018b), avec les exemples de ce dictionnaire. Notons que Guimier (1989 : 117) a parlé de « circonstant implicite » pour caractériser la portée inférentielle de la modification. On peut observer une flexibilité similaire du côté des adverbes en *-ment*, sans doute parce que le verbe leur offre des scénarios événementiels similaires qu'ils peuvent sonder à partir de leurs possibilités catégorielles (cf. Molinier 1985, Chanay 1998). Leur potentiel inférentiel est cependant limité par le fait qu'il s'agit d'adverbes et non pas d'adjectifs-adverbes.

9.3 Réduction de la valence syntaxique

L'emploi des adjectifs-adverbes est souvent accompagné de tous les types possibles de réduction de la valence syntaxique (explicite) du verbe. Considérons, à titre d'exemple, l'emploi du verbe supposé trivalent *donner* :

Je *donne* pas *cher* pour mes copies (1936, s.v.)
 j'aurais *donné* *cher* à cet instant pour voir cette créature (1882, s.v.)
 Il était toujours aussi enthousiaste, prêt à *donner* *très cher* de lui-même (1994, s.v.)
 je ne *donnerais* pas *cher* de vos peaux (1886, s.v.)

Damourette / Pichon (1932–1951 : § 109) ont formé le terme de *coalescence* pour dénommer une « union intime entre le régime et son régent » où « la valence du régime est presque étouffée ». Ce n'est qu'une autre façon d'aborder le phénomène des arguments internes (v. §§ 5.2–5.4), sauf que l'hypothèse de la réduction de la valence n'assume pas la pertinence communicative de tels éléments implicites. Or, la valence sémantique reste active.

9.4 Marques de registre

Les auteurs des citations sont souvent conscients du fait que l'emploi de l'adjectif-adverbe appartient à un registre non-standard, familier ou populaire, voire peu correct. Pour marquer qu'ils reproduisent à l'écrit une façon plutôt orale de s'exprimer, les auteurs ont souvent recours à des guillemets, comme dans l'exemple avec « tourmenté » cité ci-dessus (v. 8.3), s'ils ne sont pas plus explicites (« comme on disait dans sa famille » (v. § 4.6), « en bon français ») :

une vigilance sans faille à « *baiser utile* » (2014, s.v.)
 À son caractère affairé, cérémonieux, il joint la qualité de « *caqueter dru* » (1907, s.v.)
 Ils *chantent bien*. Cela ne veut pas dire qu'ils *chantent* « *beau* » (2013, s.v.)
 ils *chantent* « *clair* » et « *rond* » (2006, s.v. *chanter clair*)
 il essaie de « *charrier droit* » pour garder sa place (2014, s.v.)
 nous ne devrions jamais avoir honte de « *commencer petit* » (2014, s.v.)
 elles avaient, en bon français, *coulé plus bas* (1734, s.v.)
 Et puis il y a ceux « qui *se la coulent douce* » (1985, s.v.)

9.5 L'informel dans les langages de spécialité

Nous avons dit que la plupart des adjectifs-adverbes et des paradigmes lexicaux dont ils font partie appartiennent au vocabulaire fondamental dont nous nous servons pour répondre aux besoins élémentaires de la communication de tous les jours, surtout

dans le code oral. Or, *jouer serré* appartient, tout d'abord, à l'argot des jeux et du sport. On peut même dire qu'une bonne partie des exemples cités dans ce dictionnaire proviennent à la base d'un technolecte. Giraud (1964) classe tout naturellement les adverbes courts mentionnés selon le technolecte qui les emploie. Considérons, à titre d'exemple, celui de l'hippisme, avec quelques transpositions à d'autres domaines :

Et ici, ils en profitent pour la *mener dur* (1962b, s.v.)

Les collines, ça se *mène* comme les chevaux, *dur* (1929, s.v.)

Ils disent que, chez lui, les apprentis sont *menés dur* (1962, s.v.)

Peu de temps après les chiens semblent *mener dur*, il y a des sangliers mais apparemment la trace est perdue (2015, s.v.)

Faciliter la vie des usagers, mais la *mener dure* aux fraudeurs (2015, s.v.)

Couvient aler et *mener gent* (+1265, s.v.)

Dans les tribunes, on voyait que cheval et jockey « *allaient facile* » et que sans incident (2016, s.v.) pas moyen de la faire *marcher droit*, j'aime balader à mon aise rênes longues mais c'est quasi impossible avec elle, et même en tenant les rênes plus courtes pour essayer de l'encadrer, c'est difficile. Ce n'est rien de grave, mais c'est agaçant car c'est une attention de tout instant pour la *garder « droit »* (2015, s.v. *garder droit*)

Lorsque la jument ne faisait pas d'épaule en dedans, quelle *marchait droit*, elle demandait quand même que le cheval ait le bout du nez à l'intérieur...lorsqu'il *marchait large*... (2015, s.v. *marcher large*)

Mais qu'est-ce qu'un argot professionnel ou, plus neutre, un technolecte ? C'est le registre oral informel créé par la pratique quotidienne du langage dans un domaine de spécialité, voire d'une langue de spécialité, si un domaine est suffisamment professionnalisé. L'emploi des adjectifs-adverbes n'est donc pas une simple affaire de la langue commune, mais une pratique orale informelle qui peut se manifester dans toutes les niches de la langue identifiables par rapport à une communauté qui se (re) connaît. Ces niches ne sont d'ailleurs pas sans se communiquer entre elles. Il est en effet difficile d'attribuer *jouer serré* au seul domaine du sport ou *chercher grand* 'un appartement grand' au technolecte de l'immobilier. Ces deux syntagmes ont largement pénétré l'argot du quotidien en général. Les exemples cités ci-dessus montrent aussi la pénétration mutuelle des argots de métier. Si *porter beau sa tête* a des chances d'être originaire de l'argot hippique, *mener dur* pourrait-être une manifestation soit du parler rural (*mener dur les chiens*) soit simplement du langage quotidien (*la mener dure, la vie*). De même, dans les citations les guillemets marquent *aller facile* et *marcher droit* comme des tournures employées par rapport à des chevaux, mais elles s'appliquent aussi bien à la vie quotidienne (*Ça va facile. Marche droit !*). Dans les citations, l'appartenance à un argot de spécialité est souvent marquée par des guillemets.

Seconde partie : La perspective diachronique

Bien que séparables, en principe, l'analyse synchronique et l'analyse diachronique se présupposent mutuellement à partir du moment où l'on veut *expliquer* les faits de langue. Du point de vue du développement historique, la diachronie semble devoir former la première partie de l'exposé. Nous pensons tout de même que l'analyse fonctionnelle doit précéder l'analyse diachronique. Car, sans analyse fonctionnelle, on ne connaît pas les ressorts qui expliquent ce qui peut se produire. De plus, l'analyse diachronique se fait mieux quand on sait les résultats qu'elle a donnés, donc la synchronie variationnelle d'aujourd'hui. Toutefois, la langue parlée n'est accessible qu'à partir du ^{xx}e siècle, et encore ; la documentation reste très lacunaire. Cependant, quand on sait ce que l'on cherche, à savoir ce que la diachronie a produit, on peut plus facilement trouver les traces de l'oral dans l'écrit. En effet, qui attacherait de l'importance à la seule occurrence d'un adverbe en *-ment* dans les Gloses de Reichenau au ^{viii}e siècle, si l'on ne connaissait pas l'ampleur que prendrait ce type de formation de l'adverbe ? Qui plus est, on peut penser que la critique faite par les gloseurs à l'encontre de *solamente*, écrit en un seul mot et employé au sens moderne, déjà grammaticalisé (les gloseurs recommandent de le remplacer par lat. *singulariter*), concernait un nombre plus considérable d'adverbes en *-ment* qui devaient être usuels dans la langue parlée mais qu'on évitait à l'écrit (v. § 15.2).

10 La tradition indo-européenne

L'adjectif à fonction adverbiale est le seul mécanisme de formation de l'adverbe que le latin a hérité de son histoire indo-européenne. Ce type d'adverbe remonte au sanscrit, où il prédominait (Fortson IV 2011 : 211). C'est ainsi que les langues germaniques et l'anglais médiéval emploient la forme non marquée ou neutre de l'adjectif comme adverbe (Hummel 2014a). Cela explique pourquoi l'adjectif-adverbe est toujours si présent dans tous les registres et variétés marqués par la tradition orale, tradition qui repose sur l'adjectif-adverbe.

11 La tradition grammaticographique et normative gréco-latine

Pour comprendre le rôle de l'adverbe long, pourvu d'un suffixe (Type B), il faut remonter au grec classique. Car celui-ci servait de modèle au latin classique qui cherchait à imiter sa richesse morphologique. Du même coup, ce contact fit naître une tradition

grammaticographique et normative qui marquera les langues occidentales jusqu'à nos jours. L'adverbe, quant à lui, ne fait pas exception. On peut faire remonter la tradition de l'adverbe à suffixe jusqu'au grec ancien. Or, s'il est vrai que le grec classique préférerait le suffixe *-ως* pour marquer l'adverbe, l'adjectif-adverbe (Type A) est également attesté dans cette langue. Le grec moderne ne connaît plus que l'adjectif-adverbe (le neutre pluriel de l'adjectif ; Dietrich 1995 : 112 ; 2012 : 34–35), l'ancien suffixe se retrouvant uniquement chez les adverbes savants se terminant en *-ης* (Ruge 1997 : 50). On peut en conclure que la tradition orale du grec n'a fait que peu de cas du suffixe au long de l'histoire. C'était une affaire de culture écrite. De même, le latin classique a imposé ses règles canoniques de formation de l'adverbe qui prescrivaient l'usage de marques morphologiques pour cette fonction (*-ē* et *-iter*, v. § 14). Le latin tardif a simplifié ce système en donnant priorité au seul suffixe *-iter*. Plus tard, les langues romanes standardisées sélectionneront l'adverbe en *-ment*. Cependant, pendant la période de transition et de crise, sans écriture canonique, l'adjectif-adverbe refait surface (v. §§ 13 et 16.1). Curieusement, le passage de l'anglais médiéval à l'anglais moderne est également caractérisé par le remplacement de l'adjectif-adverbe d'origine germanique par l'adverbe suffixé en *-ly*. On peut y ajouter le roumain et les tentatives de lui imposer *-mente* pendant sa standardisation au XIX^e siècle (v. § 17.6), de même que pratiquement toutes les variétés romanes qui dans un passé plus récent se sont pourvues d'une écriture standardisée (v. l'exemple du frioulain : Finco 2010–2011, Hummel 2013a). On assiste donc, dans l'histoire, et ceci très systématiquement, à une montée du Type B à chaque fois qu'un effort de standardisation passant par l'écriture est entrepris, et, par coup de ricochet, à une baisse du Type A pendant ces phases, du moins dans les textes standardisés. Le rapport de force s'inverse quand et où la pression normative diminue ou disparaît.

Ceci fait apparaître le latin classique comme phase passagère où l'écriture a imposé des règles en partie artificielles, dont l'emploi de l'adverbe suffixé. Une fois effacé le latin classique, la tradition orale refait surface. Mais la tradition grammaticographique et normative continuera son travail, avec l'essor des langues modernes écrites. Regardons les faits un par un.

12 L'adverbe en *-ment(e)* dans la tradition écrite

Contrairement à ce que l'on lit et entend généralement, l'adverbe en *-ment(e)* n'est pas l'adverbe par excellence des langues romanes. En réalité, son usage est pratiquement limité aux soi-disant grandes langues romanes, et plus particulièrement à celles qui ont été les premières à se doter d'une écriture romane, différente de celle du latin (v. détails dans Hummel 2013a) :

Fr.	<i>Les hommes travaillent durement</i>
Cat.	<i>Els homes treballen durament</i>
It.	<i>Gli uomini lavorano duramente</i>

Esp. *Los hombres trabajan duramente*
 Port. *Os homens trabalham duramente*

Ce qui unit cet univers d'emploi de l'adverbe en *-ment(e)* en tant que tradition pan-romane, c'est la tradition de l'écriture, influencée par Rome et les textes chrétiens pendant la transition latino-romane (Queirazza 1970). Le cas du catalan est particulièrement pertinent. *Durament* est certes attesté dans les textes d'ancien catalan, mais les Catalans d'aujourd'hui préfèrent l'adjectif-adverbe, l'adverbe suffixé étant très peu usuel, voire hors d'usage, d'après ce que nous disent les locuteurs. Suite à ce que nous avons vu au paragraphe précédent, on peut penser que l'impact plus précaire de la tradition écrite dans la diachronie du catalan a accéléré le retour à la tradition orale de Type A, tandis que l'action permanente et durable de la langue écrite et de la standardisation a joué plus fortement en faveur de l'emploi de *-ment* en français, italien, espagnol et portugais. La tendance est en principe la même dans les autres langues romanes citées, où l'on emploie couramment l'adjectif-adverbe (fr. *dur*), surtout à l'oral, mais la variante à suffixe n'est pas hors usage et sans doute préférée à l'écrit.

13 L'emploi panroman de l'adjectif-adverbe

Si l'on inclut les langues et variétés qui n'ont pas joint le premier mouvement de création d'une écriture romane (*grosso modo* avant 1500), ou qui l'ont fait plus tard (et parfois trop tard pour introduire *-mente*, comme le roumain), on voit (ré)apparaître très clairement la tradition indo-européenne de l'adjectif-adverbe, qui est évidemment une tradition orale. Celle-ci est effectivement partagée par toutes les langues et variétés romanes. C'est ainsi que le roumain, le sarde et les dialectes du centre et du sud de l'Italie n'emploient pas l'adverbe en *-mente*, si l'on met à part une poignée d'unités empruntées à d'autres langues :

Fr.	<i>Les hommes travaillent dur</i>	< lat. <i>durus, dura, durum</i>
Cat.	<i>Els homes treballen fort / dur</i>	
It.	<i>Gli uomini lavorano duro / sodo</i>	<i>sodo</i> : à étymologie incertaine
Esp.	<i>Los hombres trabajan duro</i>	
Port.	<i>Os homens trabalham duro</i>	
Roum.	<i>Oamenii lucrează greu</i>	< lat. <i>gravis, gravis, gravě</i>
Sard.	<i>Sos omine trabagliana folte</i>	(logoudourien) < lat. <i>fortis, fortis, fortě</i>

Le cas du roumain revêt un intérêt particulier. Séparée de Rome au III^e siècle de notre ère, à un moment où l'adverbe en *(-)mente* n'était pas encore établi dans l'usage, l'ancienne province romaine de la Dacie, où se développera le futur roumain, ne pouvait pas participer au mouvement qui diffuserait ce suffixe et qui allait engager le catalan, l'espagnol, le français, l'italien et le portugais dans la création d'une écriture romane. De plus, le roumain n'a pas participé aux efforts de purification et de standardisation

des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est pourquoi ce qu'on appelle « l'ancien » roumain s'étend jusqu'au XVIII^e siècle compris. En raison de l'absence de contact avec les autres langues romanes, la tradition orale consistant à employer l'adjectif dans les fonctions adverbiales s'est fortement enracinée. La standardisation du roumain au XIX^e siècle a eu beau faire un effort pour implanter l'adverbe en *-mente*, à l'instar du français, langue modèle, il était trop tard. Le standard moderne a donc accepté l'adjectif-adverbe. Les dialectes centre-méridionaux de l'Italie partagent cette situation : l'absence de contact avec les grands mouvements d'écriture et de normalisation ont favorisé la généralisation de l'adjectif-adverbe. La tradition orale indo-européenne s'est donc imposée. Les quelques adverbes en *-mente* qu'on peut trouver ici et là sont des emprunts à l'italien standard.

La comparaison de la diachronie de l'adverbe en *-ment(e)* (v. § 12) avec celle de l'adjectif-adverbe est très intéressante du point de vue méthodologique. Selon l'un des principes de la linguistique historique comparative, le fait qu'un même phénomène s'observe dans toutes les langues et variétés romanes indique clairement qu'il appartient à une tradition orale commune qui remonte au latin parlé. La méthode a donc l'ambition de reconstruire, au moins partiellement, le latin parlé. Or, en l'occurrence, la méthodologie de la reconstruction diachronique à partir de la réalité synchronique variationnelle des langues romanes d'aujourd'hui a mis en évidence le rôle capital que l'adjectif-adverbe a dû jouer dans l'histoire orale des langues romanes. Par contre, cette même méthodologie s'avère risquée si elle se contente d'exemples tirés des soi-disant grandes langues romanes (espagnol, français, italien, portugais), et surtout de leurs registres les plus châtiés. Si l'on ne se réfère qu'à celles-ci, comme c'est souvent le cas, on risque d'attribuer l'appartenance de l'adverbe en *-ment(e)* à une tradition orale commune dont l'origine se trouve en latin. C'est ce que l'on lit dans tous les manuels. Or, si tradition commune il y a, celle-ci est confinée, dans le cas de *-ment(e)*, à la culture écrite partagée de la Romania occidentale, l'italien standard ayant suivi ce modèle dans ce cas-là. La véritable tradition orale, il faut la chercher du côté de l'adjectif-adverbe. Évidemment, les traditions orale et écrite ne forment pas des systèmes étanches. Il faudra donc voir de plus près les faits. Mais du point de vue des tendances majeures, l'adverbe en *-ment(e)* s'associe clairement au développement des langues standard (aussi pour l'anglais *-ly*), tandis que l'emploi de l'adjectif-adverbe dans les registres informels, proches de l'oral, marque les langues romanes jusqu'à nos jours. D'où l'intérêt notamment de la rubrique « Corpus Web » du dictionnaire.

14 La tradition latine

Les langues romanes sont des langues néolatines, donc des langues issues du latin. Il faut les situer en filiation directe avec le latin. La perspective reconstructionniste développée dans les §§ 12 et 13 nous dote d'une vision de l'histoire, c'est-à-dire d'une hypothèse de recherche, qui nous permet de regarder le latin sous un nouveau jour.

14.1 Les règles canoniques du latin

Selon les règles canoniques du latin classique, l'adverbe est créé sur une base lexicale adjectivale à laquelle s'ajoute un morphème qui marque la fonction de l'adverbe selon la classe de déclinaison :

1 ^{re} et 2 ^e déclinaison	<i>longus, longa, longum</i> (adj.)	→	<i>longē</i> (adv.)
3 ^e déclinaison	<i>fortis, fortis, fortē</i> (adj.)	→	<i>fortiter</i> (adv.)

Le morphème *-ē* marquant la fonction adverbiale est une voyelle longue. Ces règles n'ont pas été transmises aux langues romanes, qui n'ont d'ailleurs pas maintenu l'opposition entre voyelles brèves et longues du latin classique. On peut donc douter que les-dites règles aient été fortement enracinées en latin parlé.

14.2 L'adjectif-adverbe du latin

Les manuels de grammaire latine traitent les adjectifs-adverbes comme des exceptions, voire comme des unités lexicalisées. Ceci est le cas de *facilē*, enseigné comme exception dans le latin classique où la règle canonique aurait donné **faciliter*, forme qui ne deviendra usuelle qu'en latin postclassique écrit. Or, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que l'usage des adjectifs comme adverbes était systématique, suivant des règles clairement établies (cf. Müller 1908 : 55–89) :

1 ^{re} et 2 ^e décl.	<i>tranquillus, -a, -um</i> (adj.)	→	<i>tranquillum</i>	(adv. = adj., nom.-ac., sg. n.)
	<i>altus, -a, -um</i> (adj.)	→	<i>altum</i>	(adv. = adj., nom.-ac., sg. n.)
3 ^e décl.	<i>breviſ, breviſ, breviſ</i> (adj.)	→	<i>brevē</i>	(adv. = adj., nom.-ac., sg. n.)
	<i>faciliſ, faciliſ, faciliſ</i> (adj.)	→	<i>facilē</i>	(adv. = adj., nom.-ac., sg. n.)
	<i>graviſ, graviſ, graviſ</i> (adj.)	→	<i>gravē</i>	(adv. = adj., nom.-ac., sg. n.)

L'emploi de l'adjectif dans des fonctions adverbiales reposait sur une règle simple : il fallait tout simplement choisir la forme neutre du singulier et la placer dans un contexte déterminant sa fonction adverbiale. On trouve donc deux terminaisons : la voyelle brève *-ē* ainsi que *-um*, lequel donnera *-o* en espagnol, italien et portugais (*hablar alto, parlare alto, falar alto*). Fait important, l'emploi de l'adjectif dans les fonctions adverbiales était canonique au comparatif, même en latin classique : *iustius, pulchrius, miserius, acrius*, etc. (adj.=adv.).

Le traitement des adverbes du Type A en latin classique considérés comme des exceptions n'est pas sans rappeler les « petites listes » d'adverbes courts dans les grammaires des (« grandes ») langues romanes modernes. Citons, à titre d'exemple, la courte liste dressée par Brunot (1922 : 603) :

Il est à remarquer que ce sont seulement certains adjectifs, brefs et anciens, qui se prêtent à cet emploi : *juste, bon, ferme, net, dur, raide, creux*

Dans le même esprit, Krenn (1995 : 84–85) a pu suggérer une liste « complète » des adjectifs-adverbes français, de même que Nøjgaard (1992/1995, vol. 1 : 134–137), qui distingue pourtant deux ensembles : une liste fermée d'adjectifs-adverbes monosyllabiques « de quantité-manière », et une liste ouverte d'adjectifs polysyllabiques. Seuls les seconds opéreraient sur la valence du verbe, à savoir sur un des arguments de celui-ci. En réalité, la perception des adjectifs-adverbes comme classe fermée est biaisée par les conceptions métalinguistiques canoniques et rationalistes qui se traduisent notamment dans l'écriture « correcte » de la langue. Une analyse plus objective met en évidence le rôle capital joué par l'adjectif-adverbe dans l'histoire de ces langues. Ceci étant, leur diachronie est tout de même marquée par le jeu dialectique avec les adverbes de Type B.

15 Origine et tradition de l'adverbe en *-ment*

15.1 La périphrase latine avec *mente*

Quant à l'histoire de ce type d'adverbe, il faut bien distinguer deux éléments : l'origine et l'expansion. Le latin classique employait *mente* comme substantif, plus précisément comme ablatif instrumental du substantif *mens* 'esprit, attitude, intention' pour former des périphrases adverbiales du type *bona (mala) mente facere* 'faire quelque chose avec de bonnes (mauvaises) intentions' (« ut si dicam : 'bona mente factum, ideo palam', 'mala, ideo ex insidiis, nocte, in solitudine' », Quintilien, *Institutio oratoria* 5.10.52). Le genre féminin de *mens* explique qu'on prenne encore aujourd'hui l'adjectif au féminin comme base de l'adverbe (ex. *bonnement, curieusement*), sauf cas particuliers, notamment en français (cf. *évidemment* et non pas **évidentement*). Selon l'étude exhaustive de Karlsson (1981 : 44), *mente* n'a jamais remplacé de façon significative les suffixes adverbiaux du latin, pas même chez un seul auteur ou à une époque déterminée. Selon les études de Bauer (2001, 2003, 2010), dans la diachronie du latin l'emploi de la périphrase aurait même débuté dans la poésie qui suivait le modèle grec. Selon cette auteure, il s'agirait donc d'une innovation « par le haut », par l'écriture.

15.2 Le renouveau de *mente* dans le discours chrétien

La tradition de la périphrase connaît un renouveau dans l'ère chrétienne. Les textes chrétiens écrits en latin découvrent les avantages des périphrases du type *devota mente facere* 'faire avec dévotion, avec beaucoup de foi' pour le discours chrétien, où l'antagonisme « esprit vs. corps » a occupé une place de choix. C'est ainsi que le nouveau modèle s'implante dans l'écriture du latin tardif, y compris la langue du droit. Les langues néolatines les imitent. À la longue, le suffixe *-mente* remplace ainsi

le suffixe *-iter*, qui est devenu canonique en latin tardif, dans l'écriture (Löfstedt 1967, Queirazza 1970, Dardel 1998, 2009).

Quant à la langue parlée, ou ce qui nous en rapproche, c'est dans les *Gloses de Reichenau*, écrites vers la fin du VIII^e siècle au Nord-Ouest du domaine galloroman, qu'on trouve la première attestation du suffixe *-ment* dans *solamente*, écrit en un seul mot (Klein 1968 : 193). La glose recommande d'employer l'équivalent classique *singulariter*, ce qui nous apprend deux choses. La périphrase du type *bona mente facere* étant appréciée et acceptée dans le discours chrétien de l'époque, la critique se dirigeait tout à la fois contre l'emploi comme suffixe agglutiné et contre l'emploi grammaticalisé (*solamente* signifie 'seulement, uniquement' et non *sola mente* 'l'esprit seul, seul, sans compagnie'). Le cas est très intéressant du point de vue méthodologique. Sachant que les textes écrits ne reflètent que très insuffisamment la réalité orale, on peut penser que *solamente* ne constituait que la partie visible de l'iceberg. Comme c'est souvent le cas, les critiques du langage s'en prennent à des représentants prototypiques pour viser l'ensemble. On peut penser que cette critique concernait non seulement *solamente* mais bien un petit nombre d'adverbes en *-ment* employés à l'oral mais bannis de l'écriture. La transformation en suffixe était, semble-t-il, engagée. De plus, les processus de grammaticalisation demandent du temps. Il est donc certain que l'usage de *solamente* est plus ancien que sa première attestation. Ceci veut dire aussi que la formation primitive du suffixe *-mente* était bel et bien orale et populaire. On verra dans ce qui suit qu'il faut en effet distinguer la création du suffixe *-ment*, d'origine orale populaire, mais probablement limitée à un nombre très réduit d'unités, d'une part, de son expansion, de l'autre, qui, elle, était liée au développement des écritures romanes. Il faudra donc probablement nuancer l'hypothèse de Bauer, mentionnée sous 15.1. En effet, la dynamique érudite du modèle savant de la poésie n'exclut pas une dynamique populaire.

15.3 La datation des origines du suffixe *-mente*

Le roumain moderne emploie l'adjectif-adverbe dans son standard d'écriture. L'ancien roumain avait cependant conservé un adverbe du latin, *aimintre* (< lat. *alia mente*) 'autrement' (Chircu 2008 : 103–104). La diachronie du roumain étant largement dominée par la tradition orale, qui continuait son chemin loin de l'essor de *-mente* dans l'espace de l'Empire romain occidental, on peut considérer roum. *aimintre* comme confirmation de l'existence d'une tradition orale populaire de l'emploi de *-mente*. Étant donné que le territoire de ce qui allait devenir le roumain, la Dacie, a été coupé de Rome au III^e siècle de notre ère, on peut penser que les premiers emplois d'adverbes en *-ment* datent du III^e siècle au moins, sans vouloir exclure les cas de polygenèse qui ont pu créer des dynamiques à de différents moments de l'histoire sur l'ensemble du territoire de langue latino-romane, comprenant aussi bien la création de nouvelles techniques que leur expansion ou, au contraire, leur arrêt.

Quant au français, Hummel / Kröll (2015) ont examiné le cas doublement exceptionnel de *vite* et *vitement*. La racine de *vite* n'étant pas attestée en latin écrit, il est clair que le développement de *vite(ment)* a été populaire-oral. Dès les premiers textes en ancien français, l'adverbe *vitement* est plus fréquent que *vite*. Il était alors bien enraciné. On ne saurait donc nier l'emploi oral d'un petit groupe d'adverbes en *-ment* dans la langue parlée, même si ce processus était plus marginal que l'emploi de l'adjectif-adverbe. La diachronie est exceptionnelle aussi par le fait que l'adjectif-adverbe *vite* s'imposera en français moderne dans le registre standard aux dépens de *vitement*, dont l'emploi est marginal.

Selon Banniard (1992 : 34–36), l'effort de divulgation de la foi chrétienne a profondément marqué le développement de langues romanes (occidentales), écrites et parlées, suite à la nécessité de trouver une langue qui se situe à cheval entre textes écrits, fondamentaux du point de vue de la doctrine, et la capacité du commun des mortels de comprendre le discours chrétien. La périphrase avec *mente* et, à sa suite, le suffixe *-ment* permettaient justement de relier la tradition chrétienne écrite avec la langue parlée commune. Une fois établi dans l'écriture comme successeur de *-iter*, le suffixe *-ment* prend l'essor qu'on connaît et ce, comme nous l'avons dit plus haut, dans toutes les langues romanes qu'on se proposait d'écrire, ce qui explique la limitation du suffixe *-ment* à ces langues romanes. Il est donc capital de reconnaître l'usage très limité du suffixe *-mente* en latin populaire, d'un côté, et son expansion dans la tradition écrite qui s'inspire des textes chrétiens. Une fois profondément enraciné dans la tradition écrite, l'adverbe long pénétrera progressivement la pratique orale de la langue, de laquelle il n'a jamais été totalement absent, il est vrai.

Il semble donc qu'on puisse considérer la transformation, dans un premier temps, du substantif *mente* en suffixe *-ment(e)* comme caractéristique de la langue orale-populaire, tandis que, dans une seconde étape, son énorme expansion dans les langues romanes est impulsée par la tradition écrite, qui confinerait l'adjectif-adverbe aux marges de l'usage. La tradition écrite s'engage donc sur une tradition double et complémentaire, celle de favoriser l'adverbe en *-ment(e)* et celle de défavoriser en même temps l'adjectif-adverbe. Cela crée la « tension oralité-écriture » dont a parlé Concepción Company dans ses travaux sur la diachronie de *-mente* en espagnol (Company 2012a).

16 La transmission de l'adjectif-adverbe du latin aux langues romanes

16.1 La transmission d'une règle pour l'adjectif-adverbe

Les règles canoniques du latin classique s'affaiblissent au cours de l'histoire. Le latin tardif écrit avait déjà largement marginalisé les règles classiques en remplaçant l'adverbe classique du type *humanē* par *humaniter*. Le latin tardif écrit a ainsi généralisé le suffixe *-iter*. Insistons sur le fait que nous parlons ici du code écrit, car ce suffixe n'ayant pas laissé de trace morphologique dans les langues romanes, il est peu probable qu'il ait été conservé longtemps dans la langue parlée.

Mentionnons cependant quelques indices de l'usage populaire (« vulgaire ») de ce suffixe. Tout d'abord, on a proposé *-iter* comme étant à l'origine du « r » qui se trouve dans les allomorphes *-mientre* (espagnol médiéval) ou *-mentri* (frioulan), entre autres (Hummel 2013a). Ensuite, les graffitis de Pompei suggèrent que *-iter* était usuel dans la langue courante au I^{er} siècle de notre ère, ce qui explique sans doute les remplacements fréquents du type *humanē* par *humaniter*. Mais les traces de ce suffixe se perdent progressivement, sans doute parce que la langue parlée ne le soutenait plus.

En tout cas, les spécialistes du latin tardif (Löfstedt 1967) et de la reconstruction du latin parlé dit « vulgaire » (Dardel 1998, 2009) sont unanimes à constater l'essor parallèle des adjectifs à fonction adverbiale en latin tardif. C'est la seule règle de formation de l'adverbe déjà présente en latin classique qui survivra dans l'ensemble des langues romanes. C'est la tradition la plus forte.

L'emploi de l'emprunt germanique *isnel* 'vite' comme adverbe de l'ancien français (à côté de *isnelement*) met en évidence la productivité de la règle qui permet d'employer directement l'adjectif tel quel dans des fonctions adverbiales. Par conséquent, l'emploi de l'adverbe du Type A ne reste pas confinée au fonds lexical latin (Hummel / Kröll 2015). Heise (1912 : 998, 1027) observe aussi l'apparition de nouveaux adjectifs-adverbes dans le contexte latinisant de la Renaissance : *bref*, *incontinent*, *net*, *subit*, *soudain*, etc. Le latin n'a donc pas seulement transmis des adverbes lexicalisés, mais une règle productive : celle d'employer l'adjectif dans les fonctions adverbiales. La diachronie est dynamique aussi du point de vue de la disparition d'adjectifs-adverbes. Selon Heise (*ibid.*), les unités suivantes auraient disparu avec l'ancienne langue : *aise*, *destroit*, *gent*, *grief*, *isnel*, *lent*, *parfont*, *petit*, *plain*, *preu*, *seri*, *soef*, *tel*, *voir*, etc. La diachronie s'avère donc dynamique en terme de pertes et profits. Il faut cependant nuancer le constat de perte fait par Heise, puisque *étroit*, *lent*, *profond* et *plein*, ainsi que *vrai*, le substitut de *voir*, s'emploient toujours dans des fonctions adverbiales. De même, la langue informelle connaît encore l'emploi adverbial de *petit*, et *gent* s'est conservé dans le technoculte de l'hippisme. *Petit* et *gent* font partie des unités qui ont été victimes de la standardisation du français, sans disparaître complètement de l'ensemble de la langue. Bien souvent, le Corpus Web met en évidence la survie de tours

anciens qui auraient disparu à en juger par la documentation de Frantext. C'est ainsi que le quantifieur de l'ancien français *petit* 'peu' (cf. *bon* 'très' dans *bon creux*), qu'on pourrait croire hors d'usage dans une optique « standard » (Capin 2007, 2010), ne l'est pas selon les sources informelles :

M'enfin pour moi qui n'sait pas *boire* « *petit* », ça m'est totalement impossible (2014, s.v.)

Les guillemets indiquent que l'auteur est conscient du fait qu'il emploie un registre non-standard.

16.2 La tradition orale et les besoins de la communication quotidienne

La tradition orale explique pourquoi les adjectifs-adverbes appartiennent dans leur très grande majorité au vocabulaire fondamental employé pour la communication quotidienne. Celui-ci se compose d'adjectifs généralement très courts, pour la plupart monosyllabiques en français moderne, et dont les cognats s'emploient dans plusieurs langues romanes. Donnons-en quelques exemples qui mettent en évidence la continuité latino-romane dans le domaine du lexique (le français étant la langue qui s'en éloigne le plus, avec le roumain, qui, pour sa part, a été exposé à de multiples contacts linguistiques) :

Tableau 4. La continuité lexicale des adjectifs-adverbes dans la tradition latino-romane

Latin	Français	Espagnol	Italien	Portugais	Roumain
<i>multum</i>	afr. <i>moult</i>	<i>mucho</i>	<i>molto</i>	<i>multo</i>	<i>mult</i>
<i>altum</i>	<i>haut</i> ³	<i>alto</i>	<i>alto</i>	<i>alto</i>	(<i>în</i>) <i>alt</i>
<i>*bassum</i>	<i>bas</i>	<i>bajo</i>	<i>basso</i>	<i>baixo</i>	---
<i>firmum</i>	<i>ferme</i>	<i>firme</i>	<i>fermo</i>	<i>firme</i>	<i>ferm</i> (néologisme)
<i>tranquillum</i>	<i>tranquille</i>	<i>tranquilo</i>	<i>tranquillo</i>	<i>tranquilo</i>	--- ⁴
<i>falsum</i>	<i>faux</i>	<i>falso</i>	<i>falso</i>	<i>falso</i>	<i>fals</i> (néologisme)
<i>clarum</i>	<i>clair</i>	<i>claro</i>	<i>chiaro</i>	<i>claro</i>	<i>chiar</i> (hérité) / <i>clar</i> (néologisme)
<i>paucum</i>	<i>peu</i>	<i>poco</i>	<i>poco</i>	<i>pouco</i>	<i>puțin</i> (<lat. <i>paucinus</i>)

³ Je laisse de côté la possible contamination avec le superstrat germanique (cf. all. *hoch*). L'attestation de *altum clamo* 'crier haut' dans les Gloses de Reichenau (Klein 1968 : I, 2629) confirme en tout cas la filière latine.

⁴ Roum. *tranchil* est un néologisme plutôt rare dont la fonction adverbiale n'est pas attestée. Le roumain compte bon nombre de néologismes introduits au cours du processus de romanisation engagé au XIX^e siècle.

À ces adjectifs-adverbes provenant des 1^{re} et 2^e déclinaisons latines, on pourra ajouter une liste correspondant à ceux de la troisième : fr. *fort*, *soef* (ancien fr.), *bref*, *facile*, *grave* / *grief* (ancien fr.) et leurs équivalents dans les langues romanes (cf. Meyer-Lübke 1895 : § 619 ; Rohlfs 1969 : 243–244).

17 Le rôle des adjectifs-adverbes dans l'histoire de la langue française

17.1 Traditions orale et écrite : effets généraux

L'emploi de l'adverbe avec suffixe, nous l'avons vu, est lié à une tradition occidentale d'origine gréco-latine (v. § 11). La tradition grammaticale occidentale a créé un discours métalinguistique qui veut que l'adjectif soit séparé de l'adverbe dans les grammaires. On veut qu'ils forment, dans la mesure du possible, deux classes de mots, les marques morphologiques servant à les séparer. S'y enchaîne un discours normatif qui considère que l'adverbe suffixé est plus correct que l'adjectif-adverbe. Cette tradition, qui a affecté aussi la culture des langues germaniques, n'apprécie guère l'adjectif-adverbe.

Au cours de l'histoire, la priorité donnée à l'adverbe en *-ment* a engendré des phases où ce type d'adverbe est employé de façon excessive (xvi^e et xvii^e siècles), suivies d'autres phases « puristes » où l'on essayait d'en corriger les excès (Bally 1965 : 246–248, cf. Nilsson-Ehle 1941 : 21–24, Hummel 2018a). On sait l'usage massif que faisaient les auteurs du xvi^e siècle de l'adverbe long. Glatigny (1982, 2005) a mis en évidence que ce siècle se caractérise surtout par la création de néologismes qui n'ont pas fait long feu. L'expansion se situe donc de nouveau du côté de la culture de l'écriture, et même de la plus soignée. On peut également mentionner le mouvement des Précieuses qui préconisaient les intensifieurs en *-ment* dont il nous reste le tour *faire cruellement défaut* (Hummel 2012 : 311). Il s'agissait d'unités de haut prestige linguistique. Cependant, la productivité tous azimuts décrite par Glatigny explique aussi pourquoi l'adverbe en *-ment* est devenu à la fois l'adverbe modèle du standard mais aussi une unité que les locuteurs emploient avec prudence dans le style soigné : on se borne aux unités « qui sont dans le dictionnaire ».

À part la création de néologismes, la priorité donnée aux adverbes en *-ment* se traduit surtout par la création (hyper)correcte de pendants morphologiques pour l'adverbe « sans » suffixe – et ce, bien avant le xvi^e siècle. On connaît la diachronie de *comment*, où le suffixe a été ajouté sans nécessité (du moins à en juger par les autres langues romanes où l'on se contente de it. *come*, esp. *cómo*, etc.). Nous avons déjà fait allusion à l'emploi hypercorrect de *parler hautement* pour remplacer le syntagme usuel *parler haut* dans l'ancienne langue (cf. Lewicka 1960 : 260–261). On trouve aussi

des variantes hypercorrectes du type *souvement*. De même, on a essayé de remplacer *acheter cher* par *acheter chèrement*. D'autres paires sont devenues courantes : *fort / fortement*.

Suite à ce mouvement, bon nombre d'adverbes en *-ment* appartiennent au style soutenu et recherché, et ceci dans plusieurs langues occidentales, peut-être toutes. On discute ainsi l'hypercorrection de l'anglais *firstly* au lieu de *first*. De même, on a créé l'allemand *erstlich*, qui n'a pas fait long feu, à la place de *erstens*. Comme le suffixe anglais *-ly*, l'allemand *-lich*, de même origine germanique, était un suffixe qui servait à former un adjectif à partir d'un nom : angl. *friend* > *friendly*, all. *Freund* > *freundlich* (*-lich* n'est donc pas un suffixe adverbial mais adjectival ; la fonction adverbiale se produit de façon secondaire selon le contexte ; cf. par contre Buridant 2019 : 754). Alors que l'anglais moderne a réussi à imposer *-ly* surtout comme suffixe adverbial (Hummel 2014a), les tentatives de l'allemand ont vite avorté, à quelques exceptions près, tels *sicherlich* et *hoffentlich* comme adverbes de phrase. En tout état de cause, la langue parlée préfère *sicher* à *sicherlich* dans cette fonction, et, pour ne pas oublier le second suffixe adverbial *-weise*, *logisch* est préféré dans la langue parlée à *logischerweise*, *erstaunlich* à *erstaunlicherweise*, etc. (Hummel 2018c). On assiste donc à une expansion parallèle de l'adverbe suffixé dans plusieurs langues occidentales, mais aussi au refus de la langue parlée de suivre la prolifération de l'adverbe suffixé dans tous les domaines. Le français accepte mieux ces adverbes longs que les autres langues romanes, du moins certains de ces adverbes (v. Hummel 2018c).

Curieusement, l'hypercorrection et l'attrait des variantes de prestige a fini par affecter la communication « populaire », créant une certaine dichotomie. S'il est vrai que la tendance à employer l'adjectif-adverbe est forte dans les registres informels, il n'en est pas moins que certains adverbes, bannis par la correction normative, se retrouvent justement dans les registres ruraux et populaires. On peut citer des cas devenus clairement ruraux ou « de banlieue » comme *mêmement*, *malement*, *petitement*, *vitement*. *Mêmement* et *mal(l)ement* ont été bannis du « bon usage » au XVII^e siècle. Brunot (1966–1969, vol. 3, première partie : 362) établit toute une liste d'« adverbes proscrits ». *Présentement* fait partie de cette liste. On voit bien d'ailleurs que *présentement* a été pratiquement éliminé du standard hexagonal, alors qu'il est toujours usité ailleurs dans l'espace francophone (Bergeron-Maguire 2015). Ceci montre que l'impact de cette phase de correction normative s'est limité, dans une large mesure, au standard hexagonal.

En Espagne, on a vu, plus récemment, que l'adverbe en *-mente* était associé au « discours politique », élégant mais peu crédible (Fuentes Rodríguez 2009 : 66 ; cf. Hummel 2018c). En effet, en français le cumul d'adverbes de phrases du type *évidemment*, *certainement*, *absolument*, *effectivement* peut également créer un effet de discours qui pèche par excès de politesse, ressemblant au discours courtois d'un vendeur, où le locuteur se compromet très peu avec ce qu'il dit : il parle beau mais faux. Le comédien italien Antonio Albanese en a fait tout un symbole. Dans son rôle comme homme politique calabrais *Cetto La Qualunque*, il ajoute le suffixe *-mente* à

tout ce qu'il peut. C'est ainsi qu'un de ses films s'appelle *Qualunquemente* (2011). Le discours politique rejoint ainsi la tradition populaire. Celle-ci pourrait s'expliquer par l'imitation analogique des adverbes en *-ment(e)*, dont on a dû percevoir le prestige dans toutes les couches sociales.

Le contraste entre la tradition orale qui consiste à employer un petit inventaire d'adjectifs-adverbes et l'expansion énorme des adverbes en *-ment* explique l'écart considérable qui se creuse en termes quantitatifs entre adjectifs à fonction adverbiale et adverbes en *-ment*. L'inventaire des premiers ne dépasse pas les 427 unités (corpus de ce dictionnaire ; 90 unités, selon Heise 1912 : 999), emplois littéraires compris, tandis que le nombre des adverbes en *-ment* tourne autour de 3000 unités (v. § 8.1). En effet, la communication quotidienne a besoin d'un nombre très réduit d'unités descriptives par rapport au besoin énorme qui se fait jour dans la communication écrite entre personnes qui ne se connaissent pas, qui ne partagent pas la même situation, qui sont séparées dans l'espace et dans le temps (Biber 1988, Biber *et al.* 1999, Bilger 2004).

Ceci étant, du point de vue diachronique, la productivité des adverbes en *-ment* n'est pas forcément supérieure à celle des adjectifs à fonction adverbiale si l'on met la productivité en rapport avec le registre où la règle productive est employée. À l'oral, les besoins sont vite satisfaits, tandis qu'à l'écrit cela ne se produit qu'à un niveau supérieur. Le premier cas de figure concerne surtout l'adjectif-adverbe, le second les adverbes en *-ment*. C'est ainsi que Bally (1965 : 246) a pu attirer l'attention sur la productivité pratiquement nulle de l'adverbe en *-ment* dans la langue moderne, situation que l'on observe également en espagnol (Company Company 2012b). À cet effet de saturation – qui ne vaut d'ailleurs pas au même degré pour les langues de spécialité – s'ajoute un effet normatif : à la différence de l'espagnol, le français moderne évite d'employer, voire de créer un mot *qui n'est pas dans le dictionnaire* (cf. Helfrich 1993 : 245–246 ; Pichon 1939 : 8 fait allusion à l'impact du « préjugé antinéologique »). C'est ainsi que l'anglais forme *nanotechnically* sur *nanotechnical*, tandis qu'on cherche en vain *nanotechniquement* sur Internet (Hummel 2018a ; cf. Guimier 1996 : 2, n.2). Malgré l'essor considérable de cet adjectif, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple pour l'adverbe, mis entre guillemets. Étant donné que l'adjectif lui-même est une innovation, on pourrait en conclure que la restriction est particulièrement forte pour l'adverbe en *-ment*. On peut cependant trouver des occurrences de *nanotechnologiquement*. La GGHF (2020 : 935) cite en effet quelques exemples néologiques récents : *macroniquement* (< le président Macron), *insoumissement*. Sur l'ensemble de la diachronie, la GGHF arrive à la conclusion suivante :

Le suffixe *-ment* fait donc partie des suffixes très bien implantés dans la langue ; il n'a pas subi d'éclipse de productivité, bien au contraire

Il faut se demander cependant si le critère employé pour analyser la productivité – le nombre d'adverbes en *-ment* par siècle dans le corpus – permet d'évaluer la productivité. Il conviendrait de considérer aussi le nombre d'adverbes nouveaux par siècle, de

distinguer les fréquences « type / token » ainsi que de séparer les créations ludiques et passagères de celles qui passent dans l'usage. On ne saurait mettre en doute la fréquence élevée des adverbes en *-ment* sur l'ensemble de la diachronie, mais ceci ne veut pas dire que la productivité reste élevée. La question reste donc ouverte.

On a insisté également sur la lourdeur stylistique de l'adverbe en *-ment* (Lombard 1930 : 49–50, Nilsson-Ehle 1941 : 7). Glatigny (1982 : 65) mentionne que déjà Ronsard éliminait « beaucoup des longs adverbes en *-ment* qu'il chérissait au début de sa carrière, à l'imitation des Italiens et dans le désir d'*illustrer* la langue française ». Mais la lourdeur est beaucoup moins ressentie en français actuel, à la différence de l'espagnol qui n'aime pas le cumul d'adverbes en *-mente* dans un texte, le suffixe étant bisyllabique. Cependant, dans le domaine de la publicité, la lourdeur des adverbes en *-ment* est ressentie : « *Voyagez confortablement* [face à *voyager confortable*] est lourd et lent (J. Giraud 1964 : 32) ».

L'appartenance de l'adverbe du Type A au vocabulaire fondamental explique aussi pourquoi et comment un nombre limité d'adjectifs-adverbes a résisté à la pléthore d'adverbes en *-ment*, favorisés d'abord par la mode (xvi^e et xvii^e siècles) et ensuite par les normes du standard (fin du xvii^e siècle et siècles suivants). On a eu beau créer *parler hautement*, celui-ci ne s'est pas imposé à long terme en face de *parler haut*, trop fortement ancré dans l'usage oral.

17.2 La langue ancienne⁵

L'emploi de l'adjectif à fonction adverbiale en ancien français a été documenté par Heise (1912), ainsi que par Tobler-Lommatzsch (1925–2002) qui sépare les fonctions adverbiales dans les entrées concernant les adjectifs. L'ancien français employait couramment des adjectifs à fonction adverbiale comme *soef* 'suaive', ou le quantifieur *petit* (*parler petit* 'peu' ; Capin 2007, 2010), aujourd'hui hors d'usage ou du moins exclus du registre standard, voire bien souvent réduits à quelques expressions lexicalisées telles *petit à petit*, *un petit peu*, ou tout simplement beaucoup moins fréquents (*parler bref / court / long / menu*).

Banni du français moderne, l'accord de l'adverbe était moins marginalisé qu'aujourd'hui dans l'ancienne langue, voire assez systématique. Brunot (⁵1966–1969, vol. 2 : 409) caractérise comme suit l'accord des modificateurs d'adjectifs au xvi^e siècle :

Deux adjectifs réunis, dont l'un qualifie adverbialement l'autre, s'accordent encore en général, suivant la syntaxe ordinaire : *bourgeois...tous roides morts de faim [...], apres estre las et tous enrouez de force de crier [...], deux wallons ... tous parsemez de croix [...], les oreilles qui sont pures françaises [...]* cf. *il en avoit passé une toute entière [...], ses naseaux hauts ouverts*

⁵ Nous employons ce terme pour réunir l'ancien et le moyen français ainsi que leur prolongation éventuelle dans la langue préclassique.

Le xvi^e siècle continue encore la tradition, l'invariabilité était même « rare » (*ibid.*), la rupture se produisant au xvii^e siècle (Brunot 1887 : 267–269 ; cf. Buridant 2019 : 302). De même, Radouant (1922 : 145) a pu écrire :

Dans les adjectifs composés, chaque terme était traité par l'ancienne langue comme un adjectif. De là les formes : *Portes grandes ouvertes, fleurs fraîches écloses. Les oreilles pures françaises* (Montaigne). Le français moderne au contraire tend à considérer le premier terme comme un adverbe et à le laisser invariable : *Une petite fille nouveau-née, court-vêtue, demi-morte* (cf. *pur optimiste, pure livresque, pures humaines* dans Damourette / Pichon 1932–1951 : § 556)

Notons cependant qu'il faudrait mieux situer l'époque latinisante, qui favorisait l'accord, aussi bien par rapport à l'ancienne langue que par rapport à la langue moderne. Brunot et Radouant renvoient à l'époque latinisante, ce qui met en doute la projection faite par Radouant sur l'ancienne langue dans son ensemble. On verra sous 17.3 que le discours normatif accompagne l'abandon de la tradition de faire l'accord : l'invariabilité est de rigueur en français moderne, du moins la norme le voudrait ainsi.

Quant à l'emploi de l'adjectif comme modifieur d'un verbe, la langue ancienne ne séparait pas clairement la prédication seconde, censée impliquer l'accord en français moderne, de l'adjectif-adverbe, censé s'employer comme unité invariable en français moderne (Hummel 2018a). Notons que l'accord avec un substantif au cas sujet en ancien français est un phénomène qui mériterait plus d'attention puisqu'il implique l'adjectif dans la fonction syntaxique du sujet (cf. Buridant 2019 : 300 ; Hummel / Kröll 2015).

Les détails de la diachronie de l'adjectif-adverbe dans la langue ancienne n'ont pas encore été analysés. Ceci vaut aussi pour le rôle des groupes résultatifs qui tendent parfois à former des verbes complexes. Contrairement à une opinion largement répandue qui voudrait que les tours résultatifs soient typiques de l'anglais (*to cut short, to shoot down*), à la différence du français, ces groupes sont très fréquents dans l'ancienne langue, voire après. Citons au hasard : *abattre bas / mort / menu / plat ; broyer fin ; caler bas ; choir coi ; clouer court ; coiffer court / long ; couper court / droit / épais ; dépouiller nu, croître beau, cuire dur*, etc. On est donc tenté de donner raison à Burnett / Troberg (2014 ; cf. Buchard 2006 : 79–82) qui observent une forte marginalisation des tours résultatifs, très usuels jusque-là, en français classique et moderne. Ils montrent en effet que l'adjectif résultatif était fort usuel en ancien français (Troberg / Burnett 2014). Or, il faudrait peut-être différencier cette analyse en séparant bien le standard moderne des registres informels. De même, les argots de métier peuvent faire bande à part, tel le langage des recettes de cuisine où l'on trouve les verbes *hacher* et *couper* combinés avec *fin, menu, gros* (Hödl 2004). Les données de ce dictionnaire devraient permettre de trancher cette question (v. quelques détails dans Hummel 2018b). En tout cas, il est clair que la marginalisation générale de l'adjectif à fonction adverbiale en français moderne standard a dû entraîner aussi les tours résultatifs. Or, l'adverbe en *-ment*, préféré en standard, ne permet pas l'expression de la résultativité.

Finalement, la pratique de l'accord adverbial au sein du groupe verbal n'a pas disparu dans les variétés non-standards du français (v. la citation de Drapeau dans 4.7). L'accord adverbial n'est donc pas un simple phénomène littéraire « expressif » (v. § 4.3 : *des paroles clamées hautes et profondes*), sinon une technique qui a une longue tradition orale-populaire et dont les charmes ne sont pas passés inaperçus dans la littérature. En fait, ce ne sont pas les variétés qui se sont écartées d'un principe d'invariabilité de l'adverbe, dogmatiquement assumé, hypostasié et virtuellement projeté vers le passé, mais c'est le standard du français (et ceux de l'espagnol, de l'italien et du portugais) qui s'est éloigné de la tradition orale. Nous ne le disons pas pour critiquer le standard. Le standard est un acquis culturel. Il a une fonction et des avantages « économiques » dont il faut payer le prix : la perte de richesse. Mais cette richesse n'est pas nécessairement perdue en dehors du standard, même si l'éducation s'est longtemps acharnée à l'éliminer.

17.3 La normalisation du français (écrit)

Aujourd'hui, l'emploi de l'adjectif à fonction adverbiale est souvent critiqué comme faute de français ou décrit comme usage sous-standard (*J'y vais direct. Ça prend trois mois facile*). Autrement dit, les adjectifs-adverbes se voient marginalisés par rapport au registre standard, notamment à l'écrit. La diachronie du discours normatif reflète ce processus de mise à l'écart par rapport à l'adverbe en *-ment* (Hummel 2018a).

Si l'ancienne langue s'avère plutôt libérale dans le domaine de l'adverbe (Zauner 1926 : 43), y compris des syntagmes adverbiaux se présentant sous la forme de groupes prépositionnels (v. par exemple *a (bien) petit, de petit, par un petit, pour un petit, à la vite, al isnel, en brave*, etc. ; Hummel 2019a,b ; v. ici au § 19), les tendances latinisantes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles favorisent dans un premier temps l'adjectif-adverbe (Heise 1912 : 1026). Nous assistons donc à une première tentative d'intervention normative, certes moins au sens d'une standardisation, mais plutôt pour définir un idéal stylistique, donc une norme pour le style soutenu, pour l'enrichir surtout :

Uses donc hardiment [...]. Des noms pour les adverbes, comme *ilz combattent obstinez*, pour *obstinément*, *il vole léger*, pour *legerement*, et mil' autres manieres de parler [...] (Joachim du Bellay 1948 [1549] : 160-161s.).

Malherbe, figure emblématique du purisme à la fin du ^{xvi}^e et au début du ^{xvii}^e siècle, accepte encore l'adjectif à fonction adverbiale, mais plutôt parce qu'il respectait la langue parlée, et non pas pour la latiniser :

Quand on lui demandoit son avis de quelque mot françois, dit Racan, il [Malherbe] renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au Foin, et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage (Brunot 1969 : 222-223)

Mais il voulait que l'adjectif employé comme adverbe soit toujours invariable, se départant ainsi de l'accord latinisant :

Certains adjectifs français s'emploient depuis des siècles en qualité d'adverbes, ainsi *clair*, *droit*, *ferme*, *fort*. Ex. : *chanter clair*, *marcher droit*, *parler ferme*, *crier fort*.

Malherbe adopte ces locutions. Non seulement il les emploie, mais il les impose. Il n'admet pas que Desportes écrive : *qui m'a coûté si chèrement* ; il faut dire *cela me coûte bien cher*, et non, *bien chèrement*.

Seulement il voudrait que l'adjectif ainsi employé fût considéré comme véritable adverbe, et qu'il devînt invariable dans tous les cas. De même qu'on dit elle parle *haut*, elle achète *cher*, on devrait dire aussi : cette victoire a été achetée *cher* et non *chère* (Brunot 1969 : 359–360)

Le dogme de l'invariabilité s'impose alors définitivement dans le discours métalinguistique et dans les grammaires. La discussion de ce principe conduit notamment aussi à la perte du fameux -s adverbial dans *avecques*, *donques*, *mesmes*, etc. au cours du XVII^e siècle. À présent, il semble que l'invariabilité n'ait même pas besoin de justification : « Parce qu'il est invariable, l'adverbe est à rapprocher des prépositions et de conjonctions (François *et al.* 2002 : 94) ». L'école en fait un cheval de bataille. Wilmet (1998 : 29) constate : « La fortune de l'adverbe à l'école française résulte de sa prétendue invariabilité ». Dans la première moitié du XVII^e siècle, Vaugelas accepte le dogme de l'invariabilité de l'adverbe (v. la citation de Vaugelas dans § 4.2), mais il se prononce aussi contre l'adjectif à fonction adverbiale et en faveur de l'adverbe en -ment, qui devient ainsi le seul adverbe considéré « de bon usage » :

Monsieur de Malherbe dit, *Allez tout beau*. Cette façon de parler ne vaut rien pour dire *tout doucement*, *tout bellement* (Vaugelas 1880 [=1647], vol. 2 : 417)

Selon l'analyse diachronique des données par Heise (1912 : 1024), c'est en effet aux XVII^e et XVIII^e siècles qu'on observe l'emploi le plus restreint des adjectifs-adverbes. Il ajoute que la plupart des grammaires modernes se réfèrent à cette époque, ce qui aurait eu des répercussions sur la représentation des adjectifs-adverbes dans les grammaires.

Avec ces traditions grammaticographiques et dogmatiques, l'adjectif-adverbe se retrouve entre le marteau et l'éclume. D'une part, le dogme de l'invariabilité de l'adverbe voudrait qu'il soit invariable dans les fonctions adverbiales (Malherbe), d'autre part, le fait de convertir directement un adjectif en adverbe, selon le dogme de la classe des mots, n'est pas accepté non plus (Vaugelas). On comprend que le langage se voulant correct ou soutenu prît ses cautions à l'égard de l'emploi de l'adjectif-adverbe, et notamment par rapport à l'accord.

Cependant, au XIX^e siècle, les entrées du présent dictionnaire montrent une tendance générale à l'accord, du moins dans les textes littéraires, quand l'adjectif est employé après le verbe. Ceci favorise, en premier lieu, et notamment dans le genre romanesque, le développement massif de la prédication seconde, acceptée parce qu'elle opère une modification sémantique du sujet ou de l'objet direct. Mais

on perçoit la même tendance – ou préférence – dans les emplois plutôt adverbiaux (v., par exemple, s.v. *passer rapide*), ce qui crée un effet stylistique de prédication seconde plutôt expressive que logique. La seconde moitié du xx^e siècle, qui tend à différencier la norme selon le code (oral ou écrit) et le registre, acceptera de nouveau plus facilement l'emploi invarié, tout en évitant l'emploi fréquent des adjectifs-adverbes dans l'expression écrite « correcte ».

Le rayonnement culturel de la France absolutiste contribue à ce que le principe de l'invariabilité et la préférence pour l'adverbe en *-ment* se répande dans les langues romanes, et pas seulement, puisque l'anglais, qui observe de près la discussion métalinguistique en France, finira aussi par préférer l'adverbe en *-ly* à l'adjectif à fonction adverbiale, qui était pourtant canonique en anglais médiéval (Hummel 2014a,b).

Le rationalisme des Lumières accepte ces principes, mais il critique l'emploi métaphorique « illogique » et donc abusif d'adverbes de phrase comme *naturellement* 'évidemment' ou *curieusement* 'étrangement', leur préférant les tours périphrastiques, plus concrets et logiques : *de manière naturelle*, *avec curiosité*. Dans une perspective déjà nettement scientifique, la *Grammaire générale et raisonnée* d'Arnauld / Lancelot (1676 : 76–77 ; cf. aussi Damourette / Pichon 1932–1951 : § 982) suggère une explication génétique :

Le desir que les hommes ont d'abreger le discours, est ce qui a donné lieu aux Adverbes. Car la plupart de ces particules ne sont que pour signifier en un seul mot, ce qu'on ne pourroit marquer que par une preposition et un nom : comme *sapienter*, sagement ; pour *cum sapientia*, avec sagesse : *hodie*, pour *in hoc die*, aujourd'hui.

Et c'est pourquoy dans les Langues vulgaires, la plupart de ces Adverbes s'expliquent d'ordinaire plus élégamment par le nom avec la preposition : ainsi on dira plutôt *avec sagesse*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec moderation*, que *sagement*, *prudemment*, *orgueilleusement*, *moderement*, quoy qu'en Latin au contraire il soit d'ordinaire plus élégant de se servir des Adverbes

Dans *L'Art de bien parler françois* (1696), Pierre de La Touche oppose au primat (« joug ») de l'usage celui de la raison qui, lui, favoriserait la périphrase (préface). L'usage se serait déclaré pour *armés à la légère* au détriment de *légerement armés* (vol. 2, p. 30). *Avarement* « ne vaut rien. On dit *par avarice*, *avec avarice* » (vol. 2, p. 35). Certains de ces tours périphrastiques sont devenus caractéristiques des textes argumentatifs (*de façon naturelle*, *avec curiosité*), tandis que d'autres leurs seront préférés dans le style littéraire soigné (*d'un œil* / *d'un ton* / *d'un air sévère* ; *sur un ton sévère* ; *d'un pas lent*, *le pas lent* ; *les yeux fermés*, etc.) (cf. Furukawa 2006 et Oueslati 2018).

L'usage moderne finit en effet par adopter une attitude réservée par rapport au développement productif des adverbes en *-ment*. Ceci a engendré la quasi-improductivité des adverbes en *-ment* dans le registre standard, phénomène déjà observé par Bally (v. § 17.1).

La préférence des normes linguistiques pour l'adverbe en *-ment* ou une périphrase adverbiale a eu comme contrepartie la marginalisation de l'adjectif à fonction adver-

biale. Sa productivité se limite aux registres sous-standards. C'est ainsi que les besoins d'économie de l'argot de la facturation incitent à la création d'un adjectif-adverbe nouveau à partir de la locution *faire un devis* :

En gros, j'me dis qu'il est tout à fait possible que la réalisation de tout ceci pour 3000 euros soit rentable, à condition de *faire simple* et de *bosser vite*... en conséquence de quoi tu ne chercheras pas à construire une vrai putain d'identité visuelle pour le dit évènement, mais tu te contenteras de faire du propre et pas cher. On peut très bien bosser comme ça (et du coup *deviser bas*) mais il faut en avoir conscience... (2015, s.v. *deviser bas*)

Le registre standard n'en admet qu'un petit nombre (*haut, bas, vite, fort*), ainsi que quelques expressions lexicalisées.

La méthode de la comparaison traductologique (Hummel 1998) et la comparaison de textes écrits dans les registres argotique, standard et élaboré-soutenu (Kofler 2007) confirment l'effet de la discussion normative sur le comportement linguistique. L'adverbe en *-ment* est nettement préféré par le registre standard, alors que le registre argotique – littéraire il est vrai – le refuse, lui préférant l'adjectif-adverbe. Le style littéraire élaboré-soutenu réduit également, mais dans une moindre mesure, l'usage des adverbes en *-ment*, pour profiter de la richesse expressive des adjectifs-adverbes et des périphrases. La préférence du standard pour l'emploi des adverbes en *-mente* a été constaté aussi pour l'italien (Bischoff 1970 : 45). Des attitudes rebelles peuvent se manifester dans les registres sous-standards, tel celui de la littérature argotique, mais l'usage standard se révèle assez sensible et docile par rapport au discours métalinguistique des grammairiens. Dans les journaux, on trouve, surtout, l'adverbe en *-ment* et les périphrases adverbiales, aussi bien en français qu'en italien (ou l'adjectif-adverbe est pourtant très présent dans les dialectes).

La tradition de l'accord adverbial, qui s'oppose aux normes du standard, est bien reflétée dans la discussion sur l'accord de *tout*, considéré adverbe par la tradition grammaticale (v. aussi le débat sur *fenêtres grandes ouvertes*, etc. ; v. § 17.2). Selon le juste sentiment de Gougenheim (1938 : 129–130), l'incohérence de l'usage actuel, qui veut que *tout* devant adjectif soit invariable au masculin et devant un adjectif féminin à initiale vocalique mais variable devant tout autre adjectif féminin, a résulté « d'un conflit entre le désir des grammairiens d'imposer l'invariabilité et l'usage linguistique qui maintenait l'accord ». « C'est toujours le même compromis. La 'logique' n'a pas triomphé entièrement, mais elle n'est point battue non plus » (Brunot 1922 : 680). En fait, la prononciation permet de conserver le dogme de l'invariabilité au masculin, invariable par définition, et avant voyelle, où la prononciation du *-t* final s'expliquerait par liaison (*tout ouverte* / *toute ouverte*), alors que l'astuce grammaticienne échoue dans *toute grande*. Il suffit de regarder les exemples cités par Brunot (v. § 17.2 ; cf. détails Brunot 1966–1969, vol. 3, deuxième partie : 469–471, et aussi l'étude récente de Bouard / Glikman 2018) pour voir que cette norme du français est à situer dans la suite des efforts entrepris à partir des *xvi^e* et *xvii^e* siècles pour imposer le principe de l'invariabilité, alors que la tradition – certes renforcée au temps de la

Renaissance – préférerait l'accord, si elle n'était pas tout simplement libérale à cet égard si l'on pense à l'ancien et au moyen français : l'accord était une option qui permettait de créer une cohésion thématique (v. § 4.7), voire d'obtenir des effets stylistiques très appréciés en littérature. Un regard jeté du côté des autres langues romanes, où l'astuce est bloquée par la prononciation systématique de la fin du mot, aurait suffi pour montrer que l'accord adverbial est une tradition romane : it. *tutta bella*, pt. *toda contente*. On observe quelques répercussions du discours normatif français sur l'espagnol, où l'on peut hésiter entre *toda contenta* / *todo contenta*, mais le premier est clairement préféré. Les données de ce dictionnaire mettent en évidence que la tradition de l'accord adverbial n'est pas morte (v. § 4 et le dépouillement des données dans Hummel 2017a, ainsi que Hummel 2015 sur l'espagnol). Ajoutons que l'emploi accordé ou invarié dans *nouveau(x) mariés*, inaudible, mais audible dans *nouvelles venues* n'a pas non plus disparu (Van Goethem 2010 ; cf. Tobler 1902 : 82 et Buridant 2019 : 302 sur l'ancien français). On peut regretter que la plupart de ces études analysent la diachronie interne de la langue, sans tenir compte des idées (normatives, dogmatiques, visionnaires) qu'on se fait de la langue à une époque donnée. Or, il est clair qu'on n'a pas affaire à de simples processus de grammaticalisation ou de changement impulsés de façon interne par la langue elle-même. La langue n'est pas une machine.

Finalement, le libéralisme – non seulement linguistique mais aussi culturel – se frayant de nouveau son chemin après la Seconde Guerre mondiale, les adjectifs-adverbes regagnent du terrain, au grand dam des « remarqueurs » modernes qui associent ce libéralisme à l'« américanisation de la société française », ciblant en premier lieu l'influence pernicieuse de la publicité :

On sait que le français contemporain, notamment dans le style publicitaire, tend à développer l'usage de l'adverbe court. Le goût de la brièveté se conjugue en l'espèce avec l'anglomanie (Moignet 1963 : 178)

Étiemble (1964 : 189) en fait un cheval de bataille dans sa lutte contre le « franglais ».

Langue jeune, langue nouvelle vague, langue new look, le sabir atlantick se devait de rénover la forme et la syntaxe de l'adverbe [...]. [...] ainsi le sabir emploie en fonction adverbiale l'adjectif du français. Ce faisant, il s'affirme courageusement atlantick : en anglais et en américain, l'adjectif s'emploie souvent tel quel en fonction adverbiale. Exemples : *poudrez-vous transparent* ; *habil-lez-vous pratique* ; *traité irrétrécissable* ; *il écrit économique*

Plus prudent, Giraud (1964) est prêt à accepter un certain nombre d'adjectifs-adverbes consacrés par l'usage et fonctionnellement justifiés, mais il en critique l'emploi abusif. Citons un passage de son article publié dans la rubrique « Pour la défense de la langue française » de la revue *Le français dans le monde* :

Mais il est des limites à ne pas franchir. Nous tenons *chauffer terrible, gesticuler terrible, rouler petit, écrire utile, voyager confortable, danser anglais, agir blanc*, pour des expressions laides, prétentieuses, choquantes et sans originalité, que n'excusent ni l'audace publicitaire, ni la recherche de brièveté frappante. En vérité, ce qui commande ici, c'est moins l'usage que la loi du moindre effort (1964 : 32).

Or, si l'on peut concevoir l'anglais comme modèle de certains textes publicitaires, on ne saurait étendre cette analyse à l'ensemble des adjectifs-adverbes qui profitent tout simplement du libéralisme de l'époque. Celui-ci est souvent associé au « langage jeune », mais il ne s'agit que d'une autre variante de la recherche d'un bouc-émissaire : influence de l'anglais, décadence « jeune ». Cependant, l'appréciation du langage jeune est ambivalente : il est aussi attrayant que critiqué, à une époque où tout le monde veut être jeune. En fait, le libéralisme se saisit de la communication informelle en général, donnant tout simplement un nouveau souffle à ce qui a toujours marqué la langue parlée : l'emploi de l'adjectif-adverbe dans les fonctions adverbiales, accordé ou non.

L'idée d'une influence, voire d'un emprunt à l'anglais, se maintient jusqu'à nos jours. Curieusement, les équivalents anglais ne sont jamais mentionnés :

Adjectif devenant adverbe. Empruntés à l'anglais : *il est vite, il joue utile, il voit large, il pense profond*. Nous pourrions aussi en rester à : *il est rapide, il joue utilement, il voit grand ou il voit loin* (ce qui n'est pas pareil), *il pense avec profondeur* (Berchoud 2011)

Notons que l'emploi adjectival de *vite* remonte plutôt à l'ancien français qu'à l'anglais moderne (Hummel / Kröll 2005).

17.4 Le français au Canada et en Louisiane

Les dialectes de France étant réduits à peu de chose (v. cependant l'étude des traditions dialectales de l'adjectif-adverbe employé comme modifieur d'un adjectif par Deutschmann 1959), il convient de porter le regard sur les variétés du français d'outre-mer – variétés secondaires du français exportés de l'Hexagone – pour retrouver la tradition orale. En l'occurrence, le français de Louisiane présente un cas idéal, dans la mesure où cette variété a évolué dans l'isolement complet, après la guerre de Sécession, sauf peut-être pour les élites, et, surtout, en dehors de l'enseignement scolaire du français. Dans leur grammaire du français de Louisiane, Conwell / Juilland (1963 : 180) constatent :

Many LaF [Louisiana French] adjectives may function adverbially, e.g. [...] *ça halait lourd* [...], *les autres les fait différent* [...], *il guettait content* [...]

Les adverbes en *-ment* ne sont pas mentionnés.

Nous pouvons également tourner notre regard vers le Canada. Citons au hasard quelques exemples du corpus acadien inédit de Wiesmath, aimablement mis à notre disposition (Hummel 2000 : 430 ; cf. Wiesmath 2006) :

une fois que vous la vendez *légal*
 c'était engraisée *naturel* là
 l'étoèle pis les choses qui brillent euh *positif* à l'intérieur de nous-autres
 on pourra en parler un petit peu plus *profond*
 ton animau grandissait *naturel*

Ces exemples mettent en lumière une productivité pleinement développée. Nous avons affaire à une règle grammaticale en pleine vigueur. Les adjectifs employés dans ces exemples ont été empruntés au latin par voie savante. Ils ont été repris par la suite par la langue parlée. Ce processus est sensiblement analogue à celui des adverbes en *-ment* correspondants qu'on trouve dans l'usage hexagonal : *légalement*, *naturellement*, *positivement*, *profondément*. Il ne s'agit pas non plus d'adjectifs très courts. Ils s'écartent donc de la tendance hexagonale à employer surtout des adjectifs monosyllabiques pour les fonctions adverbiales. En fait, ces exemples fonctionnent exactement comme l'adverbe roumain, qui utilise les adjectifs à fonction adverbiale comme adverbe canonique, ou comme l'adverbe allemand : tout adjectif peut être adverbe, pour long qu'il soit, si leur sémantique le permet. Rappelons aussi le discours oral d'un soldat français des années 1950 :

il savait exécuter l'ordre pour l'avoir fait *antérieur* (Yvon, exemple oral de 1950, v. Hummel 2009)

Il paraît donc que l'emploi d'adjectifs d'origine savante dans une fonction adverbiale est un trait qui unit les parlers régionaux de France avec ceux de l'Acadie (cf. Neumann-Holzschuh / Mitko 2019 : 264).

Si l'on regarde l'envers de la médaille, il s'avère que la fréquence des adverbes en *-ment* modifieurs de verbes progresse dans le corpus de Wiesmath avec le degré de distance communicative du texte, tout en restant inférieure à celle des adjectifs-adverbes (Hummel 2000 : 431).

Plus récemment, Neumann-Holzschuh / Mitko (2019) ont examiné l'hypothèse de la préférence pour l'adjectif-adverbe au détriment de l'adverbe en *-ment* dans le Nouveau Monde avec des données orales provenant de variétés nord-américaines, notamment du Canada et de Louisiane. Les auteures ont largement confirmé cette hypothèse en y ajoutant deux facteurs qui vont dans le même sens. D'une part, il faut attirer l'attention aussi sur les différences entre les variétés. De ce point de vue, c'est encore la variété la plus exposée aux efforts de standardisation, celle du Québec, qui montre une plus forte pénétration de l'adverbe en *-ment*. D'autre part, les jeunes, plus scolarisés, sont plus enclins à employer l'adverbe suffixé que leurs aînés. Pour une fois, ce n'est donc pas la faute du langage des jeunes si l'adjectif-adverbe devient plus fréquent.

17.5 La reconstruction diachronique de la tradition orale

Ces observations revêtent un grand intérêt pour la reconstruction diachronique de la tradition orale du français de France. Il est généralement accepté que les variétés citées ci-dessus continuent les traditions orales de la France du XVII^e siècle – voire d'avant, si l'on admet que ces traditions orales étaient encore assez proches de l'ancienne langue –, notamment celles du Centre-Ouest, de la Normandie / Perche et de l'Île de France (cf. Mougeon / Beniak 1994). Cette observation générale a été confirmée par notre micro-analyse diachronique de *vite* / *vitement* (Hummel / Kröll 2015). Or, le XVII^e siècle est surtout connu comme celui de l'apogée des adverbes en *-ment*, à tout le moins dans les sources écrites. Par conséquent, il semblerait qu'au XVII^e siècle un écart énorme se soit creusé entre les traditions orale et écrite dans le domaine de l'adverbe de manière.

On pourrait donc avancer l'hypothèse selon laquelle l'adjectif à fonction adverbiale prédominait au XVII^e siècle dans la langue parlée. Cela est moins surprenant qu'il n'y paraît de prime abord, puisqu'un Acadien lettré d'aujourd'hui, qui parle comme dans les exemples cités ci-dessus, privilégierait sans doute les adverbes en *-ment* à l'écrit. On observe une situation similaire dans les dialectes britanniques (Tagliamonte / Ito 2002) et aussi dans l'espagnol et le portugais d'Amérique où les adjectifs à fonction adverbiale sont l'option par défaut dans la communication orale informelle, même chez les locuteurs ayant accompli des études supérieures, alors que les mêmes personnes les éviteront largement dans l'écriture « correcte » (Hummel 2002, 2013c). Ajoutons que le fait de préférer *aller directement* à *aller direct* dans un texte du standard écrit est une pratique quotidienne en France.

17.6 L'adjectif-adverbe comme adverbe de phrase : copie analogique de l'adverbe long et / ou dynamique propre ?

S'il est vrai que *parler hautement*, employé couramment dans l'ancienne langue, du moins dans les textes écrits, est formé à partir de la variante plus ancienne, *parler haut*, il existe d'autres adverbes de Type B qui sont nés à un moment où le substrat populaire des adjectifs-adverbes n'avait plus la force d'impulser les changements diachroniques. C'est notamment le cas de nombreux adverbes de présentation subjective du discours (adverbes de phrase, d'intensité, de cadre, etc.) qui surgissent en français moderne, et notamment à partir des XVIII^e et XIX^e siècles (Hummel 2013b, 2018c). Il s'agit d'adverbes du type *évidemment*, *absolument*, *curieusement*, *naturellement*, etc. Même si l'adverbe lui-même est plus ancien, les nouvelles fonctions « de phrase » ou « énonciatives / d'énonciation » ne s'établissent généralement qu'en français moderne. De plus, il s'agit d'unités préférées à l'oral. On ne s'étonnera donc pas de les retrouver à un moment donné aussi sous la forme d'un adjectif-adverbe (cf. aussi Grundt 1972 : 44–46, 375) :

Normal, il pouvait pas savoir.
Curieux, il m'a pas appelé.
Sérieux, elle t'a dit ça ?

On les trouve notamment dans le même registre informel où prolifèrent également les adjectifs-adverbes modificateurs de verbes :

La blancheur au carré. Une formule qui semble *tout droit* sortie d'une publicité pour la lessive. *Normal*, c'est le cas. Dès 1953, c'est Persil qui ouvre le bal. *Persil lave plus blanc... donc plus propre* ! Et qui récidive en 1959 en lançant *Voici Super Persil qui lave encore plus blanc que Persil* (Delphine Gaston, *Nos 500 expressions populaires préférées*, 1953, s.v. *laver propre*)
 Ils s'bouffent des yeux tout leur temps, sans rien dire... Ils *en auraient trop long, probable* !
 (Francis Carco, 1914, *Jésus-la-Caille*, s.v. *avoir long*)

ça vient clair de l'utilisation des VST (CW, s.v. *venir clair*)

Bedijs (2012 : 251) cite « *j'aime moyen* coucher avec les garçons », où l'on pourrait voir un rapport génétique qui part de l'adverbe long, *moyennement* (cf. « L'Élysée *apprécie moyen* », *Libération* (7.7.1989), cité d'après Noailly 2010 : 190). Citons aussi le cas, récemment très discuté, de *sérieusement* et *sérieux* (*Sérieusement / sérieux, elle a dit ça ?*) (Álvarez-Prendes 2014). Le transfert analogique de la fonction de l'adverbe en *-ment* à un adjectif-adverbe s'observe toujours quand le mot passe au registre oral-informel.

Il est donc important de noter que chez ce type d'adverbe de phrase, la forme longue précède historiquement l'adverbe court. Ceci ne veut cependant pas dire que l'adjectif-adverbe soit une forme tronquée de l'adverbe en *-ment* (v. § 7) : la troncation de *sérieusement* donne *sérieuse*, pas *sérieux*. Mais on ne saurait nier que le système monocatégoriel peut copier par analogie des modèles offerts par le système bicatégoriel.

Le Corpus Web fournit des exemples pour ces adverbes de phrase :

Et là, *trop bizarre*, elle regarde si sa supérieure hiérarchique la regarde et me *conseille tout bas* d'acheter un billet de bus (2014, s.v. *conseiller bas*)
Sérieux t'en a pas marre ? Qu'est ce que tu viens me citer encore alors que je suis un des seuls ici à *défendre forte* ? (2015, s.v. *défendre fort*)
Vrai, beaucoup *se détournent tout court* de la location avec les impayés notamment (2015, s.v.)
Bref, tout ça pour dire que la vie est belle ici...même si on *se gèle dru* ! (2015, s.v. *geler dru*)
 Je prie pour que ce ne soit que l'embrayage qui est peut-être mal réglé (il *mord haut* sur la pédale d'ailleurs... *normal* ?) mais le problème est qu'il va s'user prématurément en patinant de la sorte... (2015, s.v. *mordre haut*)

Les exemples avec *bref* et *vrai*, qui ne sont pas de création récente, montrent cependant que du point de vue fonctionnel l'adjectif-adverbe n'a pas besoin d'un modèle en *-ment* et qu'on peut l'associer également à des variantes du type *c'est vrai*. Dans le dernier exemple, on peut remplacer *normal* ? par *c'est normal* ? mais pas par *norma-*

lement. Ceci n'empêche que le modèle en *-ment* joue un rôle dans un nombre considérable de cas.

Notons que le roumain, qui emploie l'adjectif à fonction adverbiale dans le registre standard, a introduit au XIX^e siècle les adverbes de phrase *normal*, *curios*, *logic*, *inadmisibil*, *evident*, *probabil*, etc. à partir notamment de modèles français en *-ment* (Chircu 2008 : 123–126). Le résultat est le même qu'en français parlé informel :

Normal, că e fiică-mea. 'Normal, c'est ma fille'

Probabil vine dintr-o familie bună. 'Il est probablement de bonne famille'

Citons aussi au hasard quelques exemples captés de l'espagnol parlé qui mettent en évidence que le phénomène se trouve dans les langues romanes en général :

Fácil vienen diez personas 'dix personnes viennent facile(s)'

Lo digo *general* 'Je le dis (Je veux dire) en général'

Nos llevamos *perfecto* 'On s'entend parfait(ement)'

Un exemple paradigmatique, du point de vue historique, est l'angl. *real good* 'vraiment bon' qui apparaît d'abord dans le discours savant comme calque du latin (angl. *really* formé sur lat. *realiter*), avant d'adopter aussi la forme de l'adverbe court au fur et à mesure qu'il a passé de la langue soutenue au registre oral-informel des dialectes britanniques, et notamment, par la suite, à l'anglais américain (Hummel 2014a, 2013b).

L'étude de Zribi-Hertz (2015) de l'adjectif *grave*, déjà mentionnée au § 7, montre qu'il peut y avoir d'autres cas de copie analogique. L'irruption de l'emploi adverbial de *grave* dans le passé récent se traduit clairement dans les données de ce dictionnaire où les exemples proviennent surtout du Corpus Web. Elle est donc postérieure à l'emploi de *gravement*. Il ne faut pas oublier, cependant, les nombreuses attestations de *grief* adverbial en ancien français (cf. aussi *greu* en roumain, v. § 13). On est tenté de comparer la diachronie de *grave* avec celle de *rapide*, analysée dans Hummel / Kröll (2015). Il s'agit d'emprunts du temps de la Renaissance. Les adjectifs empruntés ont donc suivi la mode de l'époque en formant d'abord un adverbe en *-ment*. L'emploi de l'adjectif-adverbe est un corrélat postérieur qui accompagne leur popularisation. Or, si copie il y a eu, la riche polyfonctionnalité mise en évidence par Zribi-Hertz montre que le système monocatégoriel développe une dynamique propre. L'adjectif-adverbe *grave* est loin de se limiter aux contextes où *gravement* est employé. On peut donc également penser que les fonctions adverbiales prolongent tout simplement l'emploi de l'adjectif *grave* lui-même, sans imiter celui de *gravement*. En effet, *grave* remplit toutes les conditions nécessaires : il est court et il appartient au lexique fondamental.

La « contamination » analogique des Types A et B constitue, en tout cas, un phénomène secondaire qui est le fruit de la coexistence et concurrence des systèmes monocatégoriel et bicatégoriel dès les origines de la langue française. On observe aussi bien le développement d'adverbes plus corrects (type *parler haut* > *hautement*)

que l'assimilation de modèles offerts par des adverbes en *-ment* au système monocatégoriel (*sérieusement* > *sérieux* [adv.]). À partir de possibles effets analogiques qui peuvent se trouver à l'origine de tels processus, les systèmes suivent leurs logiques propres. *Hautement* / *bassement* acquièrent ainsi des acceptions spécifiques, figurées – mais seulement à partir du XVIII^e siècle (Gamillscheg 1957 : 527) –, et l'usage de *grave* et *sérieux* dépasse largement le cadre du calque des adverbes longs. Tout ceci s'insère dans les tendances générales qui peuvent changer au cours de l'histoire (affinité flexive pendant la Renaissance, invariabilité puriste et rationaliste, découverte des registres populaires au XIX^e siècle, libéralisme du XX^e siècle), sans parler des préférences individuelles ou situationnelles des locuteurs.

17.7 L'irruption de la tradition orale informelle dans la littérature et sur Internet

L'analyse différenciée de ce qui est correctement appelé « adjectifs employés adverbialement » dans *Le bon usage* distingue un groupe – en principe commutable avec l'adverbe en *-ment* formé à partir du même adjectif – du reste des adjectifs-adverbes (Grevisse / Goosse 2016 : § 963). Mis à part l'emploi familier général de *direct* et *pareil*, cet usage serait plutôt propre au « français populaire de Paris » (§ 963e). Mais il s'agit d'une propriété du français informel tout court. L'attribution à ce registre est sans doute due à la littérature argotique citée par Grevisse / Goosse qui reflète cette pratique, souvent de façon exagérée (cf. Kofler 2007, Rainer 1985). L'exagération est inévitable dans ce genre littéraire. La comparaison avec n'importe quelle transcription d'une conversation informelle met en évidence que la littérature argotique, écrite par nature, présuppose un effort considérable d'élaboration. Or, cette élaboration crée des nécessités surtout descriptives qui ne sont pas habituelles dans les conversations naturelles. Il faut donc créer des adverbes de manière. Recourir trop souvent aux adverbes en *-ment* constituerait une rupture de style. C'est tout le défi des romans de Céline. D'où de nombreux adjectifs-adverbes calqués sur des adverbes en *-ment*, que l'on veut éviter. Ceci donne évidemment l'impression d'avoir affaire à des adverbes en *-ment* « réduits ». Dans ce contexte, il convient de mentionner l'effort du roman naturaliste au XIX^e siècle pour dénicher le langage du peuple, mais sans l'élan d'élaboration innovatrice de la littérature argotique. Nous devons à Robert (1886 : 109–124) un beau témoignage. Comme il prend comme point de départ le français classique (« la langue de notre siècle est bien différente de celle de l'âge classique »), on ne s'étonne guère que l'auteur constate « l'invasion croissante des termes populaires, grâce au roman moderne » ; « la langue moderne, plus vive dans ses allures, préfère, à ce qu'il semble, l'adjectif là où, à l'ordinaire, on serait tenté d'employer l'adverbe ». Pour critique qu'il soit, Robert perçoit bien que ces termes populaires ne font que donner une nouvelle vie à de vieilles traditions réprimées par la langue classique (cf. Hunnius 1975).

Quant à l'accord de l'adjectif-adverbe, celui-ci semble céder du terrain au ^{xx}e siècle, mais seulement dans les styles standard et littéraire (hors argot), et uniquement quand la fonction adverbiale est clairement perçue ou voulue. Autrement dit, le ^{xx}e siècle tend à faire le départ entre la prédication secondaire, adjectivale et accordée, d'une part, et l'« adverbe court », considéré « adjectif adverbialisé », de l'autre. C'est, en fait, l'analyse préférée par l'enseignement. On peut donc penser que le développement normatif commence à se faire sentir dans le standard et le bon usage. Les analyses de la linguistique dite « descriptive », qui s'avère en fait dogmatique à chaque fois qu'il s'agit de séparer l'adjectif de l'adverbe, jouent ici en faveur de la norme. Il faudrait sans doute procéder à une analyse plus systématique des données, mais un petit sondage confirme l'impression causée par la rédaction des articles (v. remarques s.v. *couper court*). Par contre, le registre familier se montre assez libéral au ^{xx}e siècle, admettant aussi bien l'emploi invarié que l'accord. On observe notamment l'usage d'un schéma, minoritaire mais assez systématique, du type *la chanter fausse, forte, juste* (une chanson), donc une construction transitive où l'accord se fait selon le genre et le nombre de l'objet direct, comme dans les dialectes méridionaux de l'Italie (v. § 4.6).

L'inclusion dans ce dictionnaire de données provenant de recherches (Google) sur Internet pour documenter l'emploi informel des adjectifs à fonction adverbiale est un des défis de cet ouvrage. En effet, la recherche de ces adjectifs nous conduit très souvent directement vers des forums où les messages sont écrits dans un langage spontané, peu contrôlé mais souvent proche de la langue parlée informelle. Ce type d'approche offre des données utiles pour compenser le biais « écriture, littérature, standard, correction » des études traditionnelles (Taylor 2012 : 17 et suiv.). L'accord adverbial du type *les gars jouent forts*, éliminé au ^{xvii}e siècle, réapparaît avec vigueur dans ce type de données, sans souci littéraire.

18 Conclusion

Cette introduction linguistique a présenté une synthèse des travaux du *Groupe de recherche sur l'interface de l'adjectif et de l'adverbe dans les langues romanes*. Nous avons mis en évidence que l'adjectif-adverbe appartient à la classe de mots de l'adjectif. Cet adjectif peut, selon sa position syntaxique, assumer aussi des fonctions syntaxiques adverbiales. Il serait d'ailleurs beaucoup plus facile si, dans l'élaboration de corpus catégorisés, l'on classait l'adjectif-adverbe simplement comme adjectif, même dans des cas à forte tendance adverbialisante tels *fort* et *vite*, au lieu de vouloir trancher, dans chaque occurrence, s'il s'agit d'un adverbe ou d'un adjectif. La position syntaxique permettrait de distinguer et de trouver dans les documents numériques les fonctions possiblement adjectivale (*une piste vite*) et adverbiale (*elle court vite*) ; on pourra les passer ensuite au peigne fin pour discerner, par exemple, prédicat second et adjectif-adverbe. On aurait ainsi syntonisé théorie et empirie.

La tradition d'employer l'adjectif dans des fonctions adverbiales est la plus ancienne et commune *tradition orale* des langues indo-européennes. Cette tradition repose sur un système monocatégoriel où l'adjectif sert aussi bien à la modification des substantifs qu'à celle d'autres unités (Type A). Or, depuis le grec ancien, la culture occidentale a créé une tradition de *systèmes d'écriture* qui essaient d'imposer la séparation de l'adjectif et de l'adverbe en termes de classes de mots, soit en ajoutant un suffixe à l'adjectif pour former l'adverbe (système bicatégoriel de Type B), soit – plus tard dans la diachronie – en ajoutant le dogme de l'invariabilité de l'adverbe dans les cas où il est identique à l'adjectif. Cette différence fondamentale des traditions orale et écrite, de l'informel et du standard, crée un jeu de va-et-vient par lequel la tradition orale se voit réprimée à chaque fois qu'un système d'écriture lui est superposé – *a fortiori* si celui-ci est standardisé – pour prendre un nouveau souffle quand ce système écrit disparaît ou quand ses normes font place aux idéaux de richesse expressive, de la beauté du langage populaire au goût de l'autochtone ou du libéralisme. De même, le système monocatégoriel a persisté dans les variétés où la tradition orale est restée forte : dialectes, argots de métiers, langage parlé informel. Pour le roumain, la standardisation est venue trop tard, au XIX^e siècle, pour éradiquer le système monocatégoriel. On l'a essayé, certes, mais la tradition orale était trop forte. On a donc canonisé l'adjectif-adverbe. Le système monocatégoriel est également presque exclusif dans les variétés de l'Italie centre-méridionale et en Sardaigne. C'est ainsi qu'on perçoit que, suite à la création précoce d'une écriture néolatine, l'emploi du suffixe adverbial *-ment(e)* est une tradition qui est confinée aux langues romanes occidentales (l'italien standard les suit dans ce domaine), ce qui montre que l'évolution du latin ne s'explique pas simplement par la diachronie interne des langues néolatines mais aussi par leur contexte culturel. Notons également que les langues germaniques sont restées fidèles, du moins pour l'essentiel, au système monocatégoriel. La grande exception est l'anglais. Le système monocatégoriel, qui était canonique en anglais médiéval, a été remplacé par le système bicatégoriel avec le suffixe adverbial *-ly*. Toutefois, les dialectes britanniques conservent très clairement le système monocatégoriel. De plus, dans l'anglais du Nouveau Monde, et notamment aux États-Unis, où la tradition orale s'avère plus forte, on emploie également l'adjectif-adverbe plus fréquemment que dans le standard britannique, de même que le français dans le Nouveau Monde par rapport à la France. La même situation se reproduit encore pour l'espagnol et le portugais en Amérique.

Si l'on veut comprendre l'histoire de l'adjectif-adverbe français, il faut la situer dans ce contexte. On se rend compte alors que l'analyse des efforts d'enrichissement, de purification et de standardisation qui ont marqué notamment le français de l'Hexagone est indispensable pour comprendre aussi bien l'essor de l'adverbe en *-ment* que les avatars de l'adjectif-adverbe qui en reçoit les contrecoups. Ce contexte général est également important pour prendre conscience de l'insuffisance des corpus écrits. En effet, nous avons vite observé que les données de Frantext nous confrontaient à un problème de lacunes situées grosso modo entre 1550 et 1750, confirmant ainsi une

observation déjà faite par Heise (v. § 17.3). On peut y voir le contrecoup des tendances latinisantes de la Renaissance qui favorisaient l'adjectif-adverbe (accordé), critiquées par le purisme, ainsi que celui de l'apogée de l'adverbe en *-ment*. Malherbe s'y oppose, dès la fin du xvi^e siècle, mais il n'imposera pas son point de vue, sauf pour l'attitude de prudence puriste par rapport à l'usage du français en général qui rattrapera aussi l'adverbe en *-ment* dont on critiquera les excès. Bally finira, au xx^e siècle, par constater la prudence qui tend à restreindre l'emploi de l'adverbe en *-ment* aux unités qui « sont dans le dictionnaire ». L'intérêt porté, à partir de la seconde moitié du xix^e siècle, à la langue du peuple, notamment par le genre textuel du roman, contribue à la renaissance de l'adjectif-adverbe, mieux dit, à sa visibilité dans un corpus comme Frantext où la plupart des occurrences sont attestées à partir de ce moment. S'y ajoutera le libéralisme de la seconde moitié du xx^e siècle, souvent considéré « américanisant », qui favorisera l'adjectif-adverbe, dont l'usage est parfois attribué au langage publicitaire ou au langage jeune. L'avènement de la communication par Internet a permis à ce dictionnaire d'attester l'importance de l'adjectif-adverbe dans le discours informel et spontané, et souvent exempt de contrôle postérieur, comme c'est le cas dans les textes disponibles pour les études diachroniques.

Que fait ce dictionnaire dans tout cela ? Il se limite, avant tout, à l'attestation d'occurrences, à la documentation de la richesse d'usage de l'adjectif-adverbe. Il ne reflète cependant pas l'histoire ni en termes quantitatifs ni en termes de variétés ou de registres. Le fait même d'avoir comblé des lacunes va à l'encontre de toute interprétation critique objective de ce que représente, par exemple, un corpus comme Frantext par rapport à la diachronie de la langue française dans son ensemble, sans parler du fait que les données offertes par Frantext ont, elles aussi, évolué depuis 2002, moment où nous avons commencé ce dictionnaire. D'autre part, le dictionnaire aurait échoué, du moins en partie, s'il s'était limité aux données de Frantext. Le dictionnaire est plus une œuvre d'art, si j'ose dire, qu'une étude scientifique. Force est donc de constater que le dictionnaire ne saurait remplacer l'étude rigoureuse de corpus bien définis. Mais ceci doit se faire ailleurs.

19 Perspectives de recherche : l'adverbe du Type C

Je ne reviendrai pas sur ce qui s'ensuit des limitations mises en évidence dans la section précédente. J'insisterai plutôt sur un fait assez négligé qui constitue désormais le centre des intérêts de notre groupe de recherche : l'adverbe du Type C (v. § 2.2), donc les adverbiaux avec préposition. Si l'on ne peut pas faire l'histoire des adjectifs-adverbes (Type A) sans celle des adverbes en *-ment* (Type B), on ne peut pas non plus analyser ces deux types sans tenir compte de ce que nous appelons la « troisième voie », c'est-à-dire le rôle des groupes prépositionnels à fonction adverbiale (Type C), tels à *la douce*, *pour sûr*, *avec élégance*.

Les adverbiaux du Type C ont été assez négligés par la recherche grammaticale, surtout dans une perspective historique (avec l'exception récente de la GGHF 220 : 878–885). C'est que pour le grammairien il s'agit soit de paraphrases, donc d'unités secondaires par rapport aux classes de mots, soit de locutions figées, donc une affaire de lexicologie. Or, la priorité donnée aux classes de mots n'est qu'un dogme grammatical qui entrave la recherche objective. Dans les langues créoles, par exemple, il est complètement inopérant, suite aux processus de restructuration (Neumann-Holzschuh / Mitko 2019 : 263, Ludwig 1996 : 141–192). Le passage du latin aux langues néolatines implique également des restructurations. Il faut donc observer tout d'abord comment la langue réalise *les fonctions* avant de procéder à un classement catégoriel en termes de classes de mots. Du point de vue fonctionnel, *à la douce* n'est pas « moins fonctionnel » que *doucement*, et surtout pas « inférieur » aux classes de mots. Il faut sans doute discuter les différences sémantiques, syntaxiques et de registre, de *doucement*, *à la douce*, *en douceur*, etc., mais il s'agit là d'un second pas. Y a-t-il synonymie avec l'adjectif-adverbe, du moins au départ ? Les prépositions servent-ils à donner une orientation spécifique, et possiblement systématique, au type de modification ? Quant au classement comme locutions (figées), on verra qu'il s'agit d'un point de vue largement dominé par la perspective du présent. À l'instar de l'adjectif-adverbe, que nous avons pris l'habitude de voir comme adverbe court plutôt lexicalisé, le Type C a également été marginalisé au cours de l'histoire. Suite à la perte d'une bonne part de sa productivité traditionnelle, très libérale, le Type C a été réduit à un fonds de « locutions figées » du type *à la douce*. C'est du moins ainsi qu'il est perçu à présent.

Bien que l'inventaire des structures que l'on peut attribuer au Type C soit plus vaste, comprenant notamment aussi, et surtout, les structures du type « préposition + substantif » (*avec élégance*), nous nous intéressons aux seules structures comportant un adjectif, donc à « préposition + adjectif » (PA). Selon certains auteurs, les structures PA auraient été complètement absents du latin (classique) (v. l'état de la recherche dans Hummel *et al.* 2019). Même si les recherches plus poussées nous obligent à modifier ce constat rigoureux (Porcel Bueno, à paraître, Solari Jarque, en préparation), il faudra attendre le développement des langues néolatines pour voir surgir les PA, mais alors massivement, dès les premiers siècles de documentation des langues romanes. Selon Codita (2016 : 13–17), il s'est agi du principal recours productif employé dans le processus de l'élaboration-enrichissement de la langue espagnole (écrite). L'analyse des textes dépouillés par Hummel (2014b) pour la *Sintaxis histórica* de Company Company (2014), va dans le même sens. Nous avons pu constater que pratiquement tous les adjectifs-adverbes (Type A) avaient des pendants prépositionnels (Type C), équivalents (ex. fr. *couper ras* / *couper à ras*) ou sémantiquement différents (cf. fr. *léger* / *à la légère* / *de léger*). N'ayant pratiquement pas existé en latin, il était normal de penser que ces PA avaient surgi dans le cadre du fameux processus analytique qui a marqué la transition du latin, langue synthétique, aux langues romanes, plus analytiques (pour une analyse plus différenciée de ce processus « analytique » v. Ledgeway

2012). Il était normal aussi de penser que ce processus a pu se greffer sur l'adjectif-adverbe qui se trouvait en plein essor en latin tardif. En effet, si pour chaque adjectif-adverbe nous avons trouvé une ou plusieurs variantes du type PA, ceci ne s'observait pas du côté de l'adverbe en *-mente*.

Quant au français, on ne trouve que quelques observations dans les grammaires et les travaux linguistiques (Hummel *et al.* 2019). Cependant, une étude plus détaillée sur les variantes de *vrai* a mis en évidence l'emploi de nombreuses variantes prépositionnelles (Hummel 2018a,b). À l'instar de l'adjectif-adverbe, ces PA se montrent plus résistants dans le français parlé au Canada : *pour vrai, pour de vrai, pour le vrai, à vrai*. On ne saurait donc confirmer l'appartenance de *pour de vrai* / *pour de faux* au seul langage enfantin (Noailly 2010 : 191). À défaut d'une documentation suffisante dans les grammaires, nous avons dépouillé le toujours très riche dictionnaire de l'ancien français de Tobler / Lommatzsch (1925–2002) (v. Hummel *et al.* 2019) :

<i>bon</i>	<i>en bon, de mon bon</i>
<i>chier</i>	<i>a chier, a chier ou a vil</i>
<i>droit</i>	<i>à droit, au droit (de), de droit, en droit</i>
<i>cort</i>	<i>de cort</i>
<i>grant</i>	<i>en grant, en grande, en grant de</i>
<i>large</i>	<i>au large, a large</i>
<i>lonc (lieu)</i>	<i>le lonc de, del lonc de, de lonc en lonc, de lonc et de lez, de lonc et de travers, au lonc de, tout au lonc, en lonc, par lonc</i>
<i>lonc (temps)</i>	<i>a lonc, au lonc de, a la longue, de lonc</i>
<i>petit</i>	<i>un petit, a (bien) petit, a petit de, de petit, par un petit, petit a / et petit</i>
<i>parfont</i>	<i>de parfont, en parfont</i>
<i>seri</i>	<i>a seri, au seri, en seri</i>
<i>soef</i>	<i>a soef</i>
<i>vil</i>	<i>a vil, por vil</i>
<i>voir</i>	<i>a voir, de voir, en voir, par voir</i>

La richesse productive du Type C ressort clairement de ces données. Citons aussi la GGHF (2020 : 917) : « (*de legier* au 15^e s. 'facilement', *en apert* 'clairement', *par exprés*, *au fort*, etc.), sont fréquemment employés également ». Or, on constate d'emblée que le français moderne ne dispose plus de la même richesse de variation. On a donc encore affaire à un processus de sélection diachronique, plutôt que d'évolution. C'est ainsi que l'édition de Genève (1478) de *Mélusine* remplace « leurent la lettre tout en hault » (s.v. *lire haut*), qui se trouve dans le manuscrit de l'Arsenal (1^{er} quart xv^e), par « leurent la lettre tout hault ». En effet, l'emploi de *en haut* au sens de 'à haute voix' s'est perdu au cours de l'histoire. L'exemple montre cependant que cet emploi existait. Le français s'insère ainsi dans une dynamique tout à fait panromane (v. Hummel *et al.* 2019). La dynamique panromane du Type C exclut pratiquement l'hypothèse d'une influence spécifiquement germanique sur le français, hormis de possibles cas particuliers (cf. cependant Buridant 2019 : 802). C'est l'ensemble des langues romanes qui s'est engagé dans ce type de formation d'adverbiaux durant la transition latino-romane.

Si sélection négative il y a eu, ceci ne veut pas dire qu'on n'apprécierait pas, le cas échéant, l'usage du tour prépositionnel. C'est ainsi que *présentement* a été banni du bon usage du français de France ; on lui préfère plutôt à *présent*. Les rationalistes de Port-Royal, nous l'avons vu (v. § 17.3), préconisaient l'emploi des adverbiaux avec préposition pour combattre l'emploi abusif au figuré des adverbes en *-ment* : avec *curiosité* pour *curieusement* (cf. Nyrop 1979 : § 109). De même, le style littéraire soigné apprécie les adverbiaux « périphrastiques » tels *d'un œil sévère*. La réalité est donc complexe. Cependant, il est clair que les langues romanes naissent avec dans leur bagage une pléthore d'adverbiaux avec préposition. Cette richesse incontrôlée a disparu, du moins de l'usage écrit, sauf pour le roumain, moins influencé par standardisation de bonne heure (v. *infra*).

Il faut considérer l'essor des structures « préposition + adjectif » dans la transition du latin aux langues romanes comme étant un phénomène plutôt marginal face aux structures « préposition + substantif » et « préposition + préposition / adverbe ». Cette dernière, du type *dedans*, est plutôt populaire. Ses variantes prolifèrent dans toutes langues et variétés romanes (cf., pour l'ancien français, Buridant 2019 : 807, et Fagard 2012, pour la diachronie et la différenciation sémantique), et tout particulièrement dans celles qui reposent sur une tradition orale plus prépondérante, telle le roumain, qui aime ces combinaisons (e.g. *de-a lungul* – '~ *de-à-long* + article déterminé postiche', *dedesubt* '*de-de-sous*', *pe de-a ntreag* '*sur-de-à-intégral*-article déterminé postiche = *complètement*' ; v. l'analyse détaillée de Chircu-Buftea 2011 : 110–118). Ledgeway (2009 : 710–715 et 729–733) a réuni une documentation très riche pour le napolitain. Citons aussi deux exemples français avec combinaison de prépositions :

J'avois déjà reçu quelques coups, qui me mettoient tout en sang, lorsque je me jettay bas *de dessus elle*, et je passay quelque temps à voir leur combat (Gabriel de Foigny, 1676, *La Terre australe connue*)

Et là, celui qui mieux sa lèvre poseroit

Dessus la lèvre aimée, et plus fort baiseroit,

Ou soit d'un baiser sec, ou d'un baiser humide,

D'un baiser court ou long, ou d'un baiser qui guide

L'ame *desur* la bouche, et laisse trespasser

Le baiseur qui ne vit sinon que du penser (Pierre de Ronsard, 1578, *Le Second Livre des amours*)

Les structures avec adjectif ont été entraînées par cette dynamique. On voit d'ailleurs bien, dans les exemples de Tobler / Lommatzsch cités ci-dessus, que ce sont les adjectifs-adverbes de temps et de lieu qui ont créé le plus grand nombre de variantes (cf. GGHF 2020 : 879).

Selon les données de la GGHF (2020 : 884–885), le Type C est devenu de plus en plus fréquent au cours de l'histoire, et notamment en français moderne. Or, cette grammaire considère surtout les types « préposition + nom » (ex. *en raison de*) et « préposition + préposition / adverbe de lieu (PP / PAdv) » (ex. *en dedans de*). Il est donc possible que les structures « préposition + adjectif (PA) » constituent une exception par rapport à d'autres structures appartenant au Type C. En effet, on ne saurait oublier

que seule la structure PA a subi la concurrence des adverbes en *-ment* (Type B) et des adjectifs-adverbes (Type A), tandis que cette concurrence est très limitée pour les autres structures (cf. Type B à base nominale : *vachement* ; Type A à base nominale : *boire nature*). On ne s'étonnera donc pas de voir la fréquence diachronique des PA décroître alors que celle des PN va augmentant.

Citons, pour terminer, quelques exemples illustratifs que nous avons trouvés, plutôt au hasard, au fil des recherches pour ce dictionnaire :

De fuians est mout grans la perte.
 Trop grant angoisse i ont soferte.
Séré se tienent et estroit [manuscrit W : *Serré se tienent a estroit*, 503]
 Entrués qu'il viennent *al destroit*,
 U li cris de la tere ert leur (Gautier d'Arras, ~1175a, *Ille et Galeron*)

Or si vos dirai la androit,
 Ou Meleaganz est venuz,
 Que oiant toz, gros et menuz,
Dist a son pere molt en haut :
 Pere, fet il, se Deus me saut
 (Chrestien de Troyes, ~1177, *Lancelot ou Le Chevalier de la charrete*, 6277)

Sachiez de voir qu'amours si fort me lie
 En vostre amour que n'ay chose tant chiere (Christine de Pizan, +1400, *Œuvres poétiques*)

SAINT PIERRE. Si grant courroux en moy se boute
 Que boire ne mengier ne puis.
 Pour Dieu, mon maistre, se je suis
 Celuy qui vostre mort procure,
Dictes le au plain [variantes : *dictes le cler, dictes a plain, l'a plain*], car je n'ay cure
 Que me cellez ung tel meffait,
 Affin, se j'ay vers vous meffait
 Tous mes compaignons me destruisent
 (Arnoul Gréban, ~1450, *Le Mystère de la Passion*, 18132, cf. s.v. *dire clair*)

après avoir *bien au long entendu* ses justes raisons, en lieu de la reprendre et tuer, comme souvent par la parole il la menassoit, la print entre ses braz et, en pleurant tresfort, luy dist : Ma fille, vous estes plus juste que moy (Marguerite d'Angoulême, 1559, *Heptaméron*)

Souvent evitant un danger,
 En autre on *tombe de leger*
 (Philippe d'Alcripe, 1579, *La Nouvelle Fabrique des excellents traicts de verité*, cf. s.v. *tomber léger*)

C'est donc pourquoy si jeune, abandonnant la France,
 J'allay, vif de courage et tout chaud d'espérance,
 En la cour d'un prélat, qu'avecq'mille dangers
 J'ay suivy, courtisan, aux païs estrangers.
 J'ay changé mon humeur, alteré ma nature ;
 J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay *couché sur la dure*
 (Mathurin Régnier, 1609, *Les Satires* 1 à 13, cf. s.v. *coucher dur*)

que nous allions à Louvres, chez un de nos parents qui pouvait nous donner quelques secours, et que nous nous sommes perdus dans les champs en voulant *couper au court*. Nous demanderons à passer la nuit à la ferme, dans un coin de l'étable (Eugène Sue, 1843, *Les Mystères de Paris*, cf. s.v. *couper court*)

Et là-dessus M. de Péréfixe ayant entamé quelques mots de discussion pour la provoquer, elle répondit ferme à son *ordinaire*, para les coups et se garda bien de prendre le change sur la grâce suffisante, qu'on essayait de substituer à l'efficace (Charles Sainte-Beuve, 1856, *Port-Royal*)

Cette tête, si reconnaissable à sa chevelure courte coupée à la *malcontent*, et à la fraise espagnole qui l'encadrait, à ses lignes arrêtées et d'une délicatesse anguleuse, enfin à la forme particulière de la barbe et de la moustache, c'était celle de d'Alvimar, penchée en arrière dans la roideur de la mort (George Sand, 1858, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*)

Mais la langue moderne, plus vive dans ses allures, préfère, à ce qu'il semble, l'adjectif là où, à l'*ordinaire*, on serait tenté d'employer l'adverbe (C.-M. Robert, 1886, *Questions de grammaire et de langue française*)

Ah, ce faux Néron ce magnat de pacotille il a tout d'un souteneur... Et Léo, impassible, se disait il a de l'allure celui-là, habillé triste ça doit être chic, moi ce chic-là je n'en ai pas besoin mais j'aime bien ça chez les autres et ce genre de gars je l'ai à la *bonne*, beau voulté hargneux, ce genre de gars fin de race je l'inquiète et ça me plaît (Christine de Rivoyre, 1964, *Les Sultans*)

Je m'en fous, *en vrai*, Sophie (*Une fille facile*, 2019, film, France)

Et c'est cela qui vous lie plus fort, plus fort qu'à la *normale*. Vous le connaissez par cœur, *en long*, *en large*, *en travers* (30.6.2020, www.facebook.com)

Les PA figurent parfois directement comme variantes d'un adjectif-adverbe, comme dans les exemples de ~1175 et ~1450. Quant aux exemples de 1856 et 1886, on peut les placer dans le contexte de l'effort des grammairiens rationalistes pour remplacer l'adverbe en *-ment* par une périphrase « plus logique ». Si les structures PA se sont donc, dans un premier temps, greffées sur l'adjectif-adverbe, il y aurait eu une seconde phase, prescriptive, qui aurait affecté les adverbes en *-ment* (*ordinairement*, *efficacement*), du moins temporairement et chez certains auteurs.

La rareté des PA en latin classique et tardif, dans des textes forcément écrits, nous fait évidemment penser à la tradition orale comme source des PA dans les langues romanes. Au vu de recherches plus détaillées, il semble plutôt qu'il existe deux traditions parallèles (Porcel Bueno, sous presse). On aurait, d'une part, une tradition écrite allant de pair avec une tradition orale châtiée, donc une série d'adverbiaux créée dans et pour le style soigné, notamment avec des substantifs, et une tradition populaire, de l'autre. Ceci n'est pas sans rappeler la diachronie clivée des périphrases en *mente* en latin (v. 15.1).

Références et sélection bibliographique

Les collections de données sur l'adjectif-adverbe qui se trouvent dans quelques ouvrages sont indiquées à la fin de l'entrée bibliographique en question.

- Abeillé, Anne / Danièle Godard (2004), « Les adjectifs invariables comme compléments légers en français ». Dans : Jacques François (éd.), *L'adjectif en français et à travers les langues*, Caen (Presses Universitaires) : 209–224.
- Abeillé, Anne / François Mouret (2010), « Les compléments adjectivaux des verbes transitifs en français ». Dans : *Les Tables. La grammaire par le menu, Cahiers du CENTAL* 6 : 1–10.
- Abeillé, Anne / Olivier Bonami / Danièle Godard / Michèle Noailly (2017), « Adjectives and adverbs in the *Grande Grammaire du français* ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 113–139. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Albanese, Antonio (2011), *Qualunque*. <https://en.wikipedia.org/wiki/Qualunque> (29.6.2016).
- Álvarez Huerta, Olga (2008), « La formation des adverbes en latin tardif : le témoignage d'Égérie ». Dans : Fruyt / Van Laer (éds.) : 167–180.
- Álvarez-Prendes, Emma (2014), « L'adverbe *sérieusement* : propriétés syntaxiques et sémantiques de ses emplois », *SHS Web of Conferences*. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20140801355>.
- Arjoca-Ieremia, Eugenia (2010), « Les métamorphoses linguistiques des adjectifs *court*, *bref* vs. *long* et de leurs correspondants roumains ». Dans : Goes / Moline (éds.) : 327–347.
- Arnould, Antoine / Claude Lancelot (1973 [= 1676]), *Grammaire générale et raisonnée*, réimpression de l'édition de Bruxelles, Hildesheim / NewYork (Georg Olms).
- Balibar-Mrabti, Antoinette (1999), « Les adjectifs *chaud* et *froid* comme attributs de l'objet », *Langages* 133 : 81–97.
- Bally, Charles (1965), *Linguistique générale et linguistique française*, 4^e édition revue et corrigée, Berne (Francke).
- Banniard, Michel (1992), *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris (Institut des Études Agustiniennes).
- Bastian, Sabine / Françoise Hammer (2005), « *Bref* et *en somme* comme marqueurs de glose ». Dans : Agnès Steuckhardt / Aino Niklas-Salminen, *Les marqueurs de glose*, Aix-en-Provence (Université de Provence) : 171–188 + 239–243.
- Bauche, Henri (1951 [= 1920]), *Le langage populaire*, Genève (Payot).
- Bauer, Brigitte L. M. (2001), « Syntactic innovation in Latin poetry ? The origins of the Romance adverbial formation in *-ment(e)* ». Dans : A.P. Orbán / M.G.M. van der Poel (éds.), *Ad litteras. Latin studies in honour of J. H. Brouwers*, Nijmegen (Nijmegen University Press) : 29–43.
- Bauer, Brigitte L. M. (2003), « The adverbial formation in *mente* in vulgar and late Latin. A problem in grammaticalization ». Dans : Heikki Solin / Martti Leiwo / Hilla Halla-aho (éds.), *Latin vulgaire – latin tardif VI*, Hildesheim (Olms-Weidmann) : 439–457.
- Bauer, Brigitte L. M. (2010), « Forerunners of Romance *-mente* adverbs in Latin prose and poetry ». Dans : Eleanor Dickey / Anna Chahoud (éds.), *Colloquial and literary Latin*, Cambridge (CUP) : 339–353.
- Bedijs, Kristina (2012), *Die inszenierte Jugendsprache*, Meidenbauer (München) [contient un inventaire d'adjectifs-adverbes employés dans le film français : 250–251].
- Bergeron-Maguire, Myriam (2015), « L'éclairage des banques textuelles pour le traitement lexicographique de *présentement* ». Dans : Gaétane Dostie / Pascale Hadermann (éds.), *La dia-variation en français actuel*, Berne, etc. (Peter Lang) : 275–295.
- Berchoud, Marie (2011), *Le Vocabulaire et ses pièges*, Montréal (Archipoche).

- BFM 2019 = Base de Français Médiéval 2019, Lyon (ENS de Lyon, Laboratoire IHRIM). <http://bfm.ens-lyon.fr>.
- Biber, Douglas (1988), *Variation across speech and writing*, Cambridge, etc. (Cambridge University Press).
- Biber, Douglas *et al.* (1999), *Longman grammar of spoken and written English*, Harlow (Longman).
- Bilger, Mireille (2004), « Quelques données sur les adverbes en *ment* dans le corpus de référence de [sic] français parlé », *Recherches sur le français parlé* 18 : 63–81.
- Bischoff, Heinrich (1970), *Setzung und Transposition des -mente-Adverbs als Ausdruck der Art und Weise im Französischen und Italienischen mit besonderer Berücksichtigung der Transposition der Adjektive*, Zürich (Juris Druck).
- Blinkenberg, Andreas (1950), *Le problème de l'accord en français moderne*, Copenhagen (Munksgaard).
- Bonnard, Henri (1960), « L'attribut se rapporte-t-il au nom ? », *Le Français moderne*, 28,4 : 241–248.
- Bos, Gijsbertha (1967), « L'adverbe en latin. Tentative de classification structurale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 62 : 106–122.
- Bouard, Bérengère / Julie Glikman (2018), « Histoire de *tout* devant adjectif : variation linguistique et élaboration d'une règle (xvi^e-xix^e siècles) ». Dans : Bernard Colombat *et al.*, *Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques*, Paris (Champion) : 293–331.
- Brunot, Ferdinand (1887), *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris (Masson).
- Brunot, Ferdinand (1922), *La pensée et la langue*, Paris (Masson).
- Brunot, Ferdinand (1966–1969), *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris (Armand Colin).
- Brunot, Ferdinand (1969 [= 1891]), *La doctrine de Malherbe d'après son Commentaire sur Desportes*, Paris (Armand Colin).
- Brunot, Ferdinand / Charles Bruneau (1949), *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris (Masson).
- Buchard, Anne (2006), « Pour une analyse unitaire de l'attribut du sujet et de l'attribut de l'objet », *Travaux de linguistique* 53 : 67–89.
- Buridant, Claude (2019), *Grammaire du français médiéval (xi^e-xiv^e siècles)*, Strasbourg (Société de linguistique romane / Éditions de linguistique et de philologie).
- Burnett, Heather / Michelle Troberg, (2014), « On the diachronic semantics of resultative constructions in French ». Dans : Christopher Piñón (éd.), *Empirical issues in syntax and semantics* 10 : 37–54. <http://www.cssp.cnrs.fr/eiss10>.
- Cadiot, Pierre / Naoyo Furukawa (éds.) (2000), *La prédication seconde, Langue française* 127.
- Capin, Daniéla (2007), « *Petit et peu* en ancien et moyen français », *Verbum* 29, 3–4 : 287–303.
- Capin, Daniéla (2010), « Évolution d'un quantifieur-intensifieur : *petit* depuis l'ancien français jusqu'au français classique ». Dans : Bernard Combettes *et al.* (éds.), *Le changement en français*, Berne, etc. (Peter Lang) : 93–109.
- Carvalho, Paulo de (2008), « Morphologie adverbiale, morphologie nominale : -ter vs -ē (ě) ». Dans : Fruyt / Van Laer (éds.) : 149–164.
- Chafe, Wallace L. (1982), *Integration and involvement in speaking, writing, and oral literature*. Dans : Deborah Tannen (éd.), *Spoken and written language : exploring orality and literacy*, Norwood (Ablex) : 35–53.
- Chanay, Hugues Constantin de (1998), « L'adverbe de manière : circonstant scénique à incidences contextuelles ». Dans : S. Rémi-Giraud / A. Roman (éds.), *Autour du circonstant*, Lyon (Presses Universitaires de Lyon) : 307–337.
- Chircu, Adrian (2008), *L'adverbe dans les langues romanes. Études étymologique, lexicale et morphologique (français, roumain, italien, espagnol, portugais, catalan, provençal)*, Cluj-Napoca (Casa Cărții de Știință).

- Chircu, Adrian (2014), « Remarques sur l'emploi des adjectifs adverbialisés en français et en roumain », *Studii și cercetări lingvistice* 65, 2 : 177–187.
- Chircu-Buftea, Adrian (2011), *Dinamica adverbului românesc. Ieri și azi*, Cluj-Napoca (Casa Cărții de Știință).
- Codita, Viorica (2016), *La conformación y el uso de las locuciones prepositivas en castellano medieval*, Frankfurt, etc. (Peter Lang).
- Coiffet, Benoît (2018), *Étude des emplois de l'adjectif invarié en français*, thèse de doctorat (Université de Toulouse). <http://www.theses.fr/2018TOU20057> [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 285–328].
- Company Company, Concepción (2012a), « Condicionamientos textuales en la evolución de los adverbios en *-mente* », *Revista de Filología Española* 92, 1 : 9–42.
- Company Company, Concepción (2012b), « La 'engañosa' productividad de los adverbios en *-mente* de la lengua española ». Dans : Victoria Béguelin-Argimón *et al.* (éds.), *En pos de la palabra viva : huellas de la oralidad en textos antiguos*, Berne, etc. (Peter Lang) : 119–136.
- Company Company, Concepción (2014), « Adverbios en *-mente* ». Dans : Company Company (éd.) (2014) : 457–611.
- Company Company, Concepción (2017), « Adverbial adjectives and *-mente* adverbs face to face. Diachronic evidence from Spanish ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 257–286. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Company Company, Concepción (éd.) (2014), *Sintaxis histórica de la lengua española. Tercera parte : Adverbios, preposiciones y conjunciones. Relaciones interoracionales*, vol. 1, México (Universidad Nacional Autónoma de México-Fondo de Cultura Económica).
- Conwell, Marilyn J. / Alphonse Juilland (1963), *Louisiana French grammar*, vol. 1 : *Phonology, morphology, and syntax*, La Haye (Mouton).
- Corte, W. (1863), « Von der Ellipse des Subjekts im Französischen », *Archiv der neueren Sprachen und Literaturen* 19, 34 : 79–104.
- Cruschina, Silvio (2010), « Aspetti morfologici e sintattici degli avverbi in siciliano », *Quaderni di lavoro ASIt*. 11 : 21–42.
- Dal, Georgette (2007), « Les adverbies de manière en *-ment* du français : dérivation ou flexion ? ». Dans : Nabil Hathout / Fabio Montermini (éds.), *Morphologie à Toulouse*, Munich (Lincom) : 121–147.
- Dal, Georgette (2018), « Les adverbies en *-ment* du français : lexèmes ou formes d'adjectifs ? ». Dans : Olivier Bonami *et al.* (éds.), *The lexeme in descriptive and theoretical morphology*, Berlin (Language science press) : 87–118.
- Damourette, Jacques / Édouard Pichon (1932–1951), *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, 6 vols., Paris (d'Artrey) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : §§ 979–986].
- Dardel, Robert de (1998), « Le protoroman comme héritier de l'indo-européen (à propos de la construction *clamare altum*) ». Dans : Louis Callebat (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif IV*, Hildesheim, etc. (Olms-Weidmann) : 21–28.
- Dardel, Robert de (2009), « La morphosyntaxe de l'adjectif-adverbe en protoroman », *Vox Romanica* 68 : 1–22.
- De Cesare, Anna-Maria / Ana Albom / Doriana Cimmino / Marta Lupica Spagnolo (2020), « Domain adverbials in the news. A corpus-based contrastive study of English, German, French, Italian, and Spanish », *Languages in contrast* 20–1 : 31–57. <https://doi.org/10.1075/lic.17005.dec>.
- DEAFBiblEl = *Dictionnaire étymologique de l'ancien français. Complément bibliographique rédigé par Frankwalt Möhren*. http://www.deaf-page.de/fr/bibl_neu.php.
- Deutschmann, Olaf (1959), *Zum Adverb im Romanischen. Anlässlich französisch* Il est terriblement riche – Il a terriblement d'argent, Tübingen (Niemeyer).

- Dietrich, Wolf (1995), *Griechisch und Romanisch. Parallelen und Divergenzen in Entwicklung, Variation und Strukturen*, Münster (Nodus).
- Dietrich, Wolf (2012), « Historische Sprachschichten von Süditalien bis zum Balkan. Areale Gemeinsamkeiten und ihre historische Deutung ». Dans : Wolfgang Dahmen *et al.* (éds.), *Südosteuropäische Romania. Siedlungs-/Migrationsgeschichte und Sprachtypologie*, Tübingen (Narr) : 29–45.
- Dixon, Robert M.W. (1977), « Where have all the adjectives gone ? », *Studies in language* 1, 1 : 19–80.
- Dixon, Robert M. W. / Aleksandra Aikhenvald (2004), *Adjective classes : a cross-linguistic typological study*, Oxford (Oxford University Press).
- DMF = *Dictionnaire du Moyen Français*, DMF 2015, ATILF-CNRS et Université de Lorraine. <http://www.atilf.fr/dmf>.
- Drapeau, Lynn (1982), « L'utilisation adverbiale des adjectifs en français populaire ». Dans : Claire Lefebvre (éd.), *La syntaxe comparée du français standard et populaire : approches formelles et fonctionnelles*, vol. 2, Montréal (Office de la langue française) : 17–48.
- Du Bellay, Joachim (1948 [= 1549]), *La deffence et illustration de la langue francoyse*, édition critique par Henri Chamard, Paris (Didier).
- Estienne, Henri (1853 [= 1565]), *Traicté de la conformité du langage français avec le grec*, édition critique par L. Feugère, Paris (Delalain).
- Étiemble (1964), *Parlez-vous franglais ?*, Paris (Gallimard).
- Fagard, Benjamin (2012), « De *ante* à *devant* et *avant* : différenciation sémantique dans l'évolution des langues romanes », *Langages* 188 : 111–131.
- Fagard, Benjamin / Dejan Stosic / José Pinto de Lima, « Complex adpositions in Romance : emergence and variation ». Dans : Benjamin Fagard *et al.*, *Complex adpositions in European languages*, Berlin / Boston (De Gruyter Mouton) 2020 : 33–64.
- Falk, Paul, *L'échapper belle. Histoire d'une greffe*, *Studia neophilologica* 11 : 1–38.
- Faye, Paul-Louis (1935), *On certain adverbial and semi-adverbial uses of bel beau in Old French*, *University of Colorado studies* 22,4, Colorado (Boulder) : 313–326.
- Felíu Arquiola, Elena (2019), « ¿Realmentes existen ? : la 'pluralización' de los adverbios en -mente en español actual », *Onomázein* 44 : 166–190.
- Felíu Arquiola, Elena / Enrique Pato, *En torno a la denominada « concordancia adverbial » en español : tres casos de variación*, Madrid (CSIC) 2020.
- Fillmore, Charles J. (1977), « Scenes-and-frames semantics ». Dans : Antonio Zampolli (éd.), *Linguistic structures processing*, Amsterdam, etc. (North-Holland) : 55–81.
- Finco, Franco (2010–2011), « Gli avverbi in -menti negli antichi testi friulani », *Archivio per l'Alto Adige* 104–105 : 213–239.
- Forsgren, Mats (1991), « Éléments pour une typologie de l'apposition en linguistique française ». Dans : Dieter Kremer (éd.), *Actes du 18^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, vol. 2, Tübingen (Niemeyer) : 597–612.
- Fortson IV, Benjamin W. (2011), « The historical background to Latin within the Indo-European language family ». Dans : James Clackson (éd.), *A companion to the Latin language*, Oxford (Wiley-Blackwell) : 199–219.
- Fr_A_DHAA, corpus de base du présent dictionnaire, accessible sous <http://gams.uni-graz.at/o:aaif.fradhaa>.
- Fr_A_Web, corpus web du présent dictionnaire, accessible sous <http://gams.uni-graz.at/o:aaif.fraweb>.
- François, Jacques / Mathilde Salles / Véronique Lenepveu (2002), « La catégorisation adjectivale et adverbiale ». Dans : Françoise Cordier / Jacques François (éds.), *Catégorisation et langage*, Paris (Lavoisier) : 83–105.

Frantext, <https://www.frantext.fr>.

Fruyt, Michèle / Sophie van Laer (2008) (éds.), *Adverbes et évolution linguistique en latin*, Paris (L'Harmattan).

Fuentes Rodríguez, Catalina (2009), *Diccionario de conectores y operadores del español*, Madrid (Arco Libros).

Furukawa, Naoyo (2006), « Construction absolue, possession inaliénable et cohésion intraphrastique ». Dans : Henning Nølle et al. (éds.), *Grammatica*, Berne, etc. (Peter Lang) : 85–100.

Galliot, Marcel (1955), *Essai sur la langue de la réclame contemporaine*, Toulouse (Édouard Privat).

Gamillscheg, Ernst (1957), *Historische französische Syntax*, Tübingen (Niemeyer).

Gasrel, Céline (2012), *Les structures sémantiques du paradigme de la quantité dans les syntagmes du type fr. voir grand*, thèse de master, Karl-Franzens-Universität Graz. <https://unipub.uni-graz.at/download/pdf/222825>.

Geckeler, Horst (1971), *Zur Wortfelddiskussion. Untersuchungen zur Gliederung des Wortfeldes « alt – jung – neu » im heutigen Französisch*, München (Fink).

Gerhalter, Katharina (2020), *Paradigmas y polifuncionalidad. Estudio diacrónico de preciso / precisamente, justo / justamente, exacto / exactamente y cabal / cabalmente*, Berlin / Boston (De Gruyter).

GGHF (2020) = Marchello-Nizia, Christiane, Bernard Combettes, Sophie Prévost, Tobias Scheer (éds.), *Grande grammaire historique du français*, 2 vols., Berlin / Boston (De Gruyter).

Giegerich, Heinz (2012), « The morphology of -ly and the categorial status of 'adverbs' in English », *English language and linguistics* 16, 3 : 341–359.

Giraud, J. (1964), « Vrais et faux adjectifs adverbialisés », *Le Français dans le monde* 29 : 31–32.

Glatigny, Michel (1982), « Remarques sur la formation des adverbes en -ment au seizième siècle ». Dans : Nelly Danjou-Flaux / Marie-Noëlle Gary-Prieur (éds.), *Adverbes en -ment, manière, discours*, Lille (Presses Universitaires de Lille) : 65–90.

Glatigny, Michel (2005), « L'éternel retour des adverbes en -ment xvi^e–xx^e siècle ». Dans : Goes (éd.) : 43–67.

Goes, Jan (1999), *L'adjectif. Entre nom et verbe*, Bruxelles (Duculot).

Goes, Jan (2005) (éd.), *L'adverbe : un pervers polymorphe*, Arras (Artois Presses Université).

Goes, Jan / Estelle Moline (2010) (éds.), *L'adjectif hors de sa catégorie*, Arras (Artois Presses Université).

Google Books, <https://books.google.fr/> (consulté : v. dans les citations).

Gougenheim, Georges (1938), *Système grammatical de la langue française*, Paris (D'Artrey).

Gougenheim, Georges (1964), « L'objet interne et les catégories sémantiques des verbes intransitifs ». Dans : *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale, offerts à Maurice Delbouille*, vol. 1 : *Linguistique romane*, Gembloux (Duculot) : 271–285.

Greidanus, Tide (1990), *Les constructions verbales du français parlé*, Tübingen (Niemeyer).

Grevisse, Maurice / André Goosse (¹⁶2016), *Le bon usage*, Louvain-la-Neuve (De boeck).

Grübl, Klaus (2018), « La storia degli avverbi italiani in -mente : nuove prospettive sull'origine di un paradigma morfologico ». Dans : Martin Becker / Ludwig Fesenmeier (éds.), *Configurazioni della serialità linguistica. Prospettive italo-romanze*, Berlin (Frank et Timme) : 31–48.

Grundt, Lars-Otto (1972), *Études sur l'adjectif invarié en français*, Bergen, etc. (Universitetsforlaget).

Guimier, Claude (1989), « Sur l'adjectif invarié en français », *Revue des Langues Romanes* 93, 109–120.

Guimier, Claude (1996), *Les adverbes du français : le cas des adverbes en -ment*, Paris (Ophrys).

Guimier, Claude / Lassâad Oueslati (2006), « Le degré de figement des constructions verbe + adjectif invarié ». Dans : Jacques François / Salih Mejri (éds.), *Composition syntaxique et figement lexical*, Caen (Université de Caen) : 17–37.

- Haas, Joseph (1922), *Abriss der französischen Syntax*, Halle (Niemeyer) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 159–163].
- Hagège, Claude (1987), *Le français et les siècles*, Paris (Odile Jacob) 1987.
- Håkanson, Lennart (1986), « Adverbs in Latin poetry », *Eranos* 84 : 23–56.
- Heise, Wilhelm (1912), *Zur historischen Syntax des adverbial gebrauchten Adjektivs im Französischen*, *Romanische Forschungen* 31 : 873–1038.
- Helfrich, Uta (1993), *Neologismen auf dem Prüfstand*, Wilhelmsfeld (Gottfried Egert).
- Hengeveld, Kees (1992), *Non-verbal predication. Theory, typology, diachrony*, Berlin / New York (Mouton de Gruyter).
- Hengeveld, Kees / Eva van Lier (2010), « An implicational map of parts of speech », *Linguistic Discovery* 8–1 : 129–156.
- Hengeveld, Kees / Jan Rijkhoff / Anna Siewierska (2004), « Parts-of-speech systems and word order », *Journal of Linguistics* 40 : 527–570.
- Hödl, Nicola (2004), « *fein schneiden – hacher finement – picar finamente*. Das deutsche Verbkomppositum mit resultativem Adjektiv und seine französischen und spanischen Entsprechungen im Kochrezept », *Vox Romanica* 63 : 169–189.
- Hummel, Martin (1998), « Zur Übersetzung adverbaler Adjektive aus dem Spanischen ins Französische. Mit einem kurzen Blick auf das Italienische und Portugiesische ». Dans : Udo L. Figge / Franz-Josef Klein / Annette Martinez [sic] Moreno (éds.), *Grammatische Strukturen und grammatischer Wandel*, Bonn (Romanistischer Verlag) : 209–233.
- Hummel, Martin (2000), *Adverbale und adverbialisierte Adjektive im Spanischen. Konstruktionen des Typs Los niños duermen tranquilos und María corre rápido*, Tübingen (Narr).
- Hummel, Martin (2002), « Considerações sobre os tipos *Ela fala esquisito* e *Ela chega cansada* no português coloquial e literário do Brasil e de Portugal », *Confluência* 24 : 43–70. <http://llp.bibliopolis.info/confluencia/pdf/1345.pdf>.
- Hummel, Martin (2009), « La expansión de las unidades atributivas a las circunstancias de lugar y de tiempo ». Dans : Montserrat Veyrat Rigat / Enrique Serra Alegre (éds.), *La lingüística como reto epistemológico y como acción social*, vol. 1, Madrid (Arco Libros) : 463–480.
- Hummel, Martin (2012), *Polifuncionalidad, polisemia y estrategia retórica. Los signos discursivos con base atributiva entre oralidad y escritura. Acerca de esp. bueno, claro, total, realmente, etc.*, Berlin / Boston (De Gruyter).
- Hummel, Martin (2013a), « Attribution in Romance : reconstructing the oral and written tradition », *Folia linguistica historica* 34 : 1–42.
- Hummel, Martin (2013b), « La dimensión intercultural de la expansión diacrónica de los adverbios en -mente ». Dans : María Pilar Garcés Gómez (éd.), *Los adverbios con función discursiva. Procesos de formación y evolución*, Madrid / Frankfurt (Iberoamericana / Vervuert) : 15–41.
- Hummel, Martin (2013c), « Sincronía y diacronía de los llamados adjetivos adverbializados y de los adverbios en -mente ». Dans : *Anuario de letras. Lingüística y filología* (Universidad Nacional Autónoma de México) I, 2 : 215–281.
- Hummel, Martin (2014a), « The adjective-adverb interface in Romance and English ». Dans : Petra Sleeman / Freek Van de Velden / Harry Perridon (éds.), *Adjectives in Germanic and Romance*, Amsterdam / Philadelphia (Benjamins) : 35–71.
- Hummel, Martin (2014b), « Adjetivos adverbiales ». Dans : Company Company (éd.) : 615–733.
- Hummel, Martin (2015), « Los adverbios flexionados ». Dans : Carmen Galán Rodríguez / María Luisa Montero Curiel / José Carlos Martín Camacho / María Isabel Rodríguez Ponce (éds.), *El discurso de la gramática. Estudios ofrecidos a José Manuel González Calvo*, Cáceres (Universidad de Extremadura) : 205–233.

- Hummel, Martin (2017a), « L'accord adverbial en français ». Dans : Gaétane Dostie / Federica Diémoz / Pascale Hadermann (éds.), *Cadrage sur la variation, le changement lexical et le changement grammatical en français actuel*, *Revue de sémantique et pragmatique* 41–42 : 181–205. <https://doi.org/10.4000/rsp.484>.
- Hummel, Martin (2017b), « Existe a concordância adverbial no português brasileiro ? Considerações acerca de *vamos diretos, todas contentes, bastantes grandes, muitas boas* ». Dans : Mariangela Rios de Oliveira / Maria Maura Cezario (éds.), *Funcionalismo linguístico. Diálogos e vertentes*, Niterói (Eduff) : 113–140.
- Hummel, Martin (2017c), « Adjectives with adverbial functions in Romance ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 13–46. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Hummel, Martin (2018a), « Éléments d'une diachronie grammaticographique et normative de l'adverbe français accompagnés de trois méthodes pour mesurer l'effet du discours normatif sur l'usage », *Romanische Forschungen* 130 : 3–35. <https://doi.org/10.3196/003581218822496984>.
- Hummel, Martin (2018b), « Baseline elaboration at the adjective adverb interface », *Cognitive Linguistics* 29–3 : 407–452. <https://doi.org/10.1515/cog-2016-0033>.
- Hummel, Martin (2018c), « Romance sentence adverbs in *-mente* : epistemic mitigation in synchrony and diachrony ». Dans : Anna-Maria de Cesare / Ana Albom / Doriana Cimmino / Marta Lupica Spagnolo (éds.), *Formal and functional perspectives on sentence adverbials in the Romance languages and beyond*, *Linguistik online* 92, 5 : 111–144. <https://doi.org/10.13092/lo.92.4507>.
- Hummel, Martin (2018d), « La structure 'verbe + adjectif'. *Parler vrai, dire juste, faire simple* et compagnie », *Revue Romane* : 261–296. <https://doi.org/10.1075/rro.16021.hum>.
- Hummel, Martin (2019a), « The third way : prepositional adverbials in the diachrony of Romance. Part one », *Romanische Forschungen* 131, 2 : 145–185. <https://doi.org/10.3196/003581219826376199>.
- Hummel, Martin (2019b), « The third way : prepositional adverbials in the diachrony of Romance. Second and last part », *Romanische Forschungen* 131, 3 : 295–327. <https://doi.org/10.3196/003581219827190716>.
- Hummel, Martin / Adrian Chircu / Jairo Javier García Sánchez / Benjamín García-Hernández / Stefan Koch / David Porcel Bueno / Inka Wissner (2019), « Prepositional adverbials in the diachrony of Romance : a state of the art », *Zeitschrift für Romanische Philologie* 135, 4 : 1080–1137. <https://doi.org/10.1515/zrp-2019-0062>.
- Hummel, Martin / Anna Gazdik (2014), « Le Dictionnaire historique de l'adjectif-adverbe : de *aimer haut* à *baiser utile* ». Dans : *Actes du 4^e Congrès mondial de linguistique française*, Berlin, 19–23 juillet 2014. <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801132>.
- Hummel, Martin / Karin Stiegler (2005), *Dictionnaire historique de l'adjectif-adverbe*, Banque de données, Graz. <https://gams.uni-graz.at/context:aaif>.
- Hummel, Martin / Kröll, Andrea (2015) : « *Vite et vitement*. Étude diachronique variationnelle d'une exception », *Revue de Linguistique Romane* 79 : 39–91.
- Hummel, Martin / Salvador Valera (2017) (éds.), *Adjective adverb interfaces in Romance*, Amsterdam / Philadelphia (John Benjamins). <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Hunnius, Klaus (1975), « Archaische Züge des Langage populaire », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 8, 2, 145–161.
- Karlsson, Keith E. (1981), *Syntax and affixation. The evolution of MENTE in Latin and Romance*, Tübingen (Niemeyer).
- Keller, Rudi (*2014), *Sprachwandel. Von der unsichtbaren Hand in der Sprache*, Tübingen (Francke).
- Klein, Hans-Wilhelm (éd.) (1968), *Die Reichenauer Glossen*, Teil 1, München (Hueber).
- Kofler, Michaela (2007), *Der Gebrauch der Modaladverbien in drei französischsprachigen Romanen von Andreï Makine, Philippe Djian und Alphonse Boudard*, mémoire de maîtrise,

- Karl-Franzens-Universität Graz. <https://sites.google.com/site/rsgadjadv/resources/work-of-research-group>.
- Krenn, Herwig (1995), *Französische Syntax*, Berlin (Erich Schmidt).
- Küffner, Georg (1906), *Das unveränderliche Eigenschaftswort im Französischen*, Ludwigshafen (Baur) [contient un corpus constitué par des lectures contemporaines (littérature, presse) ainsi que des exemples entendus].
- La Touche, Pierre de (1973 [= 1696]), *L'Art de bien parler françois*, 2 vols., Genève (Slatkine reprints).
- Lakoff, George / Mark Johnson (1980), *Metaphors we live by*, Chicago (Chicago University Press).
- Le Bidois, Georges / Robert Le Bidois (?1967), *Syntaxe du français moderne*, vol. 2, Paris (Picard).
- Le Goffic, Pierre (1993), *Grammaire de la phrase française*, Paris (Hachette).
- Ledgeway, Adam (2009), *Grammatica diacronica del napoletano*, Tübingen (Niemeyer).
- Ledgeway, Adam (2011), « Adverb agreement and split intransitivity : evidence from Southern Italy », *Archivio glottologico italiano* 96, 31–66.
- Ledgeway, Adam (2012), *From Latin to Romance. Morphosyntactic typology and change*, Oxford (Oxford University Press).
- Ledgeway, Adam (2017), « Parameters in Romance adverb agreement ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 47–80. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Lerch, Eugen (1940), L'échapper belle, *Romanische Forschungen* 54, 2 : 202–226.
- Lewicka, Halina (1960), *La langue et le style du théâtre comique français des xv^e et xvi^e siècles. La dérivation*, Paris (Klincksieck).
- Löfstedt, Bengt (1967), « Bemerkungen zum Adverb im Lateinischen », *Indogermanische Forschungen* 72 : 79–109.
- Lombard, Alf (1930), *Les constructions nominales dans le français moderne*, Uppsala / Stockholm (Almqvist et Wiksells).
- Ludwig, Ralph (1996), *Kreolsprachen zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit*, Tübingen (Narr).
- Maas, Utz (2010), « Literat und orat. Grundbegriffe der Analyse geschriebener und gesprochener Sprache ». Dans : *idem* (éd.), *Orat und literat, Grazer Linguistische Studien* 73 : 21–150.
- Marzo, Daniela (2017), « Quelques observations sur l'hypothèse de la sous-spécification catégorielle : le cas de la conversion dans le langues romanes ». Dans : Alain Lemaréchal *et al.*, *Actes du 27^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Section 1 : 71–81. <http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-1.html>.
- McCartney, Eugene (1920), « Forerunners of the Romance adverbial suffix », *Classical Philology* 15, 3 : 213–229.
- Meier, Harri (1948), *Adjectivo e advérbio*. Dans : *idem*, *Ensaio de filologia românica*, Lisboa (Revista de Portugal) : 55–114.
- Meyer-Lübke, Wilhelm (1895), *Grammaire des langues romanes*, vol. 2 : *Morphologie*, Paris (Welter).
- Moignet, Gérard (1961), *L'adverbe dans la locution verbale*, Québec (Presses de l'Université Laval).
- Moignet, Gérard (1963), « L'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs », *Travaux de linguistique et de littérature* 1 : 175–194.
- Moignet, Gérard (1981), *Systématique de la langue française*, 2 vols., Paris (Klincksieck).
- Moline, Estelle (2010), « Les emplois dits adverbiaux de *bon* ». Dans : Goes / Moline (éds.) : 203–222.
- Molinier, Christian (1985), « Remarques sur une sous-classe d'adverbes en *-ment* orientés vers le sujet et leurs adjectifs sources », *Linguisticæ Investigationes* 9 : 321–341.
- Molinier, Christian / Françoise Levrier (2000), *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*, Genève (Droz).
- Mougeon, Raymond / Édouard Beniak (éds.) (1994), *Les origines du français québécois*, Sainte-Foy (Les Presses de l'Université Laval).

- Moussy, Claude (1998), « Les emplois de *iugis* et de *iugiter* dans la latinité tardive ». Dans : Louis Callebat (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif IV*, Hildesheim, etc. (Olms-Weidmann) : 237–249.
- Müller, Carl Friedrich Wilhelm (1908), *Syntax des Nominativs und Akkusativs im Lateinischen*, Leipzig / Berlin (Teubner).
- Muller, Claude (2000), « Les constructions à adjectif attribut de l'objet, entre prédication seconde et complémentation verbale », *Langue française* 127 : 21–35.
- Neumann-Holzschuh, Ingrid / Julia Mitko (2018), *Grammaire comparée des français d'Acadie et de Louisiane (GraCoFAL)*, Berlin / Boston (De Gruyter) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 758–765].
- Neumann-Holzschuh, Ingrid / Julia Mitko (2019), « *Tout le monde parle différent mais on se comprend pareil* : le rôle de l'adjectif-adverbe dans le français nord-américain ». Dans : Andreas Dufter / Klaus Gröbl / Thomas Scharinger (éds.), *Des parlers d'oïl à la francophonie*, Berlin / Boston (De Gruyter) : 231–270 [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 245–253].
- Neveu, Franck (éd.) (2000), *Nouvelles recherches sur l'apposition*, *Langue française* 125.
- Nilsson-Ehle, Hans (1941), *Les adverbies en -ment compléments d'un verbe en français moderne*, Lund / Copenhague (Gleerup / Munksgaard).
- Noailly, Michèle (1994), « Adjectif adverbial et transitivité », *Cahiers de Grammaire* 19 : 103–114 [contient un corpus d'adjectifs-adverbes].
- Noailly, Michèle (1997a), « Les nouveaux adjectifs adverbiaux du français ». Dans : Olli Välikangas / Juhani Härmä (éds.), *Où va le français ?*, Amsterdam (de Werelt) : 91–98 [contient un corpus d'adjectifs-adverbes].
- Noailly, Michèle (1997b), « Les traces de l'actant objet dans l'emploi absolu », *Travaux de linguistique* 34 : 39–47.
- Noailly, Michèle (1999), *L'adjectif en français*, Paris (Ophrys) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 148–150].
- Noailly, Michèle (2010), « L'adjectif, quand il est invariable, sort-il pour autant de sa catégorie ? ». Dans : Goes / Moline (éds.) : 189–202.
- Nøjgaard, Morten (1992/1995), *Les adverbies français*, 3 vols., Copenhague (Munksgaard).
- Nyrop, Christopher (*1979 [= 1914–1960]), *Grammaire historique de la langue française*, vol. 5 : *Syntaxe. Noms et pronoms*, Genève (Slatkine reprints) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 142–151].
- Olsson, Kerstin (1976), *La construction verbe + objet direct + complément prédicatif en français*, thèse de doctorat, Stockholm (Université de Stockholm).
- Oueslati, Lassâad (2018), « L'interprétation des unités phraséologiques entre combinatoire interne et emploi co-textuel : le cas des unités polylexicales », *Lublin studies in modern languages and literature* 42–4 : 60–80.
- Pautex, B., *Errata du Dictionnaire de l'Académie française*, Paris (Hachette, etc.) 1862.
- Pichon, Édouard (1939), « La vitalité de la suffixation », *Le français moderne* 7 : 7–14.
- Pinkster, Harm (1972), *On Latin adverbs*, Amsterdam / London (North-Holland).
- Plattner, Philipp (1905), *Das Nomen und der Gebrauch des Artikels in der französischen Sprache*, Karlsruhe (Bielefelds).
- Plattner, Philipp (1907), *Präpositionen und Adverbien*, Freiburg (Bielefelds) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 90–95].
- Pocchetti, Paolo (2008), « Convergences et divergences entre les langues de l'Italie ancienne dans l'expression des adverbies ». Dans : Fruyt / Van Laer (éds.) : 27–46.
- Porcel Bueno, David (à paraître), « El latín tardío y la formación de adverbios preposicionales (P + X) en los orígenes de las lenguas ibero-románicas ».

- Queirazza, Gasca G. (1970), « Note storiche sulla formazione del tipo avverbiale latino-volgare AGG. + -mente ». Dans : *Actes du XII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, vol. 1, Bucarest (Editura Academiei Republicii Socialiste România) : 109–113.
- Radouant, René (1922), *Grammaire française*, Paris (Hachette).
- Rainer, Franz (1985), « Adjektiv-Adverbien im français populaire ». Dans : Wilfried Kürschner / Rüdiger Vogt (éds.), *Sprachtheorie, Pragmatik, Interdisziplinäres*, Tübingen (Niemeyer) : 83–94.
- Ramat, Paolo (2008), « Les adverbies latins du point de vue de l'indo-européen ». Dans : Fruyt / Van Laer (éds.) : 13–24.
- Regula, Moritz (1957), « Das Adjektivneutrum als Prädikatsbestimmung », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 67 : 221–232.
- Ricca, Davide (1998), « La morfologia avverbiale tra flessione e derivazione ». Dans : Giuliano Bernini / Pierluigi Cuzzolin / Piera Molinelli (éds.), *Ars linguistica. Studi offerti da colleghi ed allievi a Paolo Ramat in occasione del suo 60^o compleanno*, Roma (Bulzoni) : 447–466.
- Ricca, Davide (2010), « Adverbs ». Dans : Philip Baldi / Pierluigi Cuzzolin (éds.), *New perspectives on historical Latin syntax*, vol. 2 : *Constituent syntax : adverbial phrases, adverbs, mood, tense*, Berlin / New York (De Gruyter) : 109–191.
- Riegel, Martin / Jean-Christophe Pellat / René Rioul (2018), *Grammaire méthodique du français*, Paris (Presses Universitaires de France).
- Robert, C.-M. (1886), *Questions de grammaire et de langue françaises*, Amsterdam (Brinkman) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 113–120].
- Rohlf, Gerhard (1969), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, vol. 3 : *Sintassi e formazione delle parole*, Torino (Einaudi).
- Ruge, Hans (1997), *Grammatik des Neugriechischen*, Köln (Romiosini).
- Salazar García, Ventura (2007), « Flexibilidad categorial y adverbios de manera en español : un enfoque funcional ». Dans : Pedro Barros García / Gonzalo Águila Escobar / Esteban Tomás Montoro del Arco (éds.), *Estudios lingüísticos, literarios e históricos. Homenaje a Juan Martínez Marín*, Granada (Universidad de Granada) : 309–326.
- Sandmann, Manfred (1942), « Remarques sur la genèse d'adjectifs en fonction d'adverbes », *Revue de linguistique romane* 14 : 257–278.
- Sandmann, Manfred (1946), « On neuter adjectives determining verbs with special reference to French and Spanish », *The Modern language review* 41 : 24–34.
- Satorre Grau, Francisco Javier (2005), « El adjetivo adjunto del adverbio ». Dans : *Filología y lingüística. Estudios ofrecidos a Antonio Quilis*, vol. 1, Madrid (CSIC / UNED / Universidad de Valladolid) : 629–638.
- Sechehay, Albert (1950 [= 1926]), *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris (Champion).
- Shorey, Paul (1910), « A Greek analogue of the Romance adverb », *Classical philology* 5 : 83–96.
- Silvestri, Giuseppina (2017), « Adverb agreement in the dialects of the Lausberg Area ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 173–204. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Solari Jarque, Enrique Nicolás (en préparation), *Las formaciones adverbiales con preposición y adjetivo (tipos de pleno, in serium) en Latín*, thèse de doctorat, Universidad de Alcalá de Henares.
- Söll, Ludwig (1985), *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin (Erich Schmidt).
- Spitzer, Leo (1930), « Frz. voter socialiste », *Neuphilologische Mitteilungen* 39 : 73–81.
- Stephan-Gabinel, Nicole (2001), « Bronzer catho », *Lebende Sprachen* 3 : 121–122.
- Swiggers, Pierre / Alfons Wouters (2002), « De adverbio : statut et significations de l'adverbe chez les grammairiens latins ». Dans : *idem* (éds.), *Grammatical theory and philosophy of language in Antiquity*, Leuven, etc. (Peeters) : 287–323.
- Tagliamonte, Sali / Rika Ito (2002), « Think really different : Continuity and specialization in the English dual form adverbs », *Journal of sociolinguistics* 6, 2 : 236–266.

- Taylor, John R. (2012), *The mental corpus*, Oxford (Oxford University Press).
- Tesnière, Lucien (1988 [=1966]), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris (Klincksieck).
- Thompson, Sandra A. / Anthony Mulac (1991), « A quantitative perspective on the grammaticalization of epistemic parentheticals in English ». Dans : Elizabeth C. Traugott / Bernd Heine (éds.), *Approaches to grammaticalization*, vol. 2 : *Focus on types of grammatical markers*, Amsterdam / Philadelphia (Benjamins) : 313–329.
- Tobler, Adolf (?1902), « Adjectiva kongruierend in Verbindung mit Participien oder Adjektiven ». Dans : *idem*, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, erste Reihe, Leipzig (Hirzel) : 75–88 [contient un corpus d'adjectifs-adverbes].
- Tobler, Adolf (?1912), *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, vol. 5, Leipzig (Hirzel) 1912.
- Tobler, Adolf / Erhard Lommatzsch (1925–2002), *Altfranzösisches Wörterbuch*, 11 vols., plusieurs lieux et éditeurs.
- Togeby, Knud (1982), *Grammaire française*, vol. 1 : *Le nom*, Copenhagen (Akademisk Forlag) [contient un corpus d'adjectifs-adverbes : 235–260].
- Troberg, Michelle / Heather Burnett (2014), « Le prédicat résultatif adjectival en français médiéval », *Linguisticae Investigationes* 37, 1 : 152–176.
- Van Goethem, Kristel (2010), « The French construction *nouveau* + past participle revisited : arguments in favour of a prefixoid analysis of *nouveau* », *Folia linguistica* 44, 1 : 163–178.
- Van Peteghem, Marleen (2010), « Quand l'adjectif *seul* se comporte comme un adverbe ». Dans : Goes / Moline (éds.) : 245–263.
- Van Raemdonck, Dan (2005), « L'adverbe, adjectif ou verbe ? Ré-partition des rôles ». Dans : Goes (éd.) : 23–42.
- Van Raemdonck, Dan (2017), « Are intrapredicative adjectives adverbs ? ». Dans : Hummel / Valera (éds.) : 141–170. <https://doi.org/10.1075/la.242>.
- Vaugelas, Claude Favre de (1880 [= 1647]), *Remarques sur la langue françoise*, édition critique par A. Chassang, 2 vols., Versailles / Paris (Cerf / Baudry).
- Wiesmath, Raphaële (2006), *Le français acadien. Analyse syntaxique d'un corpus oral recueilli au Nouveau-Brunswick / Canada*, Paris (L'Harmattan).
- Wilmet, Marc (1997), « L'apposition : une fonction à réestimer ». Dans : Georges Kleiber / Martin Riegel (éds.), *Les formes du sens*, Bruxelles (Duculot) : 413–422.
- Wilmet, Marc (1998), « Exposé final : adverbes, adverbiaux et circonstanciels », *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 24 : 29–38.
- Wilmet, Marc (?2010), *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve (De boeck).
- Zauner, Adolf (1926), *Romanische Sprachwissenschaft*, vol. 2 : *Wortlehre II und Syntax*, Berlin / Leipzig (De Gruyter).
- Zribi-Hertz, Anne (2015), « De l'évolution des propriétés du mot *grave* en français européen moderne ». Dans : Gaétane Dostie / Pascale Hadermann (éds.), *La dia-variation en français actuel*, Berne, etc. (Peter Lang) : 63–98.